





Éditions  
Stellamaris

1, rue Louis Veillot, 29200 BREST  
[editionsstellamaris.com](http://editionsstellamaris.com)

Armanth

N° ISBN 978-2-36868-370-5  
Dépôt légal 4<sup>ème</sup> trimestre 2016

Le Code de la Propriété Intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle

Titre : Les Chants de Loss - Armanth  
Copyright © 2014 by Axelle « Psychée Bouet

Couverture :  
Copyright © 2014 by Axelle « Psychée Bouet

Illustrations :  
Copyright © 2014 by Axelle « Psychée Bouet

## Avant-propos

Je me suis demandé par quoi commencer. Présenter le projet et la saga des Chants de Loss ? Parler de sa genèse ? De sa raison d'être ? Commencer par remercier toutes les personnes qui m'ont encouragés et ont suivie cette aventure ? Pire, parler de moi ?

Bon, il a fallu choisir ; et donc, après plusieurs essais, j'ai décidé de parler de la naissance des Chants de Loss.

Tout a commencé le 27 Janvier 2014 précisément. Je m'ouvrais à Igor Polouchine – qui n'était à l'époque encore qu'une connaissance – à un moment où j'avais besoin de faire confiance, de parler intimement. Pour tout dire, ma créativité était en rade depuis des mois après l'abandon d'un projet de travail trop ambitieux et je n'avais plus rien produit depuis des lustres ; un grand vide qui devenait une abîme béante de déprime noire dans lequel je m'enfonçais. J'avais cessé de rêver et donner à rêver, ce qui pour moi s'apparente à une petite mort ; bref, ce n'était pas la joie. Allez savoir pourquoi, c'est à lui que je me suis confiée et à qui j'ai demandé : “ comment faire ? ”

Il me répondit le plus simplement du monde : “ bha, écris ! Puisque tu ne peux plus dessiner, écris. Lâche ce que tu as sur le cœur et dans l'âme, écris sur ton expérience et sur toi. C'est un truc que je me refusai à faire, et que je ne ferai sûrement jamais, l'autobiographie. J'ai tendance à considérer que mon histoire personnelle, aussi riche et intéressante soit-elle, y compris au sens chinois du terme, n'a pas vraiment d'intérêt. Je la connais, j'en raconte des anecdotes fréquemment, mais j'ai un certain dédain pour mon autobiographie. Pour donner à rêver, y'a mieux que parler de moi.

Alors, j'ai ressorti de vieux textes des nouvelles perdues sur mon disque dur. J'ai toujours écrit mais ça ne restait qu'une

marotte un peu perdue. Ces textes là m'étaient très chers et intimes mais qu'en faire ? Nous avons discuté longtemps ; Igor Polouchine me parla d'y lâcher mes tripes, de considérer ce que j'allais écrire comme un exutoire, d'appréhender ce que je voudrais coucher sur papier comme une catharsis. Puisque ce que j'aimais par-dessus tout était rêver et faire donner à rêver, je devais plonger dans mes rêves et mes cauchemars pour en tirer toute l'essence d'un récit.

C'est ce que je me pris à faire, sous sa houlette, ses encouragements et ses conseils. J'y gagnais un ami autant qu'un mentor, ce qu'Igor est toujours pour moi aujourd'hui. Le monde de Loss naquit d'un morceau musical, Lisa fut modelée par les réminiscences mêlées de personnages inventés et de souvenirs intimes, ou croisés à travers des rencontres ; et je pris la décision que Les Chants de Loss seraient alors la somme de mes pires rêves, et de mes plus splendides cauchemars. Oui, dans cet ordre-là.

Je suis une rôliste ; un néologisme (désormais au dictionnaire Larousse depuis 2017) pour désigner les pratiquants des jeux de rôles comme Donjons & Dragons. Je suis une créatrice d'univers, un exercice que j'affectionne particulièrement et que j'ai nourri en lisant Edgar Rice Burroughs, Robert E. Howard, J.R.R Tolkien, Jack Vance, Franck Herbert, Marion Zimmer Bradley et bien d'autres. Les Chants de Loss a pour décor un univers que j'invente et enrichis encore à l'heure actuelle, en parallèle de l'écriture de ses chapitres et tomes et auquel j'essaye d'insuffler la vie et la profondeur que mes aînés ont su engendrer et avec laquelle ils nous font encore et toujours rêver.

Mais tel qu'Igor m'avait conseillé d'écrire et laisser parler ma plume, et tel qu'il m'a encouragé à poursuivre, Les Chants de Loss est bien plus intime qu'une simple planet-fantasy aux accents Da Vinci-Punk. J'y ai jeté en vrac tout ce que je pouvais compter

d'horreurs, d'injustices et de plaies, de maux et de démenances ; et des larmes en nombre. J'y ai soufflé tout ce que je pouvais chérir d'espoirs et d'intelligence, de rêveries et de magie. J'ai du même y déverser une bonne part de ma folie, de celle que nous portons tous et avec laquelle nous tentons de vivre tant bien que mal en aussi bonne entente que possible.

Je suis moi-même surprise parfois. J'ai parfois réussi à déranger mes propres barrières éthiques, à questionner ma propre morale sur ce que je couchais sur le papier ; et cela arrive encore ! Les Chants de Loss parlent de sexisme, d'inégalité, de violence cruelle, d'asservissement, de la plus misérable condition de la femme, et il ne le fait pas vraiment tendrement ; toutes choses dont je ne risque pas de faire l'apologie. Je suis féministe et humaniste, je hais l'esclavage et les horreurs qu'il a engendrées, je ne comprends que difficilement le racisme, les inégalités, l'intégrisme religieux, la haine d'autrui et la violence ; et pourtant tout cela est dans mon roman, cruellement. La somme de mes pires rêves et de mes plus splendides cauchemars, vous vous souvenez ?

Mais les Chants de Loss parlent aussi d'espoir, de courage, de reconstruction. Ils parlent de révolution et de lutte aussi bien que d'amour et de confiance. Il m'est difficile d'être réellement, ou gratuitement, cruelle avec mes protagonistes principaux, tout autant que je n'aime guère les histoires qui finissent mal ou se complaisent dans l'horreur ou la cruauté. Rêver et donner à rêver ; vous vous rappelez aussi ?

Nous y voilà donc un an plus tard.

Michel Chevalier, des Éditions Stellamaris, est depuis devenu un de mes premiers fans, et l'un des plus assidus et enthousiastes. Le tome 2 est déjà publié et j'ai commencé le tome 3. L'univers des Chants de Loss est réuni dans un blog consacré au jeu de rôle qui va en être tiré, décrit comme une

forme d'encyclopédie qui dépasse à l'heure actuelle les 400 pages. J'accumule illustrations, dessins et esquisses, et nous sommes trois, Alysia, Émilie et moi, à travailler désormais sur le jeu de rôle.

Ce n'est que le commencement. Les Chants de Loss sont une saga. J'ai estimé – je n'ose prétendre dire “ prévu ” – que pour dérouler le fil du récit de cette révolution, il me faudra environ 9 tomes. Je réalise, et j'en suis la première surprise, que ce monde, cette histoire, vont occuper tout un pan de ma vie. Je ne suis pas sûre d'en prendre toute la mesure encore mais je sais juste que cela me ravit, et que tous les gens qui m'ont encouragés, soutenus, critiqué, conseillés ou simplement remerciés sont tous devenus le moteur de ma motivation et de mon enthousiasme à décider que Les Chants de Loss deviendront bel et bien ce monde que je crée, vous offre et vous donne, pour y rêver.

## Remerciements

Avant tout, ce livre est dédié à Alysia Lorétan et Émilie Latieule. La première pour tout ce qu'elle est et représente : ma compagne et ma femme, mon Amour, mon Ange, qui ne doute jamais à aucun moment de moi quand je suis la première à le faire si souvent. La seconde pour le temps qu'elle a mis à gagner ma confiance, la protéger et la choyer avec amour et affection, comme on protège un joyau trop fragile dans un écrin. Chacune d'entre elles est représentée dans le roman, souvent plusieurs fois, à travers leurs multiples avatars de jeu de rôle et de mondes imaginaires, et je ris souvent de les voir emportées, surprises ou étonnées, ravies ou émues, en lisant les péripéties de ces personnages qu'elles ont elles aussi créés et que je me suis appropriés. Ce livre est aussi dédié à ma famille et tous mes amis, qui furent tous là pour me soutenir et me conseiller, y compris les fans des Chants de Loss qui ont relu, commenté et annoté les chapitres pour m'aider à les corriger.

Vous êtes nombreux aussi, vous tous que je dois et souhaite remercier, amis, proches, fans et inconnus qui m'avez soutenus et encouragés, sur mon blog et ailleurs ; j'aurais du mal à tous vous citer, mais je vais essayer : Yan Corvasce, Stéphane Gallay, Gilles Volluz-Gasdia, Julien Salamin, Wilfrid Hizembert, Stéphanie Roth, Ariane Beldi, Gâelle Desnoyer, Sybille Marchetto, Pierre Gallois, Laurent Duval, Inès de Carvalho, Marc Dubouchet, Christophe Trumelet, Olivier Grassini, July Schatten, Gregory Plassais, Christophe Coiffier, Yann Décombaz, Gregory Siebrand, Nathan Cornier, Genseric Delpature, Lukas Menal, Som Yann, Pierre Rosenthal, Alix Oskar, William Odet, Aquilegia Nox, Cyrille Carretero, Nicole Loutan, Annie Berganson, Igor Polouchine, Mathias Singh, Pauline Stempert, Claudine Morin et bien d'autres encore auquel je pense de tout mon cœur.

## L'auteur

Je suis illustratrice professionnelle, française vivant en Suisse, à Collonges dans le canton du Valais. Âgée de 44 ans, je suis une pratiquante invétérée de jeux de rôles. J'ai travaillé et je travaille encore dans le milieu du jeu de rôle. Vu mon âge et ma pratique qui date des années 80, le surnom souvent employé de ludosaure me sied assez.

C'est surtout dans le graphisme, la direction artistique et l'illustration que j'ai mené ma carrière professionnelle. L'écriture n'est longtemps restée qu'une marotte et mes publications se sont limitées à quelques nouvelles dans des revues étudiantes. J'avoue que j'avais nettement plus de motivation pour la bande dessinée comme médium littéraire, un projet auquel j'ai fini par renoncer après plusieurs projets avortés.

Je suis passionnée par beaucoup de choses : cela va des musiques sauvages à l'art cinématographique en passant par la culture, l'histoire, l'ethnologie, l'archéologie, la vulgarisation scientifique, les jeux vidéo chronophages, les pratiques sexuelles surprenantes, les cuisines, alcools et boissons du monde entier et pour finir les animaux – je veux dire, tous les animaux, cafards et scolopendres exceptés.

Enfin, je passe le plus clair de mon temps devant un écran, un clavier, et une tablette graphique ainsi que les logiciels de dessin ad hoc ; ou le nez sur du papier, entourée de crayons, quand je ne suis pas en train d'écrire ou imaginer. Bref, à rêver...



Axelle « Psychée Bouet

# **Armanth**

Les Chants de Loss – Livre premier







# Chapitre premier

## Celui qui cherche

**L**e soir éteignait ses dernières lueurs sur l'immense port qui paraissait sans fin, et semblait vouloir engloutir dans une forêt de mâts l'entièreté de la baie d'Armanth. Du côté des terres, aussi loin que la vue pouvait porter par-dessus les toits serrés en grappes des pâtés de maisons hautes, la cité-état s'étendait, en sautant de canaux en îlots jusqu'aux collines. Construite sur la lagune, la ville enjambait par son milieu le fleuve Argas, et grimpait en pente douce entre des jardins et des bois pour grignoter le flanc de la falaise qui faisait office de rempart naturel à toute la façade nord de la cité.

Armanth est le plus grand port commercial des Mares Saeparent, les Mers de la Séparation, dont les berges accueillent l'immense majorité des villes et des cités-états de Loss. Armanth en est la seconde plus grande dans tout l'hémisphère nord ; du moins pour ceux de cette planète qui savent que, sous le ciel toujours barré par l'immensité brumeuse et bleutée de la Lune Ortentia, leur monde est une sphère.

Le soleil venait donc mourir en répandant ses derniers rayons sur la terrasse de bois d'une taverne sans fard. Bouge à matelots et dockers, elle avait littéralement les pieds dans l'eau. À cette heure, y dansait sur une piste de sable, avec une lascivité fatiguée, une esclave défraîchie mais audacieuse et pas maladroite, qui essayait de son mieux d'offrir un divertissement à ses rares spectateurs. Il n'y avait pas une demi-douzaine de clients à s'attarder sur elle. Tous las de leur journée de travail, ils goûtaient à la douceur du soir après une journée d'été chaude et harassante. Avec la fin du jour se levait enfin une brise fraîche et bienvenue pour souffler un peu les âcres puanteurs venues de la cité abritant plus d'un million d'âmes.

Debout sur la terrasse, appuyé nonchalamment à la rambarde en dédaignant comme à son habitude tables et tabourets et sans doute le seul à vraiment s'intéresser à la danseuse, Jawaad buvait un thé qu'il ne pourrait jamais finir tant il était infect. Sa contemplation solitaire, dont il était coutumier, profitant de ces silences pour se plonger en réflexions qui, au grand dam de ses proches, pouvaient parfois se prolonger une journée entière, fut interrompue par un des clients avinés de la taverne qui, après avoir quitté le comptoir d'une démarche qui ne laissait aucun doute quant à son état, le rejoignit sur la terrasse. Il se planta devant lui après l'avoir observé un bon moment, chavirant un peu sur ses pieds :

— T'as un sacré beau bijou, là.

— Et ?...

Jawaad daigna quitter ses pensées et leva son regard de sa tasse au breuvage infâme, pour toiser l'importun. Il dépassait allègrement d'une demi-tête son interlocuteur, ce qui était assez courant pour Armanth ; il y était vu comme un homme de grande taille. Son visage arborait les traits d'un métis à la peau mate. Il

semblait être à moitié athémais, l'ethnie régionale, et à moitié du sang d'un nordique ; on aurait pu oser la comparaison avec un Dragensmanns ou un Hégémonien. Une aura d'impassibilité et des expressions illisibles accentuaient encore la sorte de nonchalance arrogante qu'il affichait constamment. Un regard noir et incisif, une barbe de trois jours et une crinière de cheveux noirs soignés, mais à dessein en désordre, lâchement retenus par un catogan, achevaient le tableau. Il émanait de sa savante langueur feinte une aura de chasseur ; quelque chose de notoirement félin, qui évoquait clairement le prédateur. Si les lossyans eussent été des lions et autres grands fauves, lui aurait pu être le léopard. Celui qui sait que sa force tient dans sa capacité à frapper d'un coup, sans pitié ni avertissement.

Paradoxe supplémentaire, il n'avait pour toute arme qu'un coutelas de travail lacé au biceps dans son fourreau. Si les Armanthiens ne sont pas fréquemment armés, en général, ils le sont alors bien mieux que cela. Il portait des vêtements noirs et sobres : un kilt de lanières de cuir et de lin épais par-dessus un pantalon, que retenait une large ceinture à poches débordante de divers outils et un simple gilet, discrètement brodé, ouvert sur son torse nu. Des atours dont la richesse ou la qualité n'apparaissaient pas de visu pour qui ne connaît pas bien les étoffes et les modes. Son seul appareil, finalement, était un pendentif de la taille d'une grosse pièce de monnaie, retenu par une chaîne à son cou et qui, de près, évoquait un complexe astrolabe dont le motif eût rendu perplexe tout astronome. Le bijou semblait fait d'un argent brillant et éclatant, enserré dans une châsse d'or rose. De toute évidence, l'intrus, ivre comme une outre, fixait toute son attention sur le riche appareil en question.

— Hé ben, tu sais, j’connais plein d’gens qui s’raient vachement heureux d’avoir un truc comme ça. C’est qu’ça doit valoir cher.

— Et ?...

— Eh bien moi, tu vois, je s’rai bien content de l’avoir dans la poche, ton bijou...

Jawaad ne fit aucun geste, sa tasse toujours en main. Un sourire de mauvaise augure se dessina, à peine discernable aux plis de ses lèvres. L’ivrogne devant lui fit mine de s’avancer de manière menaçante. Il était vêtu d’une tunique lacée de toile écrue, qui avait vécu des jours meilleurs, sur un pantalon bouffant élimé, assez sale pour tenir debout tout seul. Il puait la saumure et l’alcool frelaté, mais il portait un imposant poignard de marine enfilé à sa ceinture. La lame était presque aussi longue que son avant-bras. Jawaad répliqua, toujours aussi impassible :

— Tu ne l’auras pas. Il vaut plus cher que ta vie, et c’est ce que tu perdras si tu t’y essayes.

Le marin était pratiquement sur Jawaad quand celui-ci se redressa brusquement, quittant son appui. L’ivrogne posa la main sur le manche de son arme. Il n’avait pas grande raison d’hésiter ; aucun des clients de la taverne ne se donnerait la peine de venir au secours de sa cible. Il y avait de meilleures chances qu’ils attendent plutôt leur tour de piller le cadavre et se partager le butin.

L’ivrogne gronda d’une voix pâteuse, levant le bras pour saisir le bijou de Jawaad :

— J’vais l’avoir si j’veux, crevure ! Alors tu m’le donnes, ou j’le prends sur ta carcasse ?

Il n’eût pas le temps de finir son geste. Il se prit le contenu de la tasse de thé en plein visage, sursautant de surprise ; bien sûr il ferma les yeux par réflexe. Il le regretta la seconde d’après.

D'un geste vif, Jawaad l'interrompit en lui saisissant le poignet, lui assénant un coup de talon dans la rotule. Tout en le déséquilibrant d'une impulsion, il acheva de le sonner d'une terrible gifle sur l'oreille. L'homme était déjà hors de combat lorsque Jawaad le repoussa violemment du plat de la main, frappant droit d'une impulsion dans le plexus, ce qui l'envoya mordre la poussière à trois mètres de là.

Jawaad n'avait pratiquement pas bougé de sa position d'origine ; mais, droit et alerte alors que son adversaire crachait, toussait et étouffait lamentablement à terre, il fixa les entrées de la terrasse puis la salle ouverte de la taverne. Une partie des clients du comptoir, en fait la moitié, s'intéressait soudainement à lui.

On attaquait rarement un maître-marchand à Armanth. Et bien que Jawaad ne fit strictement pas le moindre effort pour afficher les toilettes exubérantes de ses confrères et donc faire connaître son rang, il s'attendait en général à ce qu'on l'identifie comme tel au vu de l'étendue de sa renommée. Certains, ses proches compris, taxaient d'ailleurs régulièrement cette assurance d'orgueil malavisé ; Jawaad ne leur aurait pas donné tort. Il n'avait pas l'allure de ses pairs, mais il faisait quelque peu figure de légende à Armanth. Ainsi, seul, il devenait dans ces coins mal famés une proie tentante, tout du moins pour des hommes qui ne réfléchissaient pas plus loin que le bout de leur nez. Attaquer un Maître-marchand, même imprudent, dans la cité qu'ils avaient eux-mêmes bâtis, avait un peu la réputation d'être un suicide par sicaire interposé.

Se penchant sur son adversaire assommé, le maître-marchand lui retira le large poignard à sa ceinture, tandis que le groupe au comptoir rejoignait à son tour la terrasse. Le patron qui les servait alla d'ailleurs prudemment s'abriter, sifflant pour

appeler son esclave qui arrêta sa danse en le suivant précipitamment. Les clients restants décidèrent qu'il était grand temps de s'égayer eux aussi. Cela ressemblait de plus en plus à un guet-apens.

Jawaad se tourna vers la rambarde, à l'opposé des hommes qui approchaient. Jetant négligemment le poignard dans les eaux sales de la lagune, il se réinstalla pour attendre le petit groupe en croisant les bras, après un dernier regard sur les allées du quai de chaque côté. La situation allait clairement en s'envenimant ; il étira pourtant un sourire en coin, totalement incongru. Ils étaient quatre et sûrs d'eux, à approcher le pas décidé et, cette fois, ce n'étaient pas des marins ivres. Ils auraient pu tromper au premier regard un observateur inattentif, affichant la dégaine de travailleurs des quais, mais ils se déplaçaient avec méthode, entourant leur proie comme des spadassins prêts à en découdre, mains sur leurs armes, bien trop entretenues et riches pour leurs atours de haillonneux.

Le sourire en coin si assuré du marchand rendit perplexe l'un des hommes mais il ne le comprit pas de suite. Son collègue eut plus d'instinct : il regarda à sa gauche, là où la terrasse débouchait sur les quais ; il avait vu le regard de Jawaad s'y attarder. Cela lui sauva la vie.

Surgissant de la rue, un géant noir, à la carrure bestiale, qui dépassait de deux têtes tous les hommes présents chargeait, tel un ghia-tonnerre en furie. Le spadassin chanceux eut le temps de l'esquiver en perdant l'équilibre, mais se rappellerait longtemps cette sensation horrible d'avoir senti l'acier d'une énorme lame de cimeterre frangien glisser contre son cou et mordre sa chair avec une force colossale, tranchant dans le cuir de son col. Son collègue, juste derrière lui, n'avait pas compris le sourire ; il n'eut jamais le temps de réaliser pourquoi sa proie semblait si

confiante. Le sabre du géant, poursuivant sa course, lui trancha l'épaule jusqu'à lui broyer la cage thoracique et le poumon. Il mourut sur le coup.

En un instant, l'assurance des trois spadassins restants vacilla. Un autre homme, surgissant comme un spectre encapé derrière le géant noir, les chargeait lui aussi mais, avant même d'arriver à leur contact, il balança le bras et un poignard se ficha dans le torse du coupe-gorge qui était le plus éloigné de Jawaad. L'homme touché au cœur bascula par-dessus la rambarde de la terrasse, pour pousser son dernier râle dans l'eau saumâtre.

En seulement quatre secondes, deux des hommes étaient morts, un troisième blessé. Le dernier assaillant encore épargné lâcha son arme, qu'il avait à peine eu le temps de dégainer et prit ses jambes à son cou, traversant la taverne désertée pour fuir par la porte donnant sur les rues. Il aurait vu un démon surgir des trous noirs de l'Abîme qu'il n'aurait pas couru plus vite. Damas, l'homme aux poignards de jet, allait l'épingler quand Jawaad leva la main pour arrêter son geste.

— Laisse-le courir.

— Quoi ? Tu veux laisser un témoin en vie ?

Le maître-marchand quitta son appui de la balustrade pour s'approcher du blessé à terre, qui fixait avec une terreur quasi religieuse Abba, le géant noir qui avait manqué le décapiter. Celui-ci était dressé au-dessus de lui, cimenterre levé et, à la folie meurtrière de son regard, il savait que sa vie était en sursis.

Jawaad répondit à Damas :

— Oui, il racontera ce qui s'est passé ; et, s'adressant au géant : Abba, non.

Le colosse noir baissa son arme à regret, les veines du cou palpitant de rage. L'envie ne lui manquait pas d'achever salement l'homme qui avait tenté d'agresser son patron et ami.

Abba était un homme à la peau noire des Franges. Vêtu d'un sarouel ample et chamarré, retenu par d'épais ceinturons de cuir et écharpes de soie, les cheveux noués en tresses innombrables agrémentées de perles de verre colorées, il suffisait, quand on voulait le décrire, du qualificatif de géant pour avoir tout dit. L'homme aurait pu avoir un peu plus de vingt ans comme largement plus de trente ; son visage était si puissant, si empreint de bestialité qu'il semblait trop sauvage et brutal pour lui donner un âge. Il était simplement massif, à tous points de vue et dépassait en taille les plus grands lossyans. La plupart des portes n'avaient pas été pensées pour un gaillard si largement bâti ; il était d'ailleurs fréquent, dans un moment de distraction, qu'il l'oublie et se cogne.

Abba se tourna vers Jawaad, au-dessus de sa victime ; celle-ci aurait été à peine un peu plus épouvantée, elle se serait pissée dessus.

— T'es trop miséricordieux avec cette racaille. Au moins, si je le finis, la leçon sera entendue clairement !

— La leçon est déjà donnée, Abba, et il va la transmettre.

— Un cadavre est un bon message !

— Un cadavre ne parle pas assez bien.

Le marchand approcha du dernier spadassin au sol, qui venait de commencer à uriner dans ses braies. Jawaad le toisait avec indifférence, aussi calme qu'Abba semblait colérique :

— Tu as entendu ?... La leçon est donnée. Tu sais quoi dire à ceux qui vous ont payé, toi et les autres. Transmets à tes patrons le salut de Jawaad le maître-marchand et dit-leur bien que qui tentera encore de me tuer ne verra jamais, lui, venir son assassin.

La taverne s'était vidée depuis belle lurette, si vite qu'il aurait été difficile de savoir où était passé le reste des clients. Même le marin ivrogne, qui venait de récupérer de sa rousté,

s'éclipsa ventre à terre sous le regard particulièrement sinistre et inquiétant de Damas, qui hésita brièvement à le rajouter à son tableau de chasse.

\*\*\*

De l'autre côté du bouge, un homme vit fuir et disparaître piteusement les uns après les autres les soudards qui avaient survécu à l'assaut de Damas et Abba.

Raego n'était pas un spadassin, lui. Ou tout du moins, il en était une version autrement plus efficace, entraînée et discrète ; pour tout dire, le meilleur terme pour le qualifier eût été : espion. Savamment dissimulé dans la pénombre de la rue, alors que la nuit achevait de prendre ses droits sur la ville, il observait les dernières et rares allées et venues des retardataires se pressant de retourner au confort rassurant de leurs logis ; ceux-ci ne tenaient pas du tout à savoir ce qui venait de se passer du côté de la terrasse de la taverne et des trois hommes peu rassurants qui s'y trouvaient encore.

Prudent, Raego n'avait pas jamais approché le maître-marchand qu'il avait pour consigne, depuis la veille, de surveiller. Pour apprendre les habitudes de sa proie, il faut toujours commencer modestement ; il était donc resté en retrait, invisible et toujours largement à distance pour disparaître à la moindre alerte. Les nuits claires d'été lui compliquaient un peu la tâche car, en l'absence de nuages, Ortentia illuminait largement la pénombre ; mais ce n'était rien qui n'aurait arrêté un homme de son talent, qu'il comparait fièrement à un art pour lequel il se faisait d'ailleurs grassement rétribuer. La proie qu'il avait donc charge d'étudier et surveiller, dans l'objectif de lui dérober discrètement ses moindres secrets, était sans conteste nantie de ressources dont il faudrait tenir compte.

Raego s'était attendu à ce que le célèbre maître-marchand ait de bons gardes du corps ; il n'était pas déçu. On devait même jalouser ces deux-là, vu leur efficacité. Les hommes de ce poids politique savent s'entourer, Jawaad ne dérogeait pas à la règle. Mais Raego avait été surpris de constater que le maître-marchand n'hésitait pourtant pas à se passer d'escorte ; et pour cause. Même seul, ce n'était apparemment pas un gibier facile.

Maintenant, l'espion avait une exacte idée de l'ampleur de sa tâche et de la manière de procéder. Il avait déjà une bonne estimation de la somme qu'il demanderait à son commanditaire pour poursuivre son travail. Raego ne tuait jamais : ce serait gâcher ses réels talents. Enfin... presque jamais, car de temps en temps, c'était une nécessité qui ne lui pesait pas d'ailleurs tellement sur la conscience, que la victime soit innocente ou non. Simplement, il trouvait ça sale. Mais alors qu'il s'effaçait dans la nuit avec une telle aisance qu'un chat en aurait éprouvé de la jalousie, il souhaita d'une pensée ironique bien du plaisir à qui voudrait tuer Jawaad ; quant à lui, il avait un rapport à faire, et un contrat à négocier.

\*\*\*

— Tu sais, Jawaad, une tête plantée sur une pique, c'est aussi un excellent message. Dommage qu'Abba ait raté son coup.

Damas s'adressait à son patron, en jetant un coup d'œil par-dessus la balustrade de la terrasse, pour voir s'il pouvait récupérer son poignard de jet, ce qui était peine perdue : il avait coulé avec le spadassin au fond de la baie et personne de sain d'esprit n'y serait allé nager, même en plein jour.

Damas était un homme plutôt svelte, de stature moyenne. Il se serait facilement caché derrière Abba ; et, même manteau et armes compris, on ne l'aurait plus vu. D'autres auraient dit de lui

que Damas était de toute manière si fourbe qu'il saurait se cacher en plein milieu d'une arène vide de foule, ce qui n'était pas si loin de la vérité. Cela l'amusait beaucoup de nourrir cette réputation. C'était un Jemmaï, du peuple du Rift ; on n'en voyait pas beaucoup hors de leur territoire, réputé presque inaccessible, et dangereux. Les Jemmaïs étaient, depuis des siècles, déclarés hérétiques par l'Église et des Ordinatorii auraient sûrement payé cher pour mettre la main sur lui. Il avait la peau tannée au visage taillé à la serpe ; une quarantaine d'années baroudées sous quelques Mères de Toutes les Tempêtes dont on peut se dire fier de sortir en vie. Des cheveux noirs, longs et filasses, entretenus à peu près comme on le peut quand on n'en a pas le temps ni vraiment l'intérêt, achevaient le portrait. Il portait toujours des vêtements amples, noirs comme sa tignasse, et un long kilt par-dessus ses braies, une mode fréquente pour les hommes, qui avait l'avantage d'être idéale pour dissimuler bien des choses.

Pour finir sur sa réputation, en sus de son sabre de marine bien visible au côté, Damas cachait sous ses larges vêtements quantité d'autres armes plus exotiques ou dangereuses, comme ses poignards de jet ou encore un pistolet-impulseur.

Jawaad se retourna sur Damas, qui abandonna très vite son idée de récupérer son arme, non sans pester. C'est qu'ils coûtaient cher, ses couteaux ! Il était très exigeant avec son matériel.

— Une tête tranchée ne parle pas.

Le Jemmaï leva les yeux au ciel un moment puis fixa Abba, lui aussi un peu dubitatif, qui laissait partir le survivant blessé. Ce dernier bafouilla quelque chose de pas très clair qui devait être un “ d'accord, bien compris, monsieur, très bien compris, merci de m'épargner ”, mais il ne s'attarda ni à tenter de rendre ses propos intelligibles, ni à séjourner une seconde de plus devant ces trois

dangers publics, filant sans demander son reste, une main serrée contre la plaie de son cou.

Le géant noir lâcha un souffle qui supportait assez bien la comparaison avec le renâchement colérique d'un taureau, et se tourna vers son patron :

— Tu prends trop de risques ; pourquoi nous donner rendez-vous ici ? Tu as failli te faire tuer !

— J'avais des affaires...

— Si l'on n'était pas arrivé à temps, ça aurait pu mal finir !

— Vous êtes arrivés à temps...

Comme de coutume, Jawaad semblait ne pas se soucier de l'incident, et le Jemmaï connaissait son patron : d'une part, celui-ci ne changerait de toute façon pas ses habitudes, même s'il avait eu tous les inquisiteurs de l'Église à ses trousses ; d'autre part, il n'avait pas vraiment besoin d'armes en cas de pépin pour assurer sa protection. Damas interrompit donc le dialogue de sourds :

— C'était qui selon toi, cette fois-ci ?

Jawaad mit un temps à répondre, laissant croire qu'il y réfléchissait, mais sa conviction était faite depuis qu'il avait constaté le guet-apens :

— Amarrus Lokāi, je pense.

Abba explosa :

— Quoi ? ! Ce foutraillie de rebut de fausse-couche de chienne galeuse, infoutu de reboutonner ses frusques sans deux esclaves pour lui tenir le bide ?

Le maître-marchand acquiesça d'un signe de tête nonchalant :

— Aussi incapable de payer le bon prix pour assassiner quelqu'un qu'il l'est pour gérer ses affaires. Je lui apporterai un présent en personne pour le remercier de cette distraction.

Il fixa ses deux hommes de main, après un bref silence et en vint à ce qui l'intéressait réellement, en changeant de sujet.

— Vous avez trouvé ?

Damas, qui n'était pas vraiment très causant lui non plus, laissa la parole à Abba, spécialiste de la question qui les avait amenés à arpenter le port pendant toute la journée :

— Pas grand-chose, mais j'en ai profité pour remporter une offre sur un lot déjà dressé qui se vendra aisément. Pour ce qui est de ta demande " spéciale ", y'a encore des marchands assez idiots pour essayer de me prendre pour un pigeon.

Damas étira un sourire amusé. Entre sa gueule taillée à la serpe, ses sourcils sombres et broussailleux et ses dents jaunies, l'aspect était plutôt sinistre.

— Tu sais ce qu'on dit. Plus c'est grand... commenta-t-il.

— Oui oui, ben on le dit pas deux fois avec moi. Bref, on a donc fait le tour des enclos toute la journée, le Grand Marché de la Saison Haute sera plus propice, enfin je veux dire, les barbares rousses, ça n'est pas ce qui se vend le plus. Ça ne court pas trop les rues et qui en a une se la garde, bien souvent.

Damas, qui était au service du marchand depuis moins longtemps qu'Abba, savait malgré tout depuis belle lurette l'intérêt que Jawaad portait à un type bien précis parmi les femmes barbares venues de tous les horizons qui étaient capturées et revendues sur le Marché aux Cages d'Armanth.

Les Armanthiens appellent barbare tout individu qui ne connaît pas les principes des Vertus et ne suit pas les Dogmes et la religion de l'Église du Concile Divin. Par extension, tous les peuples peu civilisés hors des Cités-états des Mers de la Séparations sont en général vus comme des barbares ; on pourrait situer leur statut quelque part à mi-chemin entre les hommes et les animaux, même si souvent, reconnaître leurs Vertus rappelle qu'ils sont eux

aussi des lossyans. Pour les habitants des Cités-états civilisés, et Armanth n'échappe pas à la règle, les Dragensmanns sont donc en théorie des barbares, aussi bien que les San'eshe, les forestiers de l'Elmerase, les tribus kwanhna, cousines du peuple frangiens d'Abba ou encore les rarissimes Terriens Perdus. Par extension, un étranger aux coutumes d'Armanth, ou simplement à la foi du Concile comme Damas peut très bien s'il est malchanceux, en lieu et place d'un accueil hospitalier et chaleureux, être chassé comme un chien ; ou tout bonnement être asservi.

La raison de cet intérêt de Jawaad pour les femmes barbares était difficile à saisir, d'autant qu'en général, quand une esclave rousse d'origine barbare était mise en vente, il ne l'achetait pas, si ce n'est pour la revendre ; le maître-marchand, comme beaucoup d'autres, faisait commerce dans l'esclavage, parmi d'autres activités. Abba, esclavagiste de formation, était d'ailleurs responsable de son propre Jardin des Esclaves.

Jawaad cherchait bien quelque chose, depuis très longtemps, mais à sa manière nonchalante et impassible, sans exprimer à ce sujet quelque passion identifiable qui aurait alors pu donner une explication à sa quête. Les collectionneurs d'esclaves rares sont monnaie courante et il affichait une richesse qui lui offrait amplement les moyens de ce genre de caprices ; mais ça ne semblait pas non plus être sa motivation. Non, il cherchait quelque chose de bien précis, mais sans n'avoir jamais trouvé utile de décrire ce qu'il souhaitait trouver.

Jawaad ne daignait que rarement fournir, même à ses proches, une explication à ses actes et motivations, et encore fallait-il que ce soit absolument nécessaire. Il n'aimait clairement pas parler, ce qui pourrait être vu comme un comble pour un négociant au rang politique aussi élevé dans Armanth. Si cela agaçait régulièrement Abba, cela convenait très bien à Damas,

qui n'était guère causant lui non plus, surtout sur sa vie privée. Il s'était habitué aux étrangetés de Jawaad – et elles étaient nombreuses – comme ce dernier s'était fait sans histoire à ce que le Jemmaï reste très discret sur son passé et ses origines. Le maitre-marchand et lui s'étaient amplement bien assez entraidés pour que Damas ait en lui la confiance d'un ami. Sans oublier cette dette... celle qui ne regardait que Jawaad et lui. Mais sur ce coup, il fut tout de même curieux :

— Mais pourquoi cours-tu après une barbare rousse ? Ce n'est pas tellement ce qui manque d'acheter des captives dressées et éduquées et ce n'est pas comme si tu n'étais pas déjà servi, entre Azur, Airain et ton Jardin des Esclaves ?

Jawaad n'eut qu'une expression pensive, regardant dans le vide en réponse tandis qu'il se redressait pour, nonchalamment, retourner à son domaine vers les hauteurs de la ville.

— Parce qu'il m'en faut une.

Damas n'en sut pas plus, et Abba lui jeta un regard à l'air entendu. Visiblement, cette quête avait commencé depuis longtemps, et même le géant noir n'avait jamais exactement su ce que son patron cherchait toutes ces années, sauf une chose :

Elle devait venir de la Terre.



# Chapitre 2

## L'enfer

**A** 13 ans, Lisa Beaufort regardait les cercueils de ses parents s'enfoncer dans une tombe fraîche, entourée de finalement si peu de gens. Pleuraient-ils vraiment la mort de ce couple dans un accident de voiture ? La foule qui assistait aux funérailles de Gilles et Kyoko Beaufort ne faisait que remplir un devoir désagréable et ennuyeux, qui toujours laissait ce goût amer que l'on ne peut que souhaiter oublier : celui de la proximité de la mort. Ils étaient collègues de travail, amis et proches, cousins presque anonymes ; d'autres étaient camarades de classe ou de clubs sportifs ; tous assistaient à l'enterrement avec une retenue ennuyée et des murmures à voix basse ; des futilités pour redonner à la mort sa place la plus souhaitée : celle d'un événement qui pour la plupart les concernait, mais qu'ils ne désiraient qu'évacuer au plus vite de leur vie.

Les plus proches et touchés par le drame pleuraient-ils aussi pour les deux enfants désormais sans famille ? Aucun oncle, ou tante, nuls grands-parents n'avaient pu ou souhaité les prendre en charge.

Au-dessus du trou – que disait déjà Nietzsche ? « Quand tu regardes l'abîme, l'abîme regarde en toi... – un seul regard ne fixait pas la tombe avec ces dévotions feintes ou maladroitesses qui cachaient mal l'ennui et le tourbillon des soucis les plus superficiels. Elena Beaufort, l'aînée des deux enfants, ne versait pas de larmes. Elle en avait tari déjà tout le flot.

Ses yeux bruns et brillants d'adolescente de dix-sept ans, devenue aînée d'une famille amputée, étaient tournés vers le ciel. Si celui-ci avait pu être sensible, si Dieu avait pu exister, si simplement la vie avait été autre chose qu'un flot absurde et vide de sens propre de la naissance à la mort, elle aurait enflammé les cieux de son regard. Elle aussi aurait sûrement alors contemplé les portes du paradis s'embraser, déclamant tel Néron :

« Ut se diceret quasi hominem tandem habitare coepisse.

« Et un jour, je pourrai vivre, comme un être humain.

À côté d'elle, sa cadette versait des larmes brûlantes, ses cheveux roux éclatant au soleil d'août, voletant dans un air vif et chaud. Il n'y a que dans les films que le ciel pleure avec les enfants tristes.

À 14 ans, Lisa apprenait à donner sens à des mots qu'elle n'avait jamais exprimés, son mutisme sur son deuil changé en dessins, aquarelles, et estampes. Comme son aînée, c'était une surdouée à la mémoire prodigieuse ; elle possédait surtout un vrai talent pour les arts et y trouvait du réconfort. Pendant tout ce temps, Elena s'était battue pour gagner son émancipation : avoir enfin le droit de veiller sur sa sœur et échapper à la valse des centres de la DDASS et des familles d'accueil ; une bataille gagnée. Elle songeait, presque sans oser y croire, que la vie pourrait enfin reprendre. Elle espérait faire de sa passion, la danse, un métier.

Un soir, dans une arrière-cour de collège et ce vague à l'âme qui n'avait jamais quitté Lisa. Qui saurait parler de naïveté ou d'un choix jamais assumé, qui pourrait affirmer par quelle erreur on commence et pourquoi ? La seringue tombée au sol, l'extase commence. L'héroïne est un cocon doux de plaisir qui annihile et réduit à néant sous les signaux chimiques toutes les peines et tous les regrets. Une paix artificielle et plus encore : de la pure béatitude par injection. Elle venait d'ouvrir sa porte sur l'enfer.

À 15 ans, Lisa tentait tout pour arrêter. Elle avait essayé de le cacher le plus longtemps possible à tout le monde, mais un tel secret ne tient pas très longtemps quand une faim plus dévorante que le jeûne forcé le plus cruel lui dévorait les tripes et mâchait sans relâche ses moindres pensées. Personne ne peut prétendre arrêter une telle drogue par la simple volonté et de sa propre initiative.

Elena apprendra vite ce que sont les centres de désintoxication, les services sociaux et les psychologues ; et la culpabilité. Ne devrait-elle pas avoir joué le rôle qu'elle prétendait tenir ? N'est-ce pas sa faute à elle, si sa sœur se piquait et avait été prise à voler ? Elle avait beau serrer les dents, plus elle luttait pour sa cadette, plus elle se nouait le cœur, biffant ses propres rêves d'une vie enfin paisible. Chaque mois à passer n'était désormais plus dicté que par un seul objectif, toujours reporté à plus loin : sortir Lisa de cet enfer.

À 16 ans, Lisa mentait de mieux en mieux ; assez pour tromper entourage et tuteurs et pour qu'Elena finisse par croire, parfois, qu'enfin tout était fini. Mais mentir est si aisé à une personne qui ne vit que pour croire que l'enfer va enfin cesser, que la vie va redevenir normale ! Il suffisait à la jeune fille de ne pas se faire prendre et elle devint experte au jeu de dupes. Les

scrupules ne pesaient rien face au hurlement du besoin et l'appel des précurseurs chimiques, contre le manque d'héroïne.

Elle en vint à faire des passes ; et même les trois viols, elle pouvait encore les passer sous silence ; mais à force de mensonges et de dissimulations, elle s'arrachait le cœur à voiler la vérité, sans espoir d'arrêter la mécanique inéluctable qui tuait toute confiance entre elle et sa sœur. Le moindre fait devenait douteux, la moindre crainte se changeait en angoisse ; et qui aurait pu dire laquelle des deux vivait le pire enfer ?

À 17 ans, Lisa n'avait pas pu cacher son jeu plus longtemps. La prison, les services sociaux encore une fois, mais aussi des mots cruels et atroces, non contre elle mais en sentence contre sa sœur. Elena était l'aînée, elle avait échoué à en jouer le rôle ; que ce fut vrai ou faux n'avait pesé en rien contre la froideur des avocats, des juges : elle était coupable, c'était sans retour désormais. Mais on ne revient pas en arrière quand on aime ; on ne peut que dérouler le fil qui nous relie aux autres jusqu'à trouver comment l'arracher ; et tout ce que l'on arrache ne peut se faire que dans la pire souffrance.

Lisa parvint à fuir le centre de désintoxication où elle avait été enfermée et cambriola l'appartement de sa propre sœur, emportant presque tout ce qui pouvait se monnayer contre un peu de dope, sans une seule pensée pour Elena ni pour les conséquences. Son errance ne dura pas bien longtemps et s'acheva dans un squat, un de ces lieux qui servent de terre d'asile à tous ceux que l'humanité rejette, une dernière seringue trop usagée roulant au sol.

Cela aurait dû se finir ainsi et à la fin de cet enfer, tout le monde sait que la mort attend, au terme de la déchéance.

\*\*\*

Elle avait 17 ans ; elle aurait dû mourir cette nuit-là ; mais elle dormait sur une natte douce, couverte d'un drap dont elle n'aurait pas reconnu l'étoffe. Une fine chaîne cadencée aux barreaux de la cage qui l'enfermait venait rejoindre, comme une laisse, l'anneau d'un collier d'acier à son cou. Elle n'aurait pu s'y tenir qu'à genoux.

Elle ignorait comment elle avait pu finir là. Si elle avait été consciente, elle n'aurait juste pu que constater à nouveau ce qu'elle avait déjà douloureusement compris depuis ces deux dernières semaines : elle n'était plus sur Terre ; et elle était en vie.

Au-dessus d'elle, tandis qu'elle ne se réveillait pas malgré le vacarme qui l'entourait, Abba observait, l'air plutôt mécontent ; mais il n'en dit rien. Seuls les muscles saillants de ses bras de colosses, aux biceps plus larges encore que la taille de la petite chose dans la cage, trahissaient par leur tressaillement son humeur assombrie.

— Tu l'as bousillée, quand même, finit-il par lâcher en rompant le silence.

Il s'adressait à l'homme torse nu et ventre bedonnant lourdement, fièrement planté bras croisés, à côté de lui. Vêtu à la mode de l'Est de l'Athémaïs, celui-ci portait le même genre de sarouel qu'Abba, mais là s'arrêtait toute possibilité de comparaison. Rien que dans la qualité de l'étoffe, une des ceintures de soie du géant aurait pu payer l'ensemble des atours de son collègue, sabre et poignard trop lourdement orné compris. Batsu était, non seulement bien moins riche qu'Abba, mais en plus il semblait s'évertuer à concurrencer la crasse et la souillure des pires ouvriers des quais de la ville, ce qui finalement s'harmonisait assez bien avec le décor ambiant. Le Marché aux Cages grouillait de monde dans un brouhaha incessant, auquel s'ajoutaient la puanteur âcre des corps et les effluves de marée de la lagune frappée par le soleil

d'été. Il faisait chaud et la transpiration de milliers de captifs dans les enclos de l'immense marché, véritable ville dans la ville située directement sur le port principal de la baie d'Armanth, saturait l'air au point qu'il était presque irrespirable.

Les quais et allées du Marché aux Cages s'étendaient presque aussi loin que la vue d'homme puisse porter ; et aussi loin qu'elle le fit, il y avait des navires de toutes les tailles, des bâtisses de bois et des enclos. Y étaient enfermés des milliers d'esclaves venus de tous les horizons, prêts à embarquer sur les vaisseaux, par la mer ou les routes terrestres des navires lévitant. Pour un homme du Haut-Art, l'autre nom de l'esclavagisme selon les lossyans, il s'agissait du plus grand marché qui se puisse imaginer et celui de la Saison-Haute se tenait une fois l'an. Même les marchands de l'Hégémonie venaient y faire escale et acheter en nombre les esclaves dont leur empire dépendait largement.

Si Abba se devait bien entendu de participer à un tel événement pour son propre commerce – et il avait lui-même des enclos emplis de captifs prêts à la vente – il était surtout là aujourd'hui pour tenter, comme il le faisait régulièrement depuis presque dix ans, de trouver cette étrange perle rare que Jawaad recherchait obstinément.

La Maison marchande de Batsu faisait dans le commerce d'esclaves bas de gamme. Il ne dressait que peu, se moquait plutôt du Haut-Art dont il ne connaissait rien et faisait le plus commerce dans l'approvisionnement de condamnés servant de main-d'œuvre pour les chantiers et les mines. Même si les moteurs à lévitation rendent de grands services pour déplacer les plus lourdes charges et si, du côté d'Armanth, on use plus souvent qu'ailleurs d'explosifs pour les carrières et l'extraction de minerai, personne dans tout Loss n'aurait l'idée ou les moyens de se passer d'esclaves. Que Batsu ait trouvé et vende une barbare rousse

plutôt jolie qu'on destinerait sans doute au service domestique ou aux plaisirs était donc assez inhabituel ; ce n'était pas du tout son marché.

Mais de leur discussion, Abba venait de comprendre qu'il avait lui-même décidé de mater et dresser cette fille personnellement. Elle avait le dos labouré par le fouet et cela ne partirait pas sans des soins onéreux. Il avait pu aussi en conclure qu'après le traitement des sévices brutaux que Batsu lui avait fait subir depuis quinze jours qu'il l'avait rachetée, il y avait des chances que son esprit ne s'en remette pas non plus. Un gâchis, qui voulait en règle général qu'on détruise la marchandise inutilisable et, par charité, qu'on abrège ses souffrances inutiles.

— Je t'avais dit que je réserve un mauvais tour à ce gros mora arrogant de Priscius ; j'en ai eu l'idée de suite en la voyant avec le tatouage sur son sein. C'est idéal, il va croire que j'ai trouvé une fille de la Maison Tuna, elle va payer ma dette et je lui souhaite bon courage pour en faire quoi que ce soit, maintenant !

Cruel, inhumain, intelligent. Abba devait l'admettre et il savait que Batsu avait une dette à régler à un marchand d'esclaves de luxe particulièrement mal vu dans le métier à force d'exigences et d'orgueil. Il méritait sans doute de se faire traiter de mora, le nom d'une sorte de porcidé mammalien domestique ; mais en tant qu'esclavagiste, lui-même respectueux du Haut Art, le colosse avait une certaine horreur de ce genre de pratiques.

— Et tu l'as trouvée comment ?

Abba détailla la jeune femme tout en posant sa question, se retenant de répondre à des invectives entre marchand et client à quelques pas de là, pour les faire taire. Un simple regard mauvais vers la scène et la tension soudaine de ses muscles eurent à peu près le même effet. Il n'y avait pas grand monde qui ne se mette pas soudain à devenir très poli et mesuré quand Abba le fusillait

du regard. Il n'y avait de toute manière pas grand-monde tout court à concurrencer sa corpulence et sa musculature.

— Je l'ai racheté du côté de Ras'al-Aneth à un couple de maraîchers, pour une bouchée de pain. Faut dire qu'elle a été sacrément malade et complètement droguée ou un truc comme ça ; il a fallu la sevrer. Ils m'ont assuré ne rien lui avoir donné ; ils l'auraient trouvée nue dans leurs champs, à peine consciente, la veille, alors que je faisais escale avant de venir pour le Marché.

— Nue et seule, perdue près d'un village ? Tu l'as entendue parler ?

— Ouais, et pas qu'un peu ! C'est qu'elle gueulait et se débattait comme un beau diable, au début.

Abba se pencha pour tourner la fille sur le dos ; elle ne se réveilla pas mais eut des crispations de terreur dans son sommeil. Elle était plutôt menue, bien plus petite que la plupart des Lossyannes ; de loin, elle aurait été aisément prise pour une enfant. Et maigre comme un clou ; elle avait dû être affamée, ce qui ne surprenait pas Abba ; c'était un des passages obligés pour mater une captive afin de la dresser. Mais en général aucun esclavagiste digne de ce nom n'aurait fait durer ce traitement aussi longtemps que cela.

Sur son sein gauche, il y avait le dessin très fin et détaillé d'une orchidée d'or et de rouge, au feuillage fin mêlé de vert et de bleu. Un tatouage magnifique, dont la finesse avait dû demander un travail long et patient, sans compter le talent du tatoueur. Il ne l'aurait pas avoué à son collègue, mais il n'en avait jamais vu d'aussi réussi et détaillé dans toute sa carrière. Techniquement parlant, il aurait même persuadé que c'était impossible ; et même dans l'éventualité que cela l'eût été, on ne tatouait pas une esclave si celle-ci n'avait pas déjà d'autres atours justifiant une telle dépense. Or cette fille était bien trop chétive et dénuée des

charmes d'une esclave des plaisirs pour valoir une telle parure ; mais il commençait à savoir sa petite idée. Et puis, elle était rousse. Sa chevelure longue et soyeuse s'étalait flamboyante, dans la petite cage. Tous les lossyans savent qu'être roux signifie la mort, ou l'asservissement ; rares étaient les lieux où cette loi ne s'appliquait pas, par seulement par crainte des Ordinatorii de l'Église du Concile et des châtiments qu'ils réservaient aux contrevenants osant cacher une personne rousse ; mais bien plus encore par peur d'être face à un Chanteur de Loss. Les rouses étaient donc particulièrement rares, même si toute personne rousse était asservie si elle n'était pas tuée à sa petite enfance.

Abba se redressa, laissant la fille dormir. Elle était épuisée ; il se demandait même si elle arriverait à survivre à son traitement. Il reprit vers Batsu, en levant un peu la voix à cause du vacarme ambiant qui ne réveillait pourtant pas la captive :

— La langue, tu la connaissais ?

— Heu... non, mais tu sais, moi, à part l'athémaïs et un peu d'argot éteoclien... De toute manière, j'avais pas besoin de comprendre sa langue pour saisir qu'elle insultait et suppliait, ces trucs-là ; comme d'habitude, quoi.

Abba souffla par le nez. Le récit de Batsu ressemblait trait pour trait à la manière dont on trouvait parfois des Terriens Perdus, errant nus sans savoir parler de langue lossyenne, près d'un village ou d'une communauté. Les terriens étaient rares à s'échouer sur Loss. En général, leur arrivée était considérée comme une sorte de présage positif et de cadeau ; surtout si c'étaient des filles étaient rouses. Leur sort ne différait pas vraiment de tout autre terrien que les lossyans trouvaient. Elles étaient asservies elles aussi ; le paradoxe est que si les rouses sont très recherchées et désirées comme esclaves, tout le monde craint l'éventualité que ce soit alors une Chanteuse de Loss. Si le

Haut-Art avait été créé il y a des siècles, c'était bel et bien spécifiquement pour cela : asservir totalement et définitivement tout Chanteur potentiel, pour que son pouvoir, s'il venait à s'éveiller, serve les lossyans, et ne les asservisse pas. C'était la formule consacrée. Tous les lossyans respectaient superstitieusement ce Dogme de l'Église et Abba ne dérogeait pas à la règle à ce sujet, même s'il n'avait que très rarement vu de Chanteurs de Loss. Il demanda tout de même, sait-on jamais :

— Ce serait une terrienne ?

— Cela se pourrait bien, mais bon, quelle importance ? Je laisse les ennuis à Priscius et je compte bien qu'il en ait le plus possible ! Si c'est un de ces démons Chanteurs de Loss et que ça lui pète au visage, c'est encore mieux !

— Les chances que ça arrive sont que je sache tellement minces que tu ne devrais pas compter avec ; mais elle peut m'intéresser. Tu en demanderai quel prix ?

Batsu fit une moue théâtralement dépitée, qui sonnait aussi faux que le son d'un gong fendu.

— Ha, je ne peux rien pour toi, mon ami. J'ai donné rendez-vous à Priscius demain pour qu'il vienne en prendre réception. Écoute, j'ai une grosse dette envers lui et tu sais combien ce fils de chienne peut insister quand on lui doit quelque chose. Il a accepté que je paye avec une fille de luxe et j'en ai une rien que pour lui.

Le sourire de vendeur de tapis de Batsu avait quelque chose d'écoeürant qu'Abba eut du mal à dissimuler. Si lui aussi n'était guère en amitié avec l'esclavagiste envers qui son confrère était obligé, il n'appréciait pas plus ce dernier ; et Abba avait du mal à ne pas mettre des baffes aux gens qu'il n'aimait pas. Il allait insister quand des clameurs éclatèrent à quelques pas de là. Batsu lâcha une série de jurons improbables, pour filer voir ce qui se

passait. De loin – et de haut, il toisait un peu la foule de deux têtes en moyenne et sans effort – Abba put voir qu’une bagarre avait éclaté dans un enclos de captifs et les hommes enfermés n’y faisaient pas semblant. Il y aurait sans doute des morts.

Batsu s’y dirigeait déjà, en décrochant son fouet à la ceinture, imité par ses hommes de main. Il se tourna vers Abba, en criant :

— Mais si tu la veux, rachète-la à Priscius ! Si tu arrives à négocier avec ce gros mora !

— Tu sais parfaitement qu’il va me faire chier !

Batsu lâcha un rire tonitruant, en s’éloignant prêter main-forte à ses hommes :

— C’est parce que je le sais que je veux me débarrasser de lui !

Abba pesta et dut se retenir sévèrement de ne pas aller faire ravalier sa morgue à son confrère à grands coups de battoir ; mais déclencher une autre bagarre au milieu des cages, alors que l’atmosphère était déjà bien assez électrique, était le meilleur moyen de finir avec une émeute généralisée et l’esclavagiste n’avait pas particulièrement envie non plus de se prendre les hommes de main de Batsu sur le dos en renfort.

Au moins, il savait ce que ce dernier allait faire de cette fille et à qui la racheter éventuellement. Se tournant, il commença à avancer à contre-courant de la foule qui se précipitait pour aller voir le pugilat dans les cages non loin ; plus attirée par le spectacle d’ailleurs que de bonne volonté de prêter main-forte à rétablir l’ordre. Mais après que trois malchanceux, percutant ou bousculant Abba, aient soudainement été transformés en quilles projetées sur les côtés par un colossal bras aussi dédaigneux que puissant, la foule en question commença à trouver plus prudent

de se fendre en esquives pour éviter le géant et son humeur clairement massacrate.

Abba lâcha pourtant un sourire, tandis qu'il quittait la fournaise du marché pour aller se trouver de l'ombre et à boire. Il allait refourguer l'affaire à Jawaad ; il lui décrirait sa trouvaille et le laisserait faire, si celui-ci était intéressé. Priscius avait la réputation d'un homme pénible et facilement agaçant mais, dans ce domaine, il aurait à faire au plus grand maître du genre. Abba songea même que le spectacle de leur négociation allait mériter d'y assister, avec quelques friandises et une bonne bière, pour bien le déguster.

Cependant, il était quasi sûr d'une chose : c'était une terrienne. Depuis les débuts du Grand Marché de la Saison-Haute, il avait fait le tour, comme toutes les années précédentes, de tous les Jardins des Esclaves et de toutes les cages des revendeurs, des plus petits aux plus riches et il n'avait trouvé dans les captives récemment arrivées que celle-ci qui soit clairement originaire de la Terre.

Jawaad voulait une terrienne. Il n'avait jamais dit ce qu'il cherchait ni pourquoi. Il n'avait jamais décrit à Abba celle qu'il recherchait depuis des années ; il venait simplement quand il se pouvait qu'il y en ait une pour la voir, parfois l'observer longuement et l'étudier de près. Il ne lui parlait quasi jamais et n'en avait jamais acheté une seule. Abba, passé son agacement des débuts, était devenu curieux. Il commençait à se douter de ce que voulait son patron et avait fini par se prendre au jeu, bien décidé à un jour trouver cette femelle si rare et ainsi découvrir enfin ce que Jawaad avait tant cherché.

# Chapitre 3

## Priscius

**P**riscius révisait enfin son point de vue, après avoir eu la sévère et fort désagréable sensation qu'on venait de le prendre pour le dernier des imbéciles.

C'était quelques jours plus tôt, dans la brume marine et moite du matin, chargée d'effluves humains et envahie de cris qu'il avait suivi Batsu sur le Marché aux Cages d'Armanth. La capitale de la Guilde des Marchands, organisation répandue toutes les Mers de la Séparation, si puissante qu'elle s'était littéralement payé sa propre cité-état, était parmi toutes les villes lossyannes une perle de progrès et de liberté ; une ville aux mœurs si modernes que nulle citoyenne n'avait, sauf suite à un procès pour crime grave, à craindre d'être un jour asservie et marqué d'un linci. Rares étaient les savants et intellectuels à y redouter l'inquisition des Ordinatorii du Concile, dont la présence, imposée et inévitable, n'était guère plus que représentative et consultative ; mais Armanth était aussi la plaque tournante majeure du commerce d'esclaves dans toutes les Mers de la Séparation. Il en venait de tous les coins des terres connus : parqués puis revendus ;

dressés, matés et brisés, éduqués cruellement et sans pitié ; les plus grandes maisons marchandes y avaient leurs plus prestigieux Jardins des Esclaves d'où sortaient des marchandises de prix rompues par la force à tous les arts visant à plaire et distraire ; au destin d'animaux chargés de servir et donner plaisir et prestige à leurs propriétaires.

\*\*\*

Armanth avait été fondée trois siècles plus tôt. D'abord simple village de pêcheurs abritant des réfugiés fuyant les guerres de l'Éteocle et les persécutions de l'Église au nord, la ville avait grandi tant bien que mal sur des îlots de sable perdus dans une lagune marécageuse en ne pouvant compter que sur le commerce, Accueillant toujours plus de réfugiés fuyant les légions d'Ordinatorii et leurs exactions ; Cités-Unies, Hemlaris, Terencha, le Ginnon, les Plaines d'Éteocle, il en était venu de partout rebâtir leur vie dans la baie de l'Argas, parfois depuis le plus lointain nord des Mares Saeparent. Libres penseurs, intellectuels, savants, apostats ou simplement pauvres hères qui avaient eu le malheur d'être sur le chemin de légions en marche, ils n'avaient eu d'autre choix que de tenter de trouver un navire et de traverser la mer pour rejoindre Armanth. Cette traversée, difficile, était aussi la meilleure protection de la cité-état. Les légions de l'Église du Concile, sous l'étendard de l'Hégémonie d'Anqimenès, s'étaient concentrées sur leur croisade contre l'Empire Oriental de l'Hemlaris dans une guerre qui avait embrasé tout le monde connu en oubliant finalement cette cité de réfugiés lointaine et sans intérêt d'un coin de l'Athémaïs. Quand Anqimenès s'était enfin réveillée pour constater qu'elle avait une nouvelle concurrente en taille, en puissance et en influence

politique, la puissante Guilde des Marchands en avait déjà fait sa capitale ; et Armanth dépassait un millions d'habitants.

Une seule fois, trente ans plus tôt, l'Hégémonie avait tenté une action militaire sous l'ordre de l'Église contre la cité de la Guilde des Marchands. La croisade, hâtive et mal préparée, s'était soldée par un désastre. Alertée bien à l'avance par ses réseaux de l'arrivée d'une armada désorganisée, – rien n'est plus efficace que le commerce comme soutien à l'espionnage et la Guilde des Marchands en abuse – Armanth avait loué les services de toutes les flottes voisines des îles des Mers de la Séparation, pirates de l'Imareth compris. Aucun galion de l'Église ne touchât les côtes de l'Athémaïs. Presque par jeu, Armanth renvoya les Ordinatorii survivants sans demander aucune rançon. Mais, sauf pour quelques prêtres et officiels qui furent épargnés, pas avant qu'ils aient tous endurés cinq ans d'emprisonnement et de travaux forcés.

Armanth est désormais considérée comme la lumière de la civilisation moderne selon le point de vue d'une bonne partie des Mers de la Séparation : on y trouve plus que partout ailleurs des collèges et des universités réputées, où tous peuvent suivre les cours et les débats de quelques-uns des plus grands esprits du monde. Plus étonnant encore, des femmes y enseignent elles-mêmes les sciences et les lettres. Elles peuvent d'ailleurs y divorcer, travailler, commercer, gérer leurs biens et circuler librement sans l'obligation d'avoir l'assentiment exprès d'un membre masculin de leur famille. Il est même arrivé, au grand plaisir du Conseil des Pairs, instance du pouvoir exécutif de la ville et cœur dirigeant de la Guilde des Marchands, que des princesses de l'aristocratie d'autres cités, bien plus pointilleuses sur les préceptes des Dogmes du Concile, viennent y trouver refuge et demander asile aux autorités de la ville.

En quatre siècles, l'influence d'Armanth avait fini par essaimer sur nombre de cités-état voisines, commerçant avec elle autour des Mers de la Séparation. On la considérait aussi bien comme la cité des vices et des mœurs dissolues que comme le havre de la science et de la culture, le refuge des penseurs et des génies ; mais tout aussi bien portait-elle, comme si elle avait souhaité contredire sa réputation, le prestige douteux d'être aussi la cité des marchands d'esclaves.

La réalité est finalement fort simple : après le loss-métal, le minerai qui permet de fabriquer les dynamos, les armes à impulsion et les moteurs à lévitation, le second bien le plus recherché et convoité dans tout Loss n'est pas l'or : ce sont les femmes. La fortune de la ville est en partie bâtie sur les esclaves de son Marché aux Cages et sur l'immense trafic maritime et terrestre qu'il génère. L'ironie de la chose ne peut manquer de frapper : Armanth la décadente, ville de culture, de liberté et de progrès, aux femmes honorées, respectées et reconnues, le reste en partie grâce à l'asservissement de milliers d'esclaves.

\*\*\*

— Tu vas voir, je te fais un cadeau !

Priscius fixa dubitatif son collègue et débiteur. Batsu arborait à cet instant son pénible et éternel sourire de vendeur de tapis en quête de benêts à rouler. L'esclavagiste de luxe avait un doute sur le cadeau et il n'était pas un benêt, lui. C'était un homme dans la force de l'âge qui affichait la taille, la carrure et l'embonpoint d'un nordique massif aux allures hégémoniennes, le visage rond mangé par une barbe qui hésitait entre le blond et le poivre et sel. Ses affaires avaient prospéré un temps, et il était vêtu à la hauteur de sa richesse et de ses prétentions : une chemise ouverte et ample de til fin, une sorte de coton commun dans le sud et un veston

ouvert aux couleurs chaudes et chamarrées, rehaussés de boutons d'argent, sur un pantalon ample, brun feu, orné de pièces de cuir ouvragé. Pour parachever son rang, un manteau de lourde soie d'un bleu voyant reposait sur son épaule. Que le tout lui tienne plutôt chaud sous la chaleur pesante du Marché aux Cages lui importait bien moins que d'afficher sa fortune et sa renommée clairement, surtout en ce moment où sa réputation souffrait de vilains accroc.

Batsu lui devait une esclave des plaisirs ; cela durait d'ailleurs depuis un moment et Priscius se doutait bien que ce cadeau ne pourrait pas avoir suffisamment de valeur pour rembourser la dette de son confrère. Le maître-esclavagiste avait assez perdu de réputation ces derniers temps pour savoir que désormais des marchands comme lui ne verraient aucune gêne à tenter de le tromper. Il avait cumulé les mauvais investissements commerciaux – il aurait admis de mauvais gré que c'était un peu de sa faute – et sa dernière cargaison avait fini piétinée par un troupeau de longilas après un orage qui avait mis deux navires lévitant à terre. Le remboursement des investisseurs avait failli le ruiner et il n'avait pas arrangé les choses en usant de toutes les arguties juridiques possibles pour retarder le versement de ses échéances. Cela lui avait coûté aussi cher en renommée et en crédit que la fortune qu'il avait encore à devoir déboursier, mais il n'était pas homme à laisser les cieux jouer avec son destin sans lutter contre, lui ; il lui fallait simplement garder la face. Une réputation, cela se reforge.

— J'espère que cela vaut ce que tu me dois, Batsu. J'ai envie de boire et rire avec toi ce soir, pas de devoir négocier encore une fois.

— Ne t'en fais pas, on boira, on rira et tu seras satisfait ! Tiens, c'est elle, là-bas, la rousse dans le coin.

Au milieu de la cohue entre marchands, clients, contre-maîtres et esclaves, dans cette chaleur d'été suffocante qui faisait vite regretter les brumes marines du petit matin, Batsu se frayait un chemin tel le fauve écartant les hautes herbes ; un petit fauve, certes. Il fallait à l'esclavagiste user de toute sa voix et de son ventre gras pour compenser sa taille modeste et arriver à fendre la foule, non sans devoir répondre régulièrement, avec une imagination assez débordante, aux jurons et invectives des autres commerçants et ouvriers en plein travail. Priscius suivait son sillage, nettement plus impressionnant ; il était accompagné de l'un de ses hommes de main, torse nu et la mine patibulaire. La plupart des gens, en voyant ses atours luxueux et son garde du corps, préféraient le laisser passer prudemment.

La dernière cage à gauche de l'enclos de Batsu enfermait une jeune femme prostrée à la peau pâle et à la chevelure d'un roux profond et orangé ; en voyant cette couleur, on pensait de suite aux plus belles nuances de l'automne. Nue, comme l'étaient pratiquement toutes les esclaves en cage dans le marché, elle ne paraissait guère plus qu'une gamine maigre comme un clou. Passé le constat surprenant et agréable de voir que Batsu avait dit vrai : c'était bien une rousse ; une bonne nouvelle car elles sont les plus recherchées et peuvent se vendre fort cher, l'esclavagiste se força pour cacher son désappointement. Connaissant les méthodes de Batsu, souvent brutal et sans aucune considération pour sa marchandise, Priscius n'était guère optimiste quant à l'état de santé de la captive, qu'on avait battue et laissée clairement crever de faim.

— À genoux !

Batsu lâcha l'ordre avec une voix de stentor, ce qui fit frémir toutes les filles des cages environnantes. La jeune rousse réagit à la seconde, mais sans aucune grâce, le dos voûté, la tête pendant

misérablement, cachée par le long voile de ses cheveux mêlés en nœuds. Elle avait tout d'un animal brisé. Le marchand d'esclaves bouscula la cage pour la faire réagir encore :

— Allez, redresse-toi ! Mains sur la tête, montre-toi !

Priscius observa la fille obtempérer. Elle était faible et frêle ; forcément, elle n'avait plus tellement de formes ainsi affamée. Il n'aurait pas su lui donner d'âge précis ; elle était à peine plus grande qu'une enfant, même s'il était évident qu'elle devait être déjà presque adulte. Entre quatorze et seize ans, à première vue, mais elle lui parut plutôt jolie quand il put voir son visage que Batsu redressa de force, lui attrapant le menton de sa main sale. Les yeux de la fille, immenses et d'un étonnant vert de jade, étaient voilés et ternis par la peur. Il y avait cependant dans ses traits quelque chose de peu commun ; un métissage proche de celui des demi-sang orientaux de l'Hemlaris à la beauté rare et unique de poupées. Priscius n'en avait que fort rarement croisées, et encore moins qui soit rousse aux yeux verts. Dans un meilleur état, cela lui donnerait sûrement un très grand charme et un très grand prix.

Priscius étudia un peu plus attentivement le “ cadeau ” censé régler la dette de Batsu. Avec ses cheveux roux, ses yeux verts et ses traits métis et malgré son état général, finalement l'affaire ne se présentait pas si mal ; mais surtout il s'arrêta sur le tatouage sur le sein droit de la captive : une fleur aux couleurs or et vert qui ressemblait de très près à une orchidée de Tuna.

Tout le monde en avait entendu parler. Des années auparavant, cette maison marchande spécialisée dans le dressage d'esclaves de luxe avait disparu dans un de ces fréquents règlements de compte entre maîtres-marchands où s'enchaînent faillites, rachats, assassinats et sabotages. Les propriétaires de la Maison Tuna avaient vécu des destins funestes et les rares survivants

s'étaient éparpillés dans d'autres guildes marchandes et faisaient profil bas. Depuis, les collectionneurs d'esclave s'arrachaient les porteuses de ces tatouages d'orchidées. De mémoire, Priscius n'en avait jamais vu aucun d'aussi réussi.

Il se demanda ce qui avait bien pu conduire à ce que Batsu récupère une telle aubaine. Il disait avoir eu de la chance en la rachetant à des gens qui en ignoraient totalement la valeur. L'esprit commerçant de Priscius se mit à estimer le prix que l'on pouvait tirer d'une telle occasion, si elle était éduquée dans les règles. Elle pourrait se vendre une fortune.

— Tu m'ouvres la cage, Batsu, que je regarde de près ?

— Bien sûr, c'est sans risque. Elle est docile comme un agneau, c'est pas elle qui va me causer des ennuis.

Mais tu l'as quand même affamée et tabassée pour ça, songea Priscius. Il y avait clairement quelque chose qui sonnait faux dans l'histoire de son collègue, c'était agaçant ; mais voilà, le souci était que si Priscius mettait en doute le récit et les propos de Batsu, cela monterait rapidement en épingle et se répandrait comme une rumeur un peu partout. Il y a six mois, il aurait pu l'envoyer promener, mais désormais sa propre parole était discutable et tout le monde attendait la moindre occasion pour le discréditer complètement. Sans réputation, un lossyan ne vaut pas grand-chose et sa parole plus rien ; ce n'était pas le moment pour Priscius de mettre en jeu la sienne.

L'esclavagiste tira la gamine hors de la cage pour la faire mettre debout devant lui. Elle lui arrivait à peine sous l'épaule, se laissant faire abattue et résignée. Priscius l'examina sous toutes les coutures, vérifiant ses dents, ses cheveux, sa peau, en expert du Haut-Art. Elle portait d'étranges marques de piqûres mal cicatrisées sur les bras ; elles dataient quelques semaines. En plus de son dos lacéré, la chair de ses poignets et de ses chevilles

était abrasée par le port de fers et de cordes. Priscius pesta intérieurement. Batsu n'avait aucun respect pour la marchandise ; il y aurait du travail pour la remettre en état ; mais ce tatouage...

Si elle venait de l'ex-Maison Tuna comme il le pensait, ce simple potentiel lui assurerait une belle plus-value sur le travail à accomplir. Il ne comprenait pas pourquoi Batsu l'avait matée si brutalement, si elle avait déjà été dressée. Le plus logique est qu'elle ait été une des fuyardes à la chute de la Maison, qu'elle ait réappris la liberté et tenté stupidement de résister à sa capture.

Batsu interrompit les pensées de l'esclavagiste, en affichant à nouveau son éprouvant sourire de vendeur de tapis :

— Je ne t'ai pas menti, non ?

— Non, en effet, reprit Priscius en poussant l'esclave dans la cage où elle retourna se cacher des deux hommes. Je crois que nous sommes quittes.

Il prononça les derniers mots sans une once de sentiment, laissant de côté ses propres réflexions sur le vrai et le faux dans cette histoire. Il aurait le temps d'en apprendre plus tard sur la réalité des prétentions de son débiteur, ce qu'il ne manquerait surtout pas de vérifier. Dans ce milieu, tout se savait plus ou moins vite dès lors qu'on savait quels efforts accomplir pour obtenir les bonnes informations. Il laissa donc Batsu faire son boniment ; celui-ci sauta sur l'occasion :

— Une esclave de luxe ! Une métisse rousse aux yeux verts, une rareté comme on en trouve qu'une fois par an ! Tu devrais me remercier, je t'offre une des meilleures marchandises que j'ai ! Tu as vu ce tatouage ? Tu as bien reconnu l'orchidée de Tuna, non ? À lui seul, ça vaut dix fois ma dette si tu la dresses bien. Je te ne rembourse pas, je te fais un cadeau princier ! Tes clients voudront te payer en loss-métal, pour l'avoir ; alors, dis-moi que

tu es satisfait, parce que si tu ne l'es pas, je sais plus comment faire plaisir à mon ami !

— Je le suis, je le suis. Tu ne m'as pas trompé, Batsu, notre dette est réglée, et je ne manquerai pas de parler de ta générosité et de ta loyauté à remplir ton devoir auprès de tes débiteurs et amis. Je vais envoyer mes hommes la ramener chez moi et je crois que nous pouvons fêter cela ce soir.

Priscius finit par laisser naître un sourire sur son visage rendu sévère par son épaisse barbe, tandis que la visite se poursuivait. Il restait dubitatif, mais ne le montrerait pas. Batsu devait bien deviner que son boniment et son histoire d'esclave de luxe ne tenaient pas, même avec ses grands gestes de vendeur de tapis. Autant, cependant, garder la face et faire conserver la sienne à son collègue, ce qui faciliterait pour le reste de la journée d'avoir à le supporter, lui et les négociations qui ne manqueraient pas de suivre encore.

\*\*\*

Alterma roula sur le côté, esquivant pour la troisième fois le jeu de pas chassés et les attaques ciblées de son adversaire. Elle n'arrivait pas à reprendre l'initiative et il ne lui en laissait pas l'occasion. Il fermait trop sa garde. Depuis le sol, elle tenta de le faire chuter en le balayant des jambes, profitant du fait qu'il avançait sur elle dans l'intention de l'immobiliser : mais peine perdue, il anticipait tous ses coups et n'avait eu qu'à faire un pas de côté. Seul le sable de la piste du gymnase l'avait finalement touché.

— Tu penses trop tes coups !

La remarque cinglante et agaçante de calme de Jawaad qui la surplombait après avoir évité le balayage presque avec dédain, eu l'effet escompté.

— Ha oui ? ! Et ça alors ?

La seconde d'après elle bondissait sur lui. L'assaut était aussi brutal que maladroit mais elle parvint à bousculer le marchand en tentant de s'y agripper. Jawaad décocha un bref sourire et, roulant sur le dos, envoya valser sa comptable de l'autre côté de la piste, lui faisant faire un superbe soleil. Elle retomba lourdement.

— Ouch !

Jawaad se redressa et l'aida à se relever.

— Et là, tu ne pensais pas assez. Recommence !

Alterma pesta, crachant un peu de sable et tentant de dégager celui accumulé dans ses cheveux. Par comparaison avec le maître-marchand, sa stature rendait la lutte un peu inégale. Elle était de taille assez modeste pour une Lossyenne et devait faire à peine plus que la moitié du poids de Jawaad. Brune, la peau hâlée, elle avait un regard noir et flamboyant sur un visage racé, à la moue toujours un peu moqueuse. C'était une pure Athémaïs, dont les sourires attiraient aisément les regards et la convoitise de la plupart des hommes ; mais Jawaad l'appréciait autrement plus pour son caractère et ses talents que pour sa beauté pourtant notable. Alterma était une érudite et une mathématicienne. Issue de l'aristocratie armanthienne des Seniati, elle avait, contre l'avis familial, étudié à l'université et, à vingt-cinq ans, avait déjà écrit deux excellents ouvrages sur les théories de la comptabilité bancaire. Jawaad n'avait pas hésité à la prendre à son service quand les Seniati tentaient de trouver une place pour leur fille, espérant la marier à bon parti.

Jawaad était obstinément célibataire et Alterma souhaitait avant tout son indépendance, qu'un travail bien rémunéré sous la protection d'un puissant maître-marchand d'Armanth lui assurait. Son caractère franc, difficile à désarmer, était au moins aussi aiguisé que la vivacité de son esprit. Le genre d'âme que

Jawaad adorait. Pour son troisième cours de défense sans armes, elle avait de nouveau troqué ses riches robes et ses toilettes soignées pour un vaste pantalon bouffant et une chemise croisée informe, le tout serré au mieux d'une large écharpe en guise de ceinture. Face à elle, Jawaad était torse nu et, comme elle, avait retiré ses bottes sur le sable du petit gymnase privé au décor spartiate, qu'éclairaient des soupiraux.

Impassible, sauf le petit sourire en coin qui apparaissait régulièrement quand il donnait des cours à son élève, il attendait son assaut. Alterma s'élança et le résultat ne fut pas beaucoup plus glorieux que l'essai précédent. Le suivant non plus, d'ailleurs. Jawaad claqua des doigts pour attirer son attention, après l'avoir aidée à se relever, et se plaça à ses côtés.

— Tu me vois faire et tu as compris comment je bouge, quand tenter de m'agripper, quand frapper ; mais tes yeux me disent ce que tu vas faire.

— Oui, mais il faut bien que je vous regarde, n'est-ce pas ?

— Non, ce n'est pas moi qui importe.

Alterma fit une moue un peu perplexe.

— Je ne comprends pas, Jawaad ; c'est un peu brumeux, dit comme cela.

Jawaad dérida un sourire. La jeune femme aurait pu rajouter " comme d'habitude ", cela ne l'aurait pas étonné. Tout en lui parlant, il répétait avec une lenteur calculée les gestes de parades et d'attaques combinées qu'elle observait, bien entendu.

— Que regardes-tu, là ?

— Eh bien, vos bras, vos mouvements.

— C'est ce qui importe, non ?

— En effet. C'est vrai que je vous regarde face à face ; je fixe votre visage et vos yeux. Je suppose que... en fait, vous arrivez à deviner à mes yeux quand je vais tenter quelque chose, c'est cela ?

Jawaad opina.

— Ne me regarde pas, regarde mes mouvements. Ne me laisse pas voir tes yeux.

Le maître-marchand pivota dans le sable pour reculer de quelques pas et fit un signe du menton vers Alterma. Celle-ci souffla un grand coup, en affichant un sourire qui se voulait confiant.

— D'accord... J'ai bien compris, on essaye... alors... ne pas regarder dans les yeux.

Jawaad l'observa se mettre en garde, comme il le lui avait enseigné. Un spectateur spécialiste du pugilat et des arts martiaux aurait pu reconnaître la posture jemmaï ; mais l'art de combat du jemmaï-he'jil était aussi peu connu que leur peuple. Il se fendit brusquement, le temps de lancer un simple coup du plat de la main. Alterma esquiva en sursautant, le fixant immédiatement et le regretta l'instant d'après. Elle paya son hésitation d'une gifle, que le maître-marchand avait bien sûr retenue. Elle protesta :

— Aïe ! Ça fait mal !

— Ne me regarde pas, regarde mes mouvements !

Alterma recula un peu, tentant de se concentrer ; elle s'amusait à l'exercice autant qu'elle s'y montrait assidue.

— Ce n'est pas vous qui disiez que vous ne frappez pas les femmes ?

Jawaad hochait légèrement la tête en réponse, lançant encore des assauts simples mais à dessein précis et rapides. Alterma commença à comprendre après trois ou quatre autres coups. Elle ne laissait plus sa garde divertie par le regard insondable de son adversaire où elle n'avait aucune chance d'anticiper ses gestes. Elle tenait la tête légèrement penchée, de côté, usant de sa vision périphérique pour saisir les mouvements et se focaliser uniquement sur eux. La joute prit de l'intérêt quand elle commença à

répliquer à son tour et tenter des assauts. Le principe était simple : elle devait pouvoir faire chuter Jawaad et lui sauter dessus pour mimer une mise à mort. Jusqu'ici, elle n'y était jamais parvenue mais en quelques minutes elle venait de progresser d'un bond, s'avérant excellente élève. Les fentes et les esquives s'enchaînaient et Jawaad commençait à augmenter le rythme des assauts, pour la forcer à devoir se battre et réagir toujours plus vite. Alterma était en sueur, peu habituée à l'effort mais ne lâchait pas prise. Elle lançait une nouvelle riposte quand une voix grave et tonitruante éclata dans le gymnase :

— On me l'avait dit, mais je ne l'avais pas cru !

Jawaad fut brièvement surpris ; il faut dire que la voix d'Abba avait quelque chose d'un rugissement dès qu'il parlait fort. Alterma sursauta aussi mais ne se désarma pas : l'occasion était trop belle. Elle bascula pour empoigner la large ceinture du kilt de son adversaire et lui faire un croc-en-jambe presque parfait en le poussant de tout son poids.

Jawaad ne vit venir la feinte que trop tard, pour s'étaler de tout son corps dans le sable, avec Alterma qui pesait sur son ventre, à califourchon ; fière et victorieuse pour la première fois. Il y eut comme une sorte de grand blanc et le rire tonitruant d'Abba ponctua la première victoire de la jeune élève face à son professeur qui, lui-même, basculant pour la pousser de côté, se laissa aller à un rire de bon cœur avec Alterma. Et il était vraiment très rare de d'entendre rire Jawaad.

Abba approcha l'aire d'entraînement, toisant de son énorme masse les deux lutteurs, encore secoué de hoquets de rire tonitruants qui, dans un autre cadre, auraient intimidé même un solide spadassin. Jawaad se relevait sans empressement, imité par Alterma qui n'arrivait pas à lâcher son grand sourire de satisfaction. Le colosse lâcha après son fou-rire :

— Tu ne devrais pas l'encourager à se battre, Jawaad. C'est une femme !

— Et ? ...

— Et quoi ? Ce n'est pas la place d'une femme, par les Hauts-Seigneurs ! Tu crois qu'un homme va l'épouser en apprenant qu'elle se bat comme une chiffonnière dans ses braies ? Et avec son patron ?

Alterma protesta, le menton haut :

— Mais cela ne regarde personne, que je sache, que je m'entraîne avec Jawaad. C'est utile et c'est un très bon exercice !

Le maître-marchand haussa les épaules en fixant Abba, en guise de réponse. L'esclavagiste grogna un coup en retour :

— Une femme devrait garder sa place, surtout une érudite et une intellectuelle si brillante. Je vois pas ce que cela lui apporte de savoir se battre.

Jawaad haussa encore une fois les épaules, allant se chercher une serviette en lâchant nonchalamment :

— Pas se battre ; se défendre et faire de l'exercice. C'est une bonne partenaire d'entraînement.

— Voilà, exactement, rajouta Alterma. Je ne compte pas devenir une femme d'épée si c'est ce que vous craignez, Abba, mais je ne compte pas non plus me sentir comme un agneau sans défense. Ça ne fait pas de mal, de savoir se défendre seule !

Jawaad souriait, amusé, dos à la scène. Abba lui-même tentait bien de grommeler de manière convaincante, mais l'assurance d'Alterma – et il connaissait la jeune femme et son caractère, depuis un moment – déridait son faciès quasi bestial, malgré ses efforts pour bien lui faire sentir qu'il lui reprochait ses frasques.

— Vous êtes deux têtes de mule ; je ne sais pas pourquoi j'essaye de discuter ! Ça ne se fait pas de laisser une femme

se battre, c'est comme ça ; et puis, Jawaad, pourquoi ne pas t'entraîner avec moi, tiens ?

La réponse d'Alterma fusa avant même qu'elle y pense :

— Pour ne pas finir cassé en tous petits morceaux ?

Et il y eut un autre éclat de rire d'Abba et de la jeune femme, qu'interrompt Jawaad, même si la boutade – tout à fait exacte au demeurant, Abba pouvait facilement briser n'importe qui sans le faire exprès – l'avait fait sourire.

— Tu n'es pas entré dans mon gymnase pour me faire la leçon, non ?

Abba opina. Jawaad chaussait ses bottes et Alterma s'éclipsa vers le vestiaire attendant aux bains du domaine pour aller se rafraîchir et se changer, saluant les deux hommes avec un sourire.

— Exact, confirma-t-il ; ton colis est arrivé il y a un instant. Amarrus Lokaï est en ville, il va assister à la prochaine réunion du Conseil des Pairs ; tu souhaites toujours le remercier en personne de sa dernière tentative d'assassinat ?

— Bien sûr. Quoi d'autre ?

— Je pense que j'ai trouvé une terrienne. Rousse aux yeux verts ; elle était mal en point quand je l'ai vue, cependant. Ce sera compliqué de l'acheter de suite ; elle va servir à rembourser une dette pour une esclave des plaisirs, donc elle appartient maintenant à Priscius Praxtor. Si tu le connais, tu sais que cet homme est plutôt pénible.

— Je le connais et je connais bien Sonia, son éducatrice. Laissons-la-lui quelques semaines, elle la remettra sur pied pour moi ; j'irai rendre visite à Priscius au bon moment.

Jawaad se dirigea vers la sortie du gymnase où l'on pouvait entendre quelques rires et les jappements joyeux des chiens du domaine, flanqués d'Abba. Juste avant qu'ils ne passent la porte, Alterma cria depuis les vestiaires :

— Si vous allez voir Amarrus pendant le Conseil, je veux venir avec vous !

Abba soupira et posa un regard noir sur Jawaad. À son sourire, il comprit à son grand regret que le maître-marchand trouvait que c'était une excellente idée.

\*\*\*

Priscius avait eu quelques jours pour observer l'esclave tatouée. Elle avait été marquée d'un linci sans même réagir vraiment, malgré l'aspect traumatisant de la scarification pour ancrer solidement le symbiote à sa cuisse ; elle n'avait pratiquement jamais quitté sa prostration muette, sauf contrainte par un ordre direct. Elle avait clairement été bousillée, le travail de dressage avait été salopé à la va-vite et Priscius était certain que Batsu lui en avait fait un résumé totalement édulcoré. Si cette fille avait jamais été un jour dressée et esclave des plaisirs, tout était à refaire, vu les dommages qu'il avait constatés. Tout ce qu'il pouvait faire dans l'immédiat était de la garder en isolement.

Entre-temps Batsu lui avait appris, avec trop d'enthousiasme pour que ce soit honnête, qu'il y avait une autre fille rousse tatouée de l'orchidée de Tuna mise en vente. Un hasard étrange, qui rendait Priscius de plus en plus soupçonneux. Il commençait à se demander si tout cela n'avait pas été organisé entre ses rivaux – et il n'en manquait pas – pour lui faire perdre totalement la face et s'offrir le plaisir de se jouer de lui ; mais il avait pris le risque et lâché une somme déjà conséquente pour la seconde captive. Il avait récemment eu des problèmes pour renouveler son stock d'esclaves à éduquer dans ses jardins et soupçonnait clairement un complot où trempaient ses propres fournisseurs habituels. Si c'était le cas, la seule réponse possible serait de faire de ces deux filles les meilleures esclaves éduquées que son talent lui permette

de forger et de serrer les dents quant aux rumeurs qui iraient bon train entre-temps.

Il devait admettre qu'il préférerait la version d'esclaves fugueuses d'une Maison disparue. Il pourrait peut-être trouver comment propager cette rumeur dans le milieu, après tout, mais pas avant de s'assurer que cela vaudrait le coup de dresser la rousse qui, pour le moment, semblait totalement en ruines ; et de voir à quoi ressemblerait celle que lui livrerait le prochain arrivage.

Le jour suivant, il recevait en personne son colis, accompagné par la féline et licencieuse Sonia, son éducatrice. Vêtue seulement de son collier d'esclave, de bijoux d'argent dont des boucles ornant ses tétons, marquant sa nature de Languiren, et d'un pagne de soie noire à peine plus large qu'une ceinture, celle-ci, comme à son habitude jouait de toute la sensualité que pouvait dégager sa gestuelle, le plus bref de ses regards et son corps parfait et quasi nu, pour rendre fous les hommes de main de l'esclavagiste. Elle détonait par son assurance et sa fierté face à des captives enchaînées qui, pour la plupart, pleuraient et gémissaient pitoyablement ; et bien sûr son jeu fonctionnait à merveille.

Sonia eut un sourire pervers de délices quand un des manutentionnaires rata le bord du quai à force de trop la regarder et s'extirpa en pestant d'une baignade involontaire dans l'eau nauséabonde du port, sous le rire de ses collègues. Priscius ne releva pas. On ne punit pas une esclave de l'être ; et personne ne le ferait, pas même la victime qui avait parfaitement conscience de s'être fait manipuler. On ne fâche pas le patron.

L'esclavagiste regardait surtout ses biens débarqués sur le port, dubitatif. Au vu de la fille tatouée qui, malgré ses entraves, se débattait encore avec rage et tirait sur les cordes comme une

diabliesse, Priscius retint un grommellement agacé. On s'était payé sa tête dans les grandes largeurs, il en avait eu de sa bourse et Batsu et ses collègues devaient sûrement encore en hurler de rire.

La jeune femme qui résistait farouchement aux hommes l'entraînant vers Priscius, malgré les cris et les claquements de fouet, avait peut-être une vingtaine d'années. Elle n'avait pas encore été marquée d'un linci et elle affichait tout d'une barbare capable de mordre et de frapper. D'une taille assez moyenne, elle était belle et élancée, le corps musclé et svelte, des cheveux d'un roux sombre tournant sur un auburn aux ombres presque noires ; une chevelure superbe qui ne demanderait que quelques soins pour devenir une crinière parfaite. Ses yeux bruns aux reflets verts frappaient sur sa peau très claire. À sa manière, elle avait un corps qui pouvait se comparer à celui de l'éducatrice de Priscius. Elle devait sûrement être gracieuse mais, pour le moment, elle ressemblait plus à un bloc de pierre brute qu'à une statue sculpturale. Elle n'avait jamais connu le collier ou le fouet, ni le dressage ; cette évidence sautait aux yeux. Tout était à faire, l'esclavagiste n'avait plus le moindre doute que les hommes qui avaient trouvé cette femme errant nue sur les plages à l'est d'Armanth, et les revendeurs qui l'avaient transféré jusqu'ici, le savaient parfaitement.

Priscius se retint encore de pester contre le mauvais tour que l'on voulait lui jouer, avant de sourire tandis qu'il approchait de la jeune femme qui le fusillait d'un regard enragé. Un sourire que Sonia aperçut et qui arracha à la magnifique et féline esclave un frisson de plaisir délicieux. La captive était elle aussi une métisse de l'Imareth aux traits fins, attirants et peu communs. Elle ressemblait à la fille que Batsu lui avait donnée et portait très exactement le même tatouage de fleur d'orchidée, tout aussi parfait.

Tout le monde avait vu ce tatouage ; Priscius ne doutait pas que la rumeur se soit répandue. S'il réussissait à en faire des esclaves parfaites, il parviendrait à s'arranger pour choisir les bonnes personnes pour admirer ces filles à l'œuvre ; et il pourrait même employer les bruits répandus ces dernières semaines, qui s'assourdiraient rapidement, mais sans que personne ne les oublie, pour redorer son image... Il ne restait plus alors qu'à parfaitement réussir le dressage qui, il le savait, partirait clairement de zéro.

— Je compte sur toi, Sonia. Tu répondras de leurs progrès.

La magnifique éducatrice aux cheveux noirs comme le jais et à la peau cuivrée d'une texture de soie parfaite hocha la tête. Son regard quasi prédateur, savamment juste assez baissé pour montrer son respect, brûlait d'un feu bleu presque sinistre. Sa voix souffla deux mots comme s'il s'était agi de magie. Prononcés ainsi, la moitié des mâles qui l'auraient entendue n'auraient eu qu'une idée en tête : la prendre, de suite et sur place. Et même Priscius, blindé depuis belle lurette, se laissait encore pourtant avoir, ce qu'il n'aimait guère et lui faisait payer.

— Oui, maître.

# Chapitre 4

## Le cadeau

**L**e hall d'accueil de l'assemblée du Conseil des Pairs grouillait de monde en cette fin de séance publique. L'exubérance des toilettes des participants, marchands et notables, donnait l'impression d'assister à un concours d'apparat dont le but était, du dernier des plus insignifiants secrétaires au plus fastueux des maîtres-marchands, d'étaler sa fortune et son rang de toutes les manières possibles ; y compris les plus vulgaires ou ridicules dans l'excès.

Dans la chaleur de l'après-midi et malgré la fraîcheur de l'immense salle à colonnades étudiée pour sa climatisation, cet étalage de tenues, toutes plus chamarrées et luxueuses les unes que les autres, créait une atmosphère étouffante ; à dire vrai, les hommes et femmes les plus richement parés des lieux devaient cuire sous leurs amoncellements de mantels brocardés, de chemises lacées, de pourpoints chamarrés, de toges ornementées et de tuniques brodées.

Jawaad avait fait, quant à lui, ce qu'on pourrait admettre être un effort. Il portait une large chemise de lin blanc assez

commune, mais de coupe raffinée et un gilet de cuir chamoisé, d'un noir bleuté, aux épaules ornées de fins galons dorés, qu'il avait rehaussé de la broche ouvragée et sertie frappé de l'écusson des maîtres-marchands, à la forme d'un navire sous les étoiles. Mais là s'arrêtait sa bonne volonté vestimentaire. Un kilt à lanières de cuir noir un peu passé et limé par-dessus un simple pantalon et une paire de bottes vaguement cirées constituait le reste de ses atours. Dans la foule du hall où se s'attardaient les groupes discutant et commentant les derniers débats du Conseil des Pairs, il détonait donc fortement. Sa toilette sobre et négligée, face aux abondances des costumes et uniformes locaux, tenait lieu de pied de nez évident aux conventions et à ses confrères qui engloutissaient des fortunes colossales pour rivaliser du luxe le plus voyant possible.

L'arrivée de Jawaad, même vêtu comme un manant, ne passa pourtant clairement pas inaperçue.

D'une part, car il était très connu. Armanth comptait moins d'une centaine de maîtres-marchands en titre, dirigeants de la Guilde des Marchands qui avait fait de la cité-état l'immense ville et puissance économique qu'elle était. Jawaad était l'un d'entre eux, et célèbre à bien des titres ; à commencer par son âge respectable. Il était maître-marchand depuis toujours et avait selon les rumeurs largement plus d'un siècle et demi, malgré les apparences ; s'il n'était pas le seul à avoir un ambrose comme symbiote, ceux-ci, justement, sont connus rarement permettre de passer plus d'un siècle et demi sans vieillir ; ce détail peu commun intriguait tout de même. Il était célibataire, sans parents et sans héritiers ; un trait encore une fois peu commun et carrément saugrenu pour tout lossyan. Mais surtout, il était célèbre pour avoir refusé son entrée au Conseil des Pairs, alors qu'il y avait été

élu, quand les trois quarts de la bourgeoisie marchand la plus riche ne pouvaient que rêver vainement y siéger un jour.

Ensuite, sa venue étonnait parce que tout le monde savait que jamais Jawaad ne montait au palais du Conseil des Pairs. En fait, sauf s'il y était contraint – et encore fallait-il parvenir à l'y forcer – jamais le maître-marchand ne se rendait à la terrasse du palais de l'Élegio, qui formait le cœur politique d'Armanth. Il fuyait la politique et détestait avoir à se mêler de ce genre de vanités et de préoccupations ; ce qui ne l'empêchait pas d'avoir nombre d'alliés et débiteurs dans les couloirs de ces palais, chargés d'être ses yeux, ses oreilles et ses mains.

Enfin, accompagné de son escorte habituelle, elle aussi assez célèbre, cette fois composée non seulement d'Abba et Damas mais aussi de sa comptable, Alterma, ce qui était plus rare, il portait dans ses mains un paquet-cadeau. Ce qui était sans doute le plus incongru quand on le connaissait. La boîte, doublée de soie satinée et élégamment fermé d'un nœud ornementé retenu d'une petite fibule d'argent, le tout dans des tons pastel, était de toute évidence un présent. Or, si le taciturne et désagréable maître-marchand avait une réputation, c'était bien celle de ne jamais rien offrir à personne.

L'effet eut donc quelques répercussions immédiates dans la foule bigarrée et huppée du vaste hall. Les discussions changèrent soudain de sujet et quelques dizaines de paires d'yeux se rivèrent sur le quatuor qui venait de passer les colonnes majestueuses de la large porte d'entrée. Au-dehors il y avait foule aussi, toute aussi chamarrée bien que nettement moins riche. Des citoyens, des gardes divers, des prêtres de l'Église, des marchands ambulants de douceurs et boissons, des saltimbanques et des artistes de rue, des montreurs d'animaux et des musiciens et, bien sûr des quêteurs et des mendiants occupaient toute la terrasse surplombant

le quartier du Campo Annuciante. Le tout composait un joyeux brouhaha presque assourdissant, qui se glissait jusqu'au fond des allées de l'assemblée. Il aurait pourtant fallu un orchestre philharmonique pour arriver à assourdir la voix d'Abba :

— C'est moi, ou on fait un peu tâche, là ? J'ai la sensation que, soudainement, la moitié de la foule nous regarde.

Damas qui flanquait Jawaad du côté opposé à Abba, lui répondit en riant :

— Ils se sont peut-être demandés si la porte serait assez large pour te laisser passer ou s'il faudrait prévoir quelques ouvriers armés de burins ?

— Hein, quoi ? Non, mais t'as fini avec ma taille, oui ?

Dans leur dos, la voix riante et douce d'Alterma leur répondit :

— C'est que la dernière porte qu'on a passé, vous savez, à l'auberge où nous nous sommes restaurés ce midi ? Elle ne vous a pas réussi.

— Oui, bon, bha ça va. Je ne sais pas quel nabot a fait construire cette turne pour avoir des plafonds si bas ; je n'ai pas fait attention.

Damas rajouta en riant :

— Les poutres ont souffert plus que ta tête, tu me diras.

Jawaad gardait le silence, toujours aussi peu loquace, écoutant distraitemment l'échange entre Alterma et ses deux seconds ; il cherchait du regard le destinataire de son présent. Quand il s'arrêta au centre du hall, tournant la tête à scruter la foule, les commentaires à voix-basse et les regards furtifs redoublèrent. L'effet était d'autant plus étrange que, sauf discrètement et très brièvement, personne ne s'attardait à le saluer. Cependant, il répondait aux rares salutations qu'on osait lui adresser par un si vague hochement de tête qu'une fois sur deux l'intéressé ratait le

geste et concluait qu'il aurait mieux fait de se passer de son effort. Jawaad ne démérait pas de sa réputation d'irritable cuistre arrogant et peu amène.

Enfin, il vit celui qu'il cherchait.

Amarrus Lokaï tentait au mieux de se faire discret, caché au milieu de ses collègues, partisans, gardes du corps et flagorneurs. De loin, Jawaad pouvait clairement voir l'effroi sur son visage rond taché de couperose et bouffi. L'homme était aussi énorme que tassé, vêtu d'une toilette exubérante mélangeant l'or, le vert et le pourpre, couverte de bordures en fourrures de prix. Il transpirait abondamment, engoncé dans sa longue tunique traînante et dans son lourd pourpoint ouvert, qui laissait déborder les plis flasques de son ventre.

Tout ceci ne rendait pas Amarrus Lokaï très discret. D'habitude, c'était bien le but qu'il recherchait mais à cet instant, il regrettait amèrement que ses efforts l'aient rendu si voyant. Le marchand, un des plus imposants dans le commerce de bois de marine et dans l'artisanat d'équipement naval, tentait depuis des années d'accéder au rang de maître-marchand, première marche vers les plus grands honneurs de la ville – et vers des privilèges commerciaux plus que juteux.

Malheureusement son principal et plus sérieux rival dans son secteur d'activité était Jawaad. Amarrus n'avait jamais eu la moindre chance de le concurrencer, et celui-ci, vu sa position, pouvait donc s'il le souhaitait, régenter les règles commerciales du commerce de bois et d'équipements de marine à sa discrétion. Agacement supplémentaire, et ultime frustration pour Amarrus : ce n'était pas, et de loin, l'activité principale de son rival et il ne cachait pas qu'il ne s'en préoccupait que peu, sauf pour ses propres chantiers navals. Alors, à défaut de pouvoir revendiquer légalement sa place, selon lui légitime et outrepassée par un

homme qui se moquait de tout et de tout le monde et incapable de lui faire concurrence, il avait tenté, trois fois en à peine plus d'un an, de le faire assassiner.

Et Jawaad se tenait là, à quelques mètres, le fixant impassible et illisible, avec un agaçant sourire en coin, qui semblait promettre le plus effroyable sort, tenant un paquet-cadeau dans ses mains. Amarrus se serait sans doute senti moins épouvanté si on l'avait braqué avec un pistolet-impulseur. Damas, qui s'était arrêté au plus près de son patron, interpella Jawaad à voix basse :

— Tu sais que ton cadeau, même si l'idée m'amuse, est une très mauvaise idée ? Ça va être le bazar dès que les gens vont réaliser ce que contient cette boîte.

Jawaad haussa les épaules :

— Ça ne tuera personne ; sauf d'apoplexie ; et ça, ce n'est pas mon problème.

Abba, qui tenta aussi de parler à voix basse, ce qui n'était pas exactement évident pour lui, intervint :

— Y'a toutes les chances que ça finisse en bagarre. Alterma n'aurait pas dû venir.

— Je ne vois aucune raison qu'elle ne soit pas là ; et si cela finit en pugilat, elle sait quoi faire.

Alterma acquiesça fièrement d'un signe de tête :

— Je sais me défendre, ça ira très bien ! dit-elle avant de faire une moue peu convaincue.

Abba grogna, plus par principe que pour être convaincant, et Damas lâcha un rire à le voir maugréer. Jawaad après un signe de tête à son escorte se dirigea directement vers Amarrus, ignorant totalement ses comparses qui le dissimulaient vainement et qui s'écartèrent d'ailleurs prudemment à l'arrivée du maître-marchand ; seuls deux gardes du corps aux statures de gorilles ne bougèrent pas, protégeant leur patron.

Tandis que Jawaad posait sur Amarrus un regard noir et insondable, lui donnant encore à regretter finalement de ne pas être vraiment menacé par quelque chose de moins inquiétant, angoissant et impalpable, Abba et Damas toisaient les deux gros bras. Regard contre regard, tel un concours assez commun, les deux gardes du corps tentaient de ne pas broncher ; après tout, ils y étaient entraînés. Mais si ce n'était pas si ardu avec Damas qui, de visu, n'avait pas une allure très impressionnante, c'était autrement plus dur face à la montagne humaine au faciès de bête féroce qu'était Abba. Rien que devoir lever les yeux pour le toiser rendait l'essai peu crédible. Pour en rajouter, l'esclavagiste fit une mimique menaçante qui avait tout du fauve prêt à tuer.

Resté en retrait derrière Jawaad, gardant la place communément considérée des femmes, même à Armanth, et même si elle avait une très grosse envie de se placer à côté du maître-marchand, Alterma avait du mal à ne pas pouffer de rire devant le spectacle des deux gardes-du-corps clairement dépassés et de la face rougeaude et déconfite d'Amarrus qui se décomposait à vue d'œil.

Jawaad prit son temps. Enfin il tendit les bras sans le saluer, au mépris de tous les usages.

— Refuser un cadeau est une injure, je crois. Non ?

Il y eut un autre silence, quelque peu froid, et le concours de regards tueurs entre les deux seconds de Jawaad et les gardes du corps d'Amarrus cessa immédiatement. Le flottement qui suivit se répandit dans la salle. Rapidement et l'air de rien, les spectateurs se rapprochaient, ne voulant pas perdre une miette de l'échange aussi incongru.

— Heu, oui, bien sûr, heu... toutes mes salutations distinguées, Jawaad le maître-marchand, répondit d'une voix hésitante

Amarrus. Mais...heu... c'est un présent... pour moi ? Tu es sûr de ne pas te tromper ?

Jawaad fronça légèrement les sourcils.

— Tu veux m'insulter, Amarrus ?

— Heuuuu... eh bien non, non bien entendu ! Mais je suis surpris par le geste, enfin, je ne vais pas t'expliquer pourquoi, n'est-ce pas ? C'est que... nous ne sommes pas en très bons termes.

— Je l'ai remarqué, très récemment encore ; mais je t'en prie, ouvre ton présent.

— Ici-même ? Mais... ?

— Oui, ici-même. On pourrait fort bien me soupçonner t'offrir un présent mortel, s'il devait t'arriver malheur en l'emportant ; alors qu'ici, nous ne manquons pas de témoins.

Amarrus tentait de faire bonne figure, vainement, et de ne pas trop afficher sa trouille presque viscérale maintenant devant l'homme qu'il avait tenté en vain de faire assassiner, se doutant que tout le monde était un peu au courant ; les rumeurs couraient vite, à Armanth. Sa petite cour personnelle n'avait pas osé s'approcher, mais les derniers propos de Jawaad les rendirent curieux et ils revinrent se placer près du gros marchand de marine, pour pouvoir être aux premières loges. Tout autour une petite foule se rassemblait et se rapprochait quelque peu. Amarrus se réalisa magistralement piégé : entre autres déboires, sa réputation passerait un très sale moment s'il refusait le présent du maître-marchand. Il déglutit.

— Heu... merci alors. Bien, heu... Je vais donc avoir l'honneur de l'ouvrir devant tout le monde, et d'exposer ainsi ton présent !

Amarrus inspira un coup et se décida enfin à tirer sur les rubans qui se dénouèrent sans résister, puis à ouvrir le paquet, que Jawaad tenait toujours en mains. Celui-ci esquissa un sourire invisible.

La boîte ne contenait qu'une seule chose, posée sur un écrin d'une légère étoffe de soie : une très grande fleur, aux pétales plus larges qu'une main, d'un blanc nacré, aux reflets bleutés et luminescents. Chaque pétale, il y en avait sept, se finissait à sa pointe dans une teinte d'azur délicat et la texture de la fleur évoquait sans mal quelque vapoureux tissu translucide. Les étamines, nombreuses, semblaient des fils d'argent éclairés de l'intérieur. Enfin, le pistil frappait par son contraste de dégradés d'or, se détachant comme une longue trompe évasée.

Amarrus ouvrit des yeux surpris et tout à fait ravis. Il tendit la main, rassuré que la chose ne lui sautât pas à la gorge et leva délicatement devant lui la fleur aux allures de joyau. C'était une synthaïa. Il y eut instantanément, parmi ceux qui savaient, un grand recul paniqué dans l'assistance ; ce fut rapidement le désordre. Ceux qui avaient reconnu la fleur avaient très, très, envie de fuir au plus vite et au plus loin ; ils se mirent à bousculer ceux qui, immobiles, admiraient, inconscients du danger, ce chef-d'œuvre de la nature aux allures de bijou. Un des gardes du corps d'Amarrus recula en heurtant lourdement les comparses de son patron, tandis que l'autre se demandait ce qui se passait. Quant au marchand, il était subjugué par la beauté de cette fleur exotique, totalement inconscient du danger.

Bien entendu, les premières exclamations se alentours ne se firent pas attendre :

- Une synthaïa !
- Mais il a perdu la tête ?
- Reculez !
- On va tous mourir !
- Appelez la garde !

Jawaad étira un peu plus son sourire en coin en entendant les rumeurs enfler, fixant Amarrus qui, l'air benêt, commençait

à se figer d'angoisse, supposant bien qu'il se passait quelque chose de grave, mais incapable de comprendre le danger de ce qu'il tenait, fleur en main. Le maître-marchand lâcha enfin, avec détachement :

— Ceci, Amarrus, comme tu viens de l'entendre, c'est une synthaïa. Une fleur rare et exotique, des îles San'eshe. Très peu de gens au monde savent la faire pousser ; tout aussi peu savent la cueillir. À la moindre vibration, cette fleur libère son pollen, qui va flotter dans l'air. Et je vois que tu trembles, non ?

Amarrus ne comprenait toujours pas, affichant un air aussi stupide qu'anxieux.

— Et... et alors ? !

— Et alors, son pollen, libéré dans l'air, est une toxine qui tue en paralysant sa victime. Elle meurt étouffée en moins de cinq minutes.

Jawaad fit une courte pause, rajoutant avec un ton sinistre et affreusement calme :

— Il n'y a aucun remède.

Amarrus lâcha un hoquet de terreur, et la fleur dans le même temps, qui retomba dans la boîte.

Tout autour, la foule commençait à s'affoler et pousser de hauts cris, en se bousculant pour reculer, faisant chuter les premiers malchanceux. Cette fois, tout le monde avait compris ; la panique enflait à vue d'œil en se répandant dans le hall.

Damas fit un signe de tête vers Abba, pour lui signaler le grabuge et les ennuis qui n'allaient pas tarder à suivre. Et en effet, plusieurs gardes-du-corps mettaient la main sur leur arme, très partagés entre le devoir d'arrêter le responsable de la menace et l'envie de reculer pour sauver leur peau. Pour le moment, l'option de ne pas approcher de la fleur mortelle leur paraissait la plus judicieuse. La situation se compliquait cependant. Abba vit un

petit notable dégainer un pistolet-impulseur, Damas aperçut un garde-du-corps l'imiter. Cela allait mal finir.

Jawaad jeta un regard toujours aussi résolument calme de chaque côté, voyant ses hommes en alerte dans le chaos ambiant. Tandis qu'Amarrus, pris de panique, étouffait littéralement de terreur, la tension montait dangereusement. Jawaad avait atteint son but, il était temps de faire redescendre la tension.

— Maintenant que j'ai toute ton attention, Amarrus, et celle d'une centaine de témoins, écoute-moi bien...

Un véritable silence se fit, les spectateurs les plus proches dans la foule, qui ne pouvait reculer sans devoir passer par-dessus leurs voisins, retinrent leur souffle. Et pour une fois, Jawaad leva la voix, juste assez pour être sûr d'être parfaitement entendu dans le brouhaha affolé du hall.

— Je viens à la fois de te tuer, Amarrus, et de t'épargner. Cette fleur a été traitée pour être sans danger, et je respire le même air que toi sans risque. Ni pour moi, ni pour les miens, ni pour les tiens, abruti d'ignare incompetent ! Tu me dois désormais deux dettes de vie ! Celle que tu as contractée en tentant vainement, par trois fois, de me faire assassiner et celle-ci, pour avoir survécu à ma synthaïa uniquement parce que je l'ai bien voulu ! Tu n'es qu'un imbécile inculte qui ne serait pas foutu de faire tuer un aveugle dans une rue sombre. Si tu es toujours en vie, c'est parce que je le veux bien, et parce que tu ne représentes rien ! Retourne à tes orgies te gaver de graisses et de liqueurs avec tes esclaves. Continue à laisser tes larbins gérer ton commerce, ils sont plus compétents que toi. Ne viens pas te mêler des affaires des maîtres-marchands, tu n'en seras jamais un. Tu ne serais même pas digne d'être la semelle de la botte du dernier d'entre nous ! Et rappelle-toi ceci : je viendrais réclamer les deux dettes que tu me dois, où et quand cela me chantera, de la manière dont

cela me chantera ; par la loi du Conseil des Pairs et de la Guilde des Marchands, nul ne s’y opposera.

Le silence, installé telle une lourde chape sur la foule, bâillonna même les derniers murmures. De mémoire de lossyan, personne n’avait jamais entendu Jawaad faire un tel discours ; pour tout dire, personne ne l’avait entendu parler si longuement. Alterma, surprise du silence soudain, se rapprocha de Jawaad qui fixait, avec un regard pesant de noirceur, Amarrus toujours violacé, ébahi et le souffle coupé. Elle murmura, curieuse et souriante :

— Vous l’aviez préparé, ce discours ?

Jawaad haussa nonchalamment les épaules.

— Non. C’était inutile.

D’un coup, les murmures reprurent, puis enflèrent en une cacophonie épouvantable. Les uns commentaient les propos du maître-marchand, les autres voulaient savoir ce qu’il avait vraiment dit, les plus éloignés paniquaient encore du risque de mourir à cause de la synthaïa, les plus proches soufflaient de soulagement, et les gardes-du-corps de tous les notables locaux essayaient de savoir quoi faire, tandis que les valets ramassaient les gens tombés dans la bousculade. Jawaad avait toujours le regard tourné sur le marchand de marine.

— Tu as compris, Amarrus ?

Celui-ci acquiesça vaguement d’un mouvement nerveux de la tête en lâchant des borborygmes indistincts. Jawaad insista, sa voix devenue aussi glaciale que l’était son regard noir :

— As-tu compris ? !

Amarrus cracha la réponse, douloureusement, dans un couinement pitoyable :

— Oui... oui ! J’ai bien compris !

Jawaad fit un signe de tête qu'on aurait pu, avec quelque effort, supposer être de satisfaction, bien que son visage resta toujours aussi impassible. Dédaigneusement, il lâcha la boîte qu'il portait en main, laissant la fleur rare choir au sol, pour se retourner vers ses comparses :

— J'en ai fini.

C'est à ce moment-là que de l'entrée du hall déboula toute une troupe en armes, dans un tintamarre retentissant. Une douzaine de gardes de l'Élegio déboulaient, l'air mécontent, lance-impulseur en main, avec une évidente envie d'en découdre. Le sous-officier de la troupe beugla tel un sonneur, trop heureux de faire usage de son autorité devant un tel parterre de notables importants :

— Qui donc a osé faire entrer une fleur de synthaïa dans l'enceinte du palais du Conseil des Pairs et menacer la sécurité de l'honorable assemblée représentative d'Armanth notre bien-aimée ?

Damas lâcha un lourd soupir. Abba se plaqua la main sur le visage en émettant lui aussi un soupir, qui tenait assez du grondement de fauve. Jawaad leva un sourcil tandis qu'Alterma l'imitait, nettement plus démonstrative dans sa surprise. En quelques pas, fendait la foule qui s'écartait aussi des responsables, les gardes se retrouvèrent nez à nez avec Jawaad, ses deux seconds et Alterma ; et, juste derrière le maître-marchand, au sol, la fleur en question, qu'on ne pouvait pas manquer.

Damas leva les yeux au ciel, alors qu'imperceptiblement il se postait en garde :

— En fait, non, je crois que ce n'est pas encore tout à fait fini...



# Chapitre 5

## Le premier nom

**L**a plus âgée des deux rousses tatouées avait été traînée par Priscius lui-même dans ses jardins personnels, la tête couverte d'un sac et muselée par un bâillon qui ne parvenait seulement qu'à assourdir ses tentatives opiniâtres de traiter son oppresseur de tous les noms possibles. L'esclavagiste avait fait délier ses chevilles et agrippait le lacet qui enserrait le cou de la barbare ; mais elle persistait tellement à se débattre, cabrer et ruer qu'il avait fini par la tirer, moitié par le lacet, moitié par les cheveux sans ménagement, histoire que la rudesse du voyage la calme un peu. Le résultat s'avérait peu probant, mais au moins la fille était-elle trop occupée à reprendre son souffle et tousser pour résister efficacement.

Là, Sonia attendait, à l'ombre douce des tonnelles fleuries du petit parc isolé qui servait de cœur au Jardin des Esclaves de la villa de Priscius. Non loin derrière elle, une large fontaine coulait paisiblement en cascades, son bassin orné de nues sensuelles taillées dans des marbres blancs. Immobile, Sonia paraissait une autre œuvre d'art ajoutée à la beauté des lieux. Elle était

vêtue seulement d'un long pagne, dont les pans de soie noire ne cachaient, et au strict minimum, que son intimité, le corps rehaussé de bijoux de bronze poli et d'argent, ornés de pierreries scintillantes.

Sans esquisser un mouvement, elle observait les deux autres esclaves aux mains noués dans le dos qui, à genoux, patientaient depuis quelques minutes sur les dalles du parc. Leurs colliers étaient eux-mêmes rattachés à des anneaux scellés au sol, prévus pour cet usage. La jeune rousse tatouée à qui nul n'avait demandé son nom n'avait ni levé la tête ni regardé autre chose que le sol depuis qu'elle avait été amenée sur la place. Sonia l'avait observé de longs moments pendant ces trois jours d'isolement et elle confirmait l'avis de Priscius : la jeune femme était brisée et ne réagissait qu'à la peur ; elle semblait avoir perdu toute volonté à vivre.

Sonia ne jugeait jamais les hommes et les femmes libres. Elle était esclave et, plus que fière de l'être, elle tirait arrogance de sa condition, se considérant comme une idéale et magnifique représentation de toute la sensualité de la féminité, plus parfaite que tous les rêves des hommes et les désespoirs des femmes. Mais à son avis la chose était entendue : on avait torturé et volontairement abîmé cette jeune femme pour offrir à Priscius un cadeau empoisonné. Il était dès lors possible qu'elle ne s'en remette jamais et Sonia trouvait dommage qu'elle risquât d'être achevée. Elle était jolie et dotée d'une apparence rare et unique. Mais Sonia ne se préoccupait cependant pas plus de son sort que de la sauvegarde d'un bel objet. C'était une esclave sans nom, une marchandise sans encore aucune valeur. Quand un objet est cassé, si on ne peut le réparer, on s'en débarrasse ; l'éducatrice n'aurait jamais pensé autrement.

L'autre jeune femme à genoux à côté de la petite rousse avait environ le même âge ; mais là s'arrêtait la ressemblance. Les cheveux couleur d'or pur, la beauté envoûtante des femmes des Plaines d'Étéocle, la silhouette somptueuse, même âgée de seulement seize printemps, elle était née fille de grande famille noble, héritière d'un grand nom. Elle portait la fatalité du sort qui l'avait amené jusqu'ici sans lâcher une once de sa fierté malgré la posture à genoux, cuisses ouvertes, qu'on avait imposées aux deux jeunes femmes. Elle était bien entendu totalement nue elle aussi, mis à part son collier. Une règle essentielle du Haut-Art, une première humiliation que les captives devaient endurer jusqu'à ce que la nudité leur soit naturelle.

Cette jeune femme blonde était née sur ce monde et elle en connaissait les cruautés. Elle avait été capturée des semaines auparavant lors d'un raid côtier. Personne au sein de sa famille n'avait apparemment pu payer sa rançon ; si ses ravisseurs en avaient demandé une, bien sûr. Soit les hommes avaient dû fuir, abandonnant leurs trésors, femmes captives comprises, soit il avait fallu choisir quelle rançon payer et qui abandonner à son sort ; elle avait fait partie des sacrifiées qu'ils n'avaient pu sauver. C'était cruel et courant entre les grandes familles et les cités-états étéocliennes. La jeune femme payait ainsi la faiblesse des siens et leur défaite ; il n'y avait même pas eu besoin de le lui dire. Une fois capturée, dans les régions d'où elle venait, une belle femme de son âge échappait rarement à ce destin. Cinq semaines durant, elle avait été bringuebalée en cage, d'échanges en négociations, jusqu'à n'être plus qu'une captive comme d'autres dans un lot de marchandises de qualités revendues à l'encan. La fidélité de son peuple aux préceptes de l'Église du Concile Divin l'imprégnait elle-même jusqu'à l'âme. Ses Dogmes, aussi injustes soient-ils, guides de leur moralité et leur mode de vie, justifiaient en grande

partie ce qui lui arrivait ; elle portait la honte de la défaite des hommes qui auraient dû la protéger et l'endosserait pour le reste de ses jours. Pour elle, c'était tout simplement une évidence que rien ne pourrait remettre en question.

Son regard bleu tremblait. Sourcils froncés, mâchoire scellée de rage, elle bouillait de colère mais Sonia n'était pas dupe. La jeune aristocrate mourait de peur, son honneur brisé à jamais par la marque du linci apposé quelques jours plus tôt sur sa cuisse, déjà en train de croître et d'entrer en symbiose avec son organisme. Sonia l'observait étudier d'un œil méprisant sa voisine, qui paraissait une loque humaine déjà vaincue. Elle avait seulement entraperçu les marques vives du fouet sur son dos et les plaies sur son corps et bien sûr ignorait tout de ce qu'elle avait pu subir ; elle affichait juste du dédain pour sa résignation.

Cénis – c'était le nom d'esclave de la jeune captive aristocrate – leva les yeux vers la nouvelle arrivante tirée par Priscius. Elle avait, elle le nota juste après la couleur rare de ses cheveux, la même fleur d'orchidée tatouée avec art sur le sein. Sa démarche titubante avait quelque chose de pitoyable, rendue aveugle par son masque, les bras noués dans le dos. La captive rebelle résistait féroce à Priscius qui la traînait dans le jardin. Même entravée, la jeune femme gardait une combativité rageuse ; un vrai serpent, qui tentait vainement coups de pieds et de tête. L'esclavagiste régla le souci d'un direct dans l'estomac après quelques essais infructueux pour la faire mettre à genoux. Elle s'affala enfin, souffle coupé. Il lui retira alors sa capuche pour la laisser respirer.

Priscius n'était pas un bourreau. Il fallait y aller avec force, soit, il savait y faire, mais pas question de commencer à abîmer des filles dont il comptait tirer bien plus qu'un grand prix.

La fille se débattait encore de son mieux, fusillant son oppresseur de son regard châtain aux reflets verts, ce qui lui passait amplement à mille lieues. Elle n'aurait pas été bâillonnée, il aurait sans doute reçu une volée d'injures qu'il n'aurait de toute manière pas comprises. Il attachait la laisse qui retenait le cou de la captive à un anneau libre et lui rendit un regard qui affichait clairement qu'il n'aurait aucun remords à la cogner encore sans relâche. Elle sembla comprendre ce qui l'attendait si elle essayait de se redresser. Et surtout, il se passa quelque chose...

\* \* \*

Lisa avait 17 ans, et son esprit n'était plus que brumes sans fin ; les sons, plus qu'échos ; le jour, plus que pénombres sans couleur. Si elle avait pu se souvenir, elle se serait entendue hurler sans cesse, dans l'agonie solitaire de son sevrage de force, au fond des cages puantes où elle fut isolée. Elle se serait rappelé ses premiers instants de conscience après des jours de souffrance épuisante où son corps en manque la dévorait ; de ses supplices face à Batsu, cet homme dont elle ne connaîtra jamais le nom et qui ne la comprenait pas. Elle avait vite réalisé, au fond de ces caves sombres où elle entendait d'autres cris, tant de plaintes et de pleurs, qu'elle n'était pas plus chez elle qu'en enfer. L'enfer eût été plus honnête et franc, dans son hypothétique réalité, à la torturer dans le seul but de lui faire payer le péché d'avoir cédé au plaisir de si furtifs et futiles paradis.

Elle ne pouvait plus penser et c'était heureux ; ses pensées ne seraient que la réminiscence des viols et des coups de fouet subis non pour la nécessité ou la volonté de mater et dresser une captive, mais pour détruire son esprit à force de souffrances, de terreurs et de privations. Un supplice pour la changer en un présent inutile, pour le paiement de mauvais gré d'une dette dont

elle ne saurait jamais rien et pour la sinistre farce de Batsu où elle n'était qu'un objet.

À genoux dans ce jardin qu'elle ne percevait qu'à peine, les brumes s'assombrissaient encore. Que les ténèbres sont douces quand on peut ne peut que souhaiter y être englouti ! Qu'elle aurait aimé que se réalise son dernier vœu : mourir et être oubliée ! Mais les ténèbres se dissipèrent. À ce moment-là, sa première pensée fut de maudire sa propre vie quand elle se remit à prendre conscience, forcée de percevoir ce que ses yeux regardaient. Le regard de la petite rousse fixait de ses immenses yeux de jade la captive bâillonnée, comme si elle avait reconnu quelque chose. Et ce regard, paré d'un éclat brillant, vivait. Véritablement.

\* \* \*

Là où Priscius n'avait jamais observé qu'un comportement brisé et apathique, des yeux vides et terrorisés, cette fille se mettait soudainement à réagir ; et si c'était toujours de la peur, elle exprimait de la peur pour autrui ; on lisait des pensées construites dans son grand regard vert. Il n'y eut pas que lui pour le remarquer, fronçant avec satisfaction ses énormes sourcils de nordique. Sonia, qui toisait silencieuse les trois esclaves, vit, elle aussi, le changement immédiat. Après tout, il semblait qu'il y ait bien quelque chose à sauver.

Priscius fut rassuré pour son investissement et ses projets ; quant à Sonia, elle redevint soudainement curieuse. L'esclavagiste économisa des mots inutiles par un signe de tête satisfait vers son puis rejoint son bureau, de l'autre côté des jardins, afin de laisser le champ libre à Sonia pour son travail. Elle savait ce qu'elle avait à faire et ce qu'elle risquait si elle ne le faisait pas comme il l'entendait.

L'éducatrice approcha des trois femmes. Sa démarche aurait hypnotisé une salle entière au déhanché de son bassin, fait rêver mille hommes à la courbe de son dos et donné, à la chaleur de son souffle, des frissons au plus glacial des hommes. Elle le savait et elle en jouait. Elle jeta un bref regard à la rebelle bâillonnée, jaugeant l'animal qui de toute façon serait à mater avant toutes autres choses et s'arrêta à Cénis, qui la toisait avec hargne, désireuse de lui incendier la peau du regard. Elle lui rendit un regard joueur, qui aurait pu passer pour attendri si ça n'avait pas été si incongru sur son visage nimbé de la plus sensuelle cruauté. Elle s'attarda sur la rousse apathique, qui venait enfin de réagir, puis elle mit à l'œuvre son test.

Briser la noblesse d'une Étéoclienne est un exercice difficile. Une Lossyanne de ce peuple fier et traditionaliste sait ce qui l'attend une fois captive ; si elle cède, si elle se soumet, il n'y aurait plus d'échappatoire possible ; même les siens qui pourraient encore hypothétiquement venir payer sa rançon lui tourneront alors le dos. Beaucoup de femmes préfèrent se donner la mort plutôt qu'être capturées, surtout dans l'aristocratie des grandes lignées ; et même si Cénis savait depuis plusieurs semaines qu'il n'y avait plus d'espoir, que son sort était scellé, qu'elle portait un linci à sa cuisse et un collier d'esclave à son cou, à plus de mille milles de sa ville, elle résisterait à être asservie par orgueil de sa noblesse. La fierté était dans le sang de ces aristocrates ; même les plus durs traitements parfois ne faisaient que nourrir leur entêtement. Il fallait donc faire entrer dans la tête de la captive que tout était perdu, qu'il fallait se soumettre ou mourir. Si cela paraissait simple à expliquer, il était nettement plus difficile d'en faire prendre conscience, rapidement et efficacement, sans l'abîmer. Pour Sonia, rompue à cet exercice, c'était le moyen de vérifier si elle pourrait dans le même temps faire réagir la plus

résignée des trois, mais aussi de confirmer le lien qu'elle supputait entre les deux femmes tatouées.

Sonia était une experte du Haut-Art et de la cruauté de cette étape. Elle maniait l'aiguillon électrique, et ses décharges terriblement douloureuses, avec autant de grâce que de désinvolture. Elle se mit à deviser, presque avec légèreté, expliquant de manière simple, on pourrait oser même dire pédagogique, l'étendue du sort sans retour qui attendait les trois captives. Dans sa bouche sonnait l'évidence que rien de ce qui les attendait désormais ne pourrait être remis en question, jugé ou simplement critiqué. La leçon pouvait se résumer simplement : ses trois élèves avaient été femmes, barbares ou femmes libres et citadines, mais elles n'étaient plus que des esclaves, des propriétés dénuées de toutes les considérations auxquels peuvent prétendre les lossyans libres. Quelle que fût leur histoire ou leur vie passée, celle-ci n'avait plus aucune importance et elle l'ignorerait avec dédain, comme le ferait tout le personnel du jardin des esclaves. Si elles étaient ici, c'est que le destin et les cieux leur avaient imposé ce sort qu'ils estimaient juste et qui lui paraissait aussi évident que le lever du jour. Pour les deux rouquines, c'était inéluctable et ceci depuis les temps anciens : le Dogme du Concile avait condamné toutes les femmes rousses à l'esclavagisme depuis les jours du Long-Hiver, afin qu'elles servent les lossyans et ne les asservissent plus jamais. Il n'y avait pour les roux de Loss que le choix de mourir ou d'être esclave. Les laisser en liberté était impensable, et personne ne plaindrait les deux jeunes femmes de leur sort.

Désormais, leur vie à toutes trois appartenait à leur propriétaire ; il était libre d'en disposer à sa convenance. Elles n'avaient donc que deux choix : accepter leur destin et apprendre tout ce qui leur serait enseigné, de gré ou de force, ou mourir en tentant d'y résister. Nul ici ne leur accorderait compassion ou pitié et

leurs seuls moments de repos ne leur seraient donnés qu'en récompense de leur assiduité et de leur plus complète soumission au dressage. Elles étaient faibles et sans valeur et personne ne les épargnerait.

C'était une logique implacable, que Sonia égrainait point par point, d'une voix suave et serpentine, en phrases courtes, le répétant encore et encore, se moquant bien des protestations et de la morgue colérique de Cénis, la seule des trois qui pouvait à priori la comprendre. Que les deux autres ne saisissent pas ses propos lui importait peu : le ton de son discours s'insinuait dans leur esprit et elle s'assurerait qu'elles en aient compris le sens par l'exemple. En même temps, elle frappait. Nul besoin de gestes violents, l'aiguillon électrique dont elle était munie était un efficace instrument de torture ; une de ces machineries fonctionnant grâce à de petites dynamos au loss-métal, une technologie que les lossyans déclinent à de nombreuses échelles. Pour activer l'appareil il lui suffisait de presser et de pousser la fine molette à la poignée, et de frôler ou appuyer un peu contre la peau ; et des décharges venaient faire leur travail de sape en vagues, paralysant corps et muscles dans un chaos de souffrance monstrueuse. Trop poussé, un aiguillon électrique peut tuer en une minute ; une mort rapide comparée à certains autres supplices, pourtant. Sonia s'en servait en s'acharnant avec une parfaite maîtrise. Sa proie était la plus jeune des deux esclaves rousses ; la plus passive et la plus abattue des trois.

Bien sûr, elle semait ainsi les premières graines de l'horreur, de la peur et du doute dans l'esprit de Cénis qui assistait horrifiée à la torture. Sa victime impuissante hurlait de douleur, se tordant au sol sous les décharges cruelles, sans pourtant jamais demander pitié ni essayer de se révolter jusqu'à ce que Sonia, choisissant son moment, vint faire subir la même torture à l'autre tatouée

toujours bâillonnée, qui poussait des hurlements et imprécations de rage étouffés contre l'éducatrice, et fit mine de se lever pour tenter une vaine bravade. Malgré son courage obstiné, qui aurait ailleurs suscité l'admiration, la jeune femme ne faisait pas le poids. Elle s'effondra en hurlant sous les caresses de l'aiguillon, se tordant de douleur, prise de hoquets et de nausées.

C'est alors que la jeune rousse qui s'était laissé torturer sans jamais supplier se mit à murmurer, d'abord de manière inaudible. Ce n'était qu'un souffle ; une musique fredonnée, à peine perceptible.

Sonia sentit l'aiguillon vibrer. Le tremblement subtil avait quelque chose du rythme d'une harmonique. Posant son regard sur son instrument, elle put apercevoir de manière bien visible le duvet léger qui recouvrait le dos de sa main se dresser, comme affecté par de l'électricité statique. Elle fronça les sourcils, avant de poser son regard sur la petite rousse qui murmurait toujours. Pour qui eut le temps de voir l'expression qui passa alors sur le visage de Sonia, il aurait été persuadé y lire une soudaine angoisse aiguë ; mais cela ne dura pas plus que la vibration de l'aiguillon, qui s'estompa. Prudemment, elle l'éteignit, même si cela ne changerait rien ; elle identifiait parfaitement ce qu'elle venait de ressentir.

C'était un signe avant-coureur, une des prémices de l'Éveil ; la plupart des gens ne les perçoivent jamais, et pour cause : rares sont les lossyans à avoir croisé un Chanteur de Loss et encore moins avant qu'il n'ait appris à chanter. Les chances qu'une femme rousse soit Chanteuse de Loss restent infimes ; les Chanteurs sont rarissimes. Mais Sonia était presque sûre qu'elle en fixait une et que, devant elle, cette fille si frêle et si pitoyable était potentiellement une des créatures les plus rares et redoutables que pouvait connaître Loss.

La jeune rousse se mit enfin à parler et, de manière surprenante, en athémais. Elle implora :

— Pi... pitié... Arrêtez cela.

— Ainsi tu parles, animal. Alors, dis-moi, pourquoi je devrais arrêter ?

L'éducatrice se pencha lentement sur la jeune femme qui à son approche baissa la tête en se tassant, détournant un regard paniqué.

L'échange qui suivit fut laborieux. Cénis, dont l'angoisse n'avait cessé d'augmenter et qu'elle tentait de plus en plus misérablement et vainement de la dissimuler sous son orgueil, fixait la petite rousse comme un animal étrange. En quelques mots entre la captive et l'éducatrice, elle venait elle aussi de comprendre. Elle n'avait jamais vu de barbare de près. Elle avait un certain mépris, bien entendu, pour ces sortes de sauvages vivant loin de la civilisation et ne connaissant rien à la foi de l'Église du Concile. Mais quand elle réalisa que sa voisine d'apparence si vaincue n'était pas juste née au-delà des cités civilisées mais venait de la Terre, elle en fut bouche bée. Elle savait que cela arrivait ; que de temps en temps, tous prétendaient que c'était un cadeau des dieux et un présage positif, des femmes venant de cet autre monde étaient offertes aux lossyans méritants. Qu'on les retrouvait nues et inconscientes, près d'une cité ou d'un village ; mais elle n'en avait jamais vue. Elle aurait pu jurer qu'elle ne connaissait personne en avoir jamais rencontré. Pour un bref instant, elle oublia où elle était pour céder à la curiosité.

Une autre, qui semblait réagir de manière fort différente mais avec un même étonnement, était la seconde barbare, la plus grande, qui fixait la plus petite des yeux. Son expression hésitait entre stupeur, incrédulité et rage. Même bâillonnée, on pouvait deviner qu'elle jurait avec véhémence.

Sonia était déjà persuadée que les deux rousses étaient terriennes. Elle en avait fréquenté dans sa longue vie et avait pu apprendre d'eux quelques-uns de leurs langages et un peu de leur culture si étrangère et inaccessible. Les rousses sont rares sur Loss et plus encore avec leur métissage, et le tatouage qu'elles portaient toutes deux sur le sein était trop parfait dans ce domaine pour être lossyan ; mais elle avait désormais confirmation de ses doutes.

Le vocabulaire de la jeune femme était limité et maladroit. Son accent sonnait épouvantablement et elle cherchait ses mots en bredouillant ; mais Sonia remarqua immédiatement l'exploit : elle avait appris à parler quelques mots, suffisamment pour se faire comprendre, en une poignée de jours, seule et dans un contexte où rien ne pouvait l'aider. Il fallait une vivacité d'esprit exceptionnelle pour réussir une telle prouesse.

Sonia ne montra rien de son soudain regain d'intérêt, mais elle estimait déjà la réelle valeur d'une Chanteuse de Loss nantie d'une telle intelligence ; cette valeur était immense. Une idée émergea doucement dans les insondables recoins de son esprit aiguisé et presque dément, qui commença à prendre forme ; mais elle avait pour le moment des questions pour lesquelles elle voulait les réponses. Elle fixa la jeune rousse.

— Alors, dis-moi ? Pourquoi devrais-je cesser de traiter cette fille rebelle et stupide de la manière dont je l'entends pour la mater ?

Sonia étira un sourire entendu quand la petite rousse trouva les mots pour répondre à sa question :

— Elle... elle est... ma sœur.

L'éducatrice regarda les deux terriennes. Elle avait donc confirmation du second point dont elle se doutait depuis un

moment et qui lui avait paru évident, nettement plus qu'à Priscius, d'ailleurs. Elle reprit :

— Tu sais parler notre langue, donc tu as compris ce que j'ai dit. Votre passé n'importe plus. Elle était ta sœur ? Elle n'est qu'une marchandise qui appartient à notre maître, Priscius, et il peut en disposer comme bon lui chante. Et moi, j'ai le droit de faire ce que je veux pour vous dresser et vous éduquer, de la manière qui me plaît, tant que cela fonctionne et que notre maître en est satisfait. Ta sœur n'est rien. Votre lien ne vaut rien ; il est mort quand vous avez été asservies. Tu n'es plus qu'un animal possédé, tout comme elle.

La jeune femme s'évertua à répondre comme elle pouvait. Elle tentait des mots d'anglais, ou de sa langue natale, le français, dans sa laborieuse explication, quand elle atteignait les limites de ses faibles connaissances de l'athémaïs. Sonia comprenait un peu ces deux langues, surtout l'anglais, mais elle n'en montra rien. Quant au tatouage sur lequel Sonia la questionna, bien que la petite rousse ait fini par renoncer à l'expliquer en athémaïs, l'éducatrice comprit immédiatement : c'était un cadeau mutuel entre les deux sœurs.

Cela confirmait donc les craintes de Priscius. Rien à voir donc avec les espoirs de l'esclavagiste et plus à voir avec une arnaque d'un confrère qui avait clairement décidé de se payer sa tête grâce au fruit du hasard. Sonia évacua sans une once de d'appréhension l'éventuelle crainte de devoir l'annoncer à son propriétaire ; le doute comme la peur ne faisaient plus depuis longtemps partie des sentiments qu'elle pouvait connaître ; mais elle ne parlerait pas du Chant de Loss. C'était un élément par trop important et utile à ses propres fins pour le confier à son propriétaire. Il y avait d'ailleurs encore une petite chance qu'elle ait pu

se tromper et elle savait comment pouvoir le vérifier assurément, dans les jours qui viendraient.

La première leçon prit moins d'une heure. Sonia poursuivait ses questions et étudia les réactions des trois captives, notant qu'il y avait de toute évidence un contentieux entre les deux sœurs. Malgré l'intervention de la plus jeune qui avait arrêté son supplice, l'aînée des deux, toujours bâillonnée, semblait vouloir la brûler d'un regard de rage et d'invectives assourdies. Sonia avait cependant cessé l'usage de l'aiguillon électrique pour ne pas risquer l'Éveil brutal de la petite rousse. La première manifestation du Chant de Loss ne se nomme pas traditionnellement le Chant de Rage pour rien. La jeune fille pouvait très bien dévaster le jardin et ses occupants sans même le réaliser.

L'éducatrice prit le temps de jauger chacune des trois captives. La jeune rousse était celle qui la fascinait le plus, bien évidemment. Elle avait été brisée, cruellement, mais elle était toujours vive d'esprit et elle pouvait non seulement être sauvée, mais bien plus encore, vu le don qu'elle semblait manifester. Cependant, pour lui faire assimiler la rude et cruelle éducation du Haut-Art, Sonia serait forcée de la pousser à ses plus extrêmes limites afin de réveiller sa volonté. La plus âgée des deux sœurs était quant à elle sauvage et dotée d'un caractère flamboyant et combatif. Particulièrement rebelle, mais aussi terriblement féminine, alerte et superbe, elle pourrait être de grand prix. Elle était cependant loin de mériter un nom et, de toute façon, resterait sans intérêt tant qu'elle ne saurait pas au moins comprendre l'athémaïs. Enfin, Cénis, la plus jeune ; vierge, presque enfant, elle ne garderait pas longtemps son arrogance et sa fierté de jeune aristocrate ; en moins d'une heure, elle avait déjà commencé à goûter à la terreur. Elle serait sans doute la plus aisée à éduquer.

Sonia quitta le jardin pour rejoindre Priscius et faire son rapport. Elle avait laissé les trois esclaves sous la surveillance d'une autre fille de la Maison ; elles tentaient tant bien que mal de se remettre de leurs mauvais traitements. La remplaçante de Sonia s'était armée de l'aiguillon et en quelques décharges, avait intimé le silence aux trois captives ; mais Sonia l'avait prévenue de ne surtout pas abuser de l'instrument. Quand elle eut fini son rapport à Priscius, il se passa ce que Sonia anticipait. La voix de stentor de l'esclavagiste tonna dans tout le jardin :

— Je vais tous les pendre par leurs tripes !

Le reste de ses imprécations colériques se perdit en grommellements inintelligibles, mais il fulminait. Toutes les esclaves du domaine, des plus novices aux plus éduquées de la Maison du marchand qui se trouvaient à portée d'ouïe durent retenir des frémissements de peur. Sonia fut la seule exception, impassible devant son maître, le regard simplement baissé.

Il fallut cinq bonnes minutes avant que Priscius ne retrouve son calme.

L'affaire était donc entendue : l'esclavagiste avait été bel et bien roulé. Et même s'il le savait, se le faire confirmer par son éducatrice était un camouflet qui lui donnait des envies de meurtre. Il n'avait d'autres choix que de tenter de duper les dupeurs, en transformant les deux terriennes en œuvres d'art assez accomplies pour qu'il puisse prétendre les mettre en enchères sur la plus luxueuse des estrades du Marché aux Cages. Après tout, les terriennes étaient très recherchées, elles aussi, et certains de ses clients les collectionnaient ; l'idée du défi soulagea un peu son humeur massacrant. Il était Priscius Praxtor d'Armanth, de la Guilde des Marchands, maître-esclavagiste renommé pour l'éducation de ses esclaves des plaisirs ; et il allait encore le prouver.

Sonia, imperturbable, attendit que son maître se calme, demandât la permission de parler et donnât son avis sur les deux premières captives. Elle garda pour la fin celle qui l'avait le plus intriguée, la gamine rousse. Son avis fut simple, autant que pour les deux autres. Tout tenait en quelques mots choisis. Elle voulait garder pour elle le plus important :

— Elle est docile et intelligente ; elle a certes été brisée, mais son esprit est toujours là. C'est une femme douce et sensible, qui apprendra vite et bien. Je trouve qu'elle devrait avoir un nom de fleur.

Priscius écouta et acquiesça, non sans laisser poindre un certain sourire à la bonne nouvelle, puis garda le silence un moment avec ce sourire, comme inspiré, avant de répondre :

— Selyenda, la fleur des amoureuses. Elle se nommera ainsi !

Ce fut ainsi que Lisa, la terrienne, reçut son premier nom.

# Chapitre 6

## L'Alba Rupes

— Ça aurait pu très mal finir !  
— Mais arrête de râler... cela s'est bien terminé, non ?  
Et tu as adoré la bagarre.

Damas répondait à Abba, en riant, un verre de schelentia à la main, une pipe d'herbes dans l'autre. Il faisait nonchalamment face au géant ; à côté de lui, elle aussi installée confortablement dans un large fauteuil de rotin, Alterma souriait largement. Seul Jawaad qui écoutait affalé sur un siège à la romaine, le dos appuyé contre le mur de la terrasse, ne participait pas à la discussion. Il avait bien trop parlé de la journée. Il dégustait un thé presque parfait, c'est à dire acceptable de son point de vue, préparé par Azur elle-même. La plupart des esclaves de sa maisonnée -et il y en avait une bonne dizaine- savaient le faire, mais elles ne se battaient pas trop pour s'y essayer tant Jawaad restait difficile avec ce point, une de ses pires manies. Alterma jubilait, oubliant le léger bleu sur sa joue gauche.

— C'est allé tellement vite que je n'ai même pas réfléchi !

Abba allait lâcher un sermon, ce qui ne ferait que le vingtième depuis le retour de la troupe au domaine de l'Alba Rupes, mais Damas le devança en éclatant de rire :

— Ha ça ! J'étais parti pour devenir vraiment méchant avec ces gardes quand la gifle est tombée, mais... tu as réussi à me surprendre. Il doit avoir encore à s'en frotter le cul et les côtes de douleur. Quel vol plané ! Presque digne d'un Jemmaï !

Alterma rougit, à mi-chemin entre l'effet du vin doux surmaturé qu'elle dégustait et celui du compliment d'un guerrier jemmaï pure souche. Abba grommela, lui aussi affalé lourdement dans un fauteuil de cuir tendu qui souffrait sous son poids. Sa main libre trifouillait tendrement la chevelure rousse de Joran, sa minuscule et adorable esclave personnelle, installée sur un coussin à ses pieds, tel un chaton ravi.

— Ce qui m'agace le plus, râla-t-il enfin, c'est que je n'ai rien vu et rien compris. Je parle à Jawaad et, la seconde d'après, je vois un sergent Elegiateri qui vole, avec casque et armes en vrac. J'ai sorti les poings, je n'allais pas regarder sans bouger non plus, mais en général j'aime bien savoir qui a commencé et comment avant de mettre des baffes !

Alterma fit une moue faussement penaude :

— En fait, c'est moi.

Damas répliqua :

— Ha non, c'est lui !

Abba soupira :

— Bon, vous me racontez ?

Et l'histoire commença. Joran ouvrit de grands yeux en écoutant le récit qui allait enfin expliquer pourquoi et comment son maître était revenu avec quelques bleus et les phalanges abîmées. Un détail dont elle n'allait pas se plaindre ; elle s'était empressée de saisir l'occasion de soigner ses égratignures et

chouchouter le géant. La jeune femme s'installa contre le genou d'Abba, laissant couler sa masse de cheveux couleur de feu qui dégringolait au sol. Contre lui, la différence de taille entre l'esclave à la peau claire constellé de taches de rousseur et l'immense montagne vivante couleur d'ébène qu'était l'esclavagiste frappait remarquablement.

Ce fut Alterma qui entama le récit, fière et ravie de pouvoir narrer son récent exploit :

— Hé bien, le sergent s'était donc planté devant nous tous, en fixant tant Jawaad que la fleur de synthaïa au sol. Il était évident qu'il avait la ferme intention de profiter de l'événement pour faire du zèle devant le parterre des marchands et des nobles de la ville. Je crois que c'est le regard de Jawaad qui l'a vraiment fâché : on aurait un peu dit qu'il fixait, avec tout le mépris du monde, un gros tosh gras qui se serait trouvé sur son chemin et je crois que le sergent n'a pas apprécié. C'est là que... j'ai fait une petite bêtise.

Abba intervint :

— À ce moment-là, je demandais à Jawaad s'il fallait cogner ou négocier, c'est cela ?

— Je crois bien, en effet ! Et il se trouve que je me suis dit que je pouvais peut-être tenter un peu de diplomatie. Toujours est-il que je me suis avancé devant ce sergent, tout sourire, pour lui proposer de tout lui expliquer. Il était vraiment très contrarié et vraiment très, très, désireux de se faire bien voir ; et en général dans ces cas-là, on devient un peu idiot. C'est là, alors que je venais à peine de commencer à parler, qu'il m'a giflé, plutôt durement.

Damas tira un sourire aux sourcils froncés :

— Un mora élevé chez les moras. On se demande où l'Élegio recrute. Dans une bauge ?

— Je n'ai pas trop eu le temps d'y penser. Je suppose que j'étais un peu étourdie par la gifle ; tout ce que je sais, c'est que mon corps a su exactement quoi faire, alors que je crois que si j'avais eu les idées claires, je n'aurais peut-être pas osé. Je lui ai attrapé le bras et j'ai refait la clef que Jawaad m'avait apprise.

— Ha, d'accord ! C'est comme ça que ça a commencé, alors ? commenta Abba.

— Exactement, répondit Damas. Tu sais maintenant que tu t'es battu pour l'honneur de notre dévouée et ravissante comptable.

— Oui, mais parce qu'elle a répliqué comme une furie !

Alterma avala une gorgée de vin puis répondit, un peu confuse :

— J'avoue, je n'y ai réfléchi qu'après-coup ; mais il n'avait aucune raison de me gifler !

Abba lâcha enfin un sourire sur son faciès bestial :

— J'admets... il l'a bien mérité, mais sur le coup j'étais un peu embêté. Jawaad venait de dire que ce serait mieux de régler cela sans en venir aux mains, et ne voilà-t-il pas que ce sergent retombe à mes pieds tel un sac et se met à hurler comme un tosh après ses gardes. Il en avait une voix de fillette !

Damas et Alterma éclatèrent de rire de concert, suivis par Joran qui pouffait elle aussi. Jawaad, toujours silencieux et maussade, étirait un léger sourire. La comptable reprit le cours du récit, une fois qu'elle put se reprendre un peu :

— Les gardes arrivèrent alors à la rescousse, bien entendu. Je me reculais aussi vite que possible avant de prendre un mauvais coup alors que c'était un peu la cohue dans le hall, avec tous les notables hésitant entre se reculer prudemment et regarder le spectacle. Je crois que ceux qui ont préféré s'éloigner ont dû le regretter, car c'était incroyable !

Damas lâcha avec un large sourire :

— Quoi donc ?

— Mais vous deux ! Sans compter le sous-officier, ils étaient onze, vous les avez renvoyés à leurs baraquements à deux, avec autant de facilité que si vous jouiez aux quilles ! J'avoue, j'ai quand même eu la peur de ma vie ; je ne vous avais jamais entendu pousser un vrai cri de rage, Abba.

Le géant venait de délaissier la chevelure de Joran pour se pencher vers elle, et lui demander d'aller chercher quelque chose à grignoter. La jeune femme fit une petite moue boudeuse ; elle ne voulait pas rater le récit. Elle se fit prier un brin avant de filer, à l'insistance de son maître :

— Tu n'as qu'à faire vite !

Et Abba prit donc son temps, en dégustant son verre, avant de poursuivre :

— C'était un cri de guerre, pas de rage. Ça effraie et déconcerte l'ennemi et cela a plutôt bien réussi. Les deux premiers à me tomber sous la main ont fini une tête contre l'autre et je pouvais passer aux suivants. On a eu de la chance, ils avaient leurs lances, mais ils hésitaient vraiment à vouloir nous blesser.

— Non, rectifia Damas, qui au passage avait demandé à Joran de rapporter de quoi rassasier tout le monde, nous n'avons pas eu de chance ; nous sommes juste très bons, et eux étaient très mauvais. Ils ont bien tenté de pointer leurs lances, mais c'était peine perdue. Les deux premiers ont été rejoints par leur sergent qui tentait de se relever et les neuf autres en étaient bouche bée que tu leur fonçais déjà dessus. C'est là que je les ai contournés, profitant de leur stupeur pour me les faire.

— Ça je dois dire, faudra vraiment en toucher deux mots à leur capitaine d'instruction. Entre ce crétin de sergent qui a besoin de frapper une femme pour montrer son autorité et ses

hommes pas foutus de savoir se défendre un peu, c'était la honte la plus complète pour l'Élegio !

Alterma lâcha un sourire :

— Vous me touchez, Abba, je vous pensais bien plus rustre.

— Quoi ? Parce que je gueule et que je dis qu'une femme ne doit pas se battre ? C'est un fait, ça ! Mais un autre fait est que seul un imbécile sans deux sous de courage frappe une femme ! Il y a une grande différence entre les corrections et les punitions que j'inflige aux esclaves pour les dresser, et le fait de frapper une femme aussi... stupidement. Mes esclaves sont prévenues ; elles savent ce qui les attend et il y a une bonne raison à ces traitements, ça va avec mon métier ! Mais par les Hauts-Seigneurs, si je gifle une femme, faut vraiment, vraiment qu'elle ait dépassé les bornes ! Et même dans ce cas, j'irais pas la ramener fièrement. Il n'aurait jamais dû te gifler, cet abruti. Tu n'aurais jamais dû non plus répondre et je n'en démordrai pas ; mais comme je lui aurais refait la façade de t'avoir frappé, quelque part, ça ne changeait pas grand-chose au résultat.

Alterma lâcha un sourire assez fier et avenant. Jawaad, toujours silencieux, le regard sur son thé qu'il dégustait lentement, esquissa lui-même un autre sourire à peine perceptible en relevant les yeux sur la jeune femme. Il n'était pas plus surpris des réponses d'Abba que de l'insistance d'Alterma à défendre son point de vue.

Jawaad prenait son temps pour tout connaître des gens qui travaillaient pour lui, et ne s'étonnait pas particulièrement de leur caractère, dont il pouvait prétendre tout savoir. À dire vrai, personne n'était jamais entré dans la propriété de Jawaad sans que celui-ci dispose d'un levier d'une solidité inébranlable pour s'assurer de sa fidélité ; et pourtant, nombre de notables et puissants avaient essayé d'arracher un rendez-vous au Domaine,

parfois pratiquement jusqu'à faire le siège de la porte en vain, ce qui n'avait pas amélioré la réputation de cuisinier arrogant du maître marchand. Il était encore plus exigeant et difficile, avec ses proches et employés ; les deux notions se confondaient chez lui. Ils étaient les siens et avaient sa confiance la plus complète, ce qui signifiait qu'ils avaient dû la mériter.

Que ce fût Alterma, Abba, Damas, le couple des palefreniers de la Maison ou encore le maître-chien, et bien entendu les deux gardes du Domaine, tous lui devaient une dette ; en général de vie, de ce genre de choses qui jamais ne se remboursent d'or ou de loss. Fort pragmatiquement, Jawaad pouvait prétendre avoir acheté leur vie. Bien sûr, il ne dirait pas qu'il possédait ces gens, la condition absolue à ses yeux pour leur accorder sa confiance, mais il le pensait sans se gêner et tout le monde le savait.

Joran revint, les bras chargés d'un plateau de friandises qu'elle avait bien entendu préparées elle-même. La jeune femme était non seulement une cuisinière émérite, mais elle adorait cela. Elle était suivie par Janisse, enceinte jusqu'aux yeux et son époux Darius, le palefrenier, venus écouter la suite du récit et profiter de la veillée sur la terrasse et de la fraîcheur du soir après la journée torride du plein été. Derrière le trio, ayant quitté le Jardin des Esclaves de Jawaad, suivaient tout sourire trois jeunes femmes aidant Joran à porter d'autres victuailles, boissons et amuse-gueules. Il n'aurait plus manqué que Shaatir, le maître-chien, sa fille aînée et Azur et Airain, les deux esclaves personnelles du maître-marchand, pour que tout le domaine soit rassemblé devant le grand bassin du jardin.

Ce fut un joyeux et bref désordre alors que tout le monde s'installait et que les rires fusaient autant que les compliments sur les mets qui s'accumulaient sur les tables basses ; chacun s'installant qui sur des fauteuils, qui sur des coussins, pour

écouter la suite du récit héroïque de Damas, Abba et Alterma. Joran, qui se sentait un peu sur l'instant à la tête de toute cette petite troupe en tirait un immense sourire de fierté en servant son maître, le regard brillant.

Cela avait toujours étonné tout le monde qu'Abba, esclave de la Guilde des Marchands, notoirement reconnu pour la qualité de son travail et la beauté sauvage des filles dont il faisait commerce, ait comme esclave personnelle une petite rousse qui lui arrivait à peine au plexus et qui, aussi mignonne fût-elle, n'avait pas grand rapport avec les magnifiques créatures débordantes de féminité ravageuse qu'il dressait et vendait ; mais la raison était pourtant simple : Joran aimait son propriétaire, de toute son âme. Elle lui était d'une fidélité et d'une attention qui n'était motivée que par ce sentiment et il le lui rendait bien. De plus, il n'y en avait pas deux comme elle pour lui préparer les meilleurs plats du monde.

Joran se réinstalla sur son coussin, tandis que tout le monde piochait dans les plats ; même Jawaad y fit honneur. Une fois blottie contre Abba, la jeune femme écouta la suite de l'histoire.

— Donc, reprit Alterma, je venais de faire chuter le sergent des Elegiateri après sa gifle ; Abba avait saisi la tête des deux gardes les plus proches, il les avait fracassées l'une contre l'autre dans un grand bruit. Alors que je reculais pour éviter d'être prise à partie, je vis Damas surgissant, je ne sais comment, à l'arrière de la troupe et, d'un coup de pied et un coup de poing, en mettre à terre deux autres, si vite que personne n'eut le temps de comprendre ! Les gardes étaient bien armés mais ils n'eurent pas la présence d'esprit ou l'audace, je ne saurais trop le dire, de s'en servir contre nous. Abba venait de pousser un énorme cri de guerre et chargeait déjà le reste de la troupe, qui était prise entre le marteau – heu, j'espère que vous ne m'en voudrez pas de vous

comparer à un marteau, Abba ? – et l’enclume, qui était Damas en train de neutraliser les Elegiateri les uns après les autres ! Autour de nous toute la foule du hall du Conseil des Pairs assistait à la scène, médusée. J’avoue que, moi-même, j’avais peine à réaliser ce qui se passait. Ces pauvres gardes ressemblaient à des jouets mécaniques engoncés dans le métal sonnante de leurs armures qu’on aurait trop secouées !

Il y eut des éclats de rire dans la petite assemblée qui écoutait et dégustait vins et victuailles autour de la conteuse. Alterma reprit, tout sourire :

— Les gardes tentèrent de se regrouper... ho, bien dix secondes ! Mais c’était peine perdue. Abba leur arrachait les lances des mains, puis les jetait les uns contre les autres comme autant de confettis. Forcément, ils reculaient mais, dans leur dos, Damas ne leur laissait aucune chance, profitant de leur confusion pour à chaque fois, d’un ou deux coups, les assommer au milieu de leurs plaintes étouffées et de leurs cris de douleur. Je crois que la bagarre ne prit pas plus d’une demi-minute ; une douzaine de gardes étaient à terre, peinant dans leur armure, geignant piteusement, en venant de se prendre la plus magistrale des roustes. Et ces deux-là étaient fièrement debout, à peine essoufflés, au milieu du tas d’Elegiateri. Il y eut quand même un sacré silence dans le hall, pendant un bref instant.

Abba avala une bouchée de pain à l’ail beurrée d’une compote de poisson mariné aux herbes, avant d’intervenir au milieu des rires :

— Tu oublies quand même de mentionner qu’on a pris des coups. Ils ne faisaient pas le poids, soit, mais ils ont tout de même essayé de me tomber dessus à quatre, histoire de voir si sous la masse, j’allais chuter.

Damas éclata de rire :

— Tu parles, tu n’as même pas eu mal. Combien de chances avaient-ils d’arriver à t’immobiliser, hein ?

— Heuu... aucune. Ils auraient pu, note ; mais il aurait fallu qu’ils s’y mettent à cinq ou sachent comment on arrête un colosse des Franges. Apparemment, ils ne sont pas au courant que par chez nous, la lutte, on la pratique avant même d’apprendre à marcher.

Alterma qui en avait profité pour se resservir un verre de vin, sous le regard presque inquisiteur de Jawaad qui restait toujours coi, reprit :

— D’un autre côté, lutte ou pas, vous faire tomber, ça revient à tenter de faire chuter une montagne. Et cela ne leur a pas réussi. Il y a eu au moins dix secondes, voire plus, de grand silence quand tout fut fini. Personne n’osait émettre un seul son ; et je réalisais alors que même les artistes de rue, dehors, s’étaient approchés des portes et se massaient en grappe pour assister au spectacle. Je peux prédire sans me tromper que pas mal de chansons sur l’humiliation de douze gardes armés contre deux hommes à mains nues risquent de voir le jour ces prochaines semaines. Et c’est de ces gens dehors que sont venus les premiers applaudissements... parce que, oui, ils se sont alors mis à applaudir !

— Pas tout le monde, hein, rectifia Damas. On ne peut pas véritablement dire que la correction qu’on a infligée aux gardes a véritablement plu à ces culs pincés du Conseil des Pairs.

— Non, j’avoue, il est clair qu’une bonne partie des aristocrates et des marchands du hall ne riaient pas trop. Il faut mentionner que nombre d’entre eux espéraient vraiment voir Jawaad mis dans une situation compliquée et devoir faire profil bas.

Jawaad intervint enfin, sortant de son mutisme :

— Et ils n'ont pas eu cette chance, comme ils ne l'auront jamais...

Restée elle aussi silencieuse jusque-là, malgré ses rires qui ponctuaient le récit passionnant d'Alterma, Janisse fixa la comptable :

— Mais.... Comment cela s'est-il fini ?

Une dizaine de paires d'yeux se fixèrent sur Alterma. Toutes les personnes venues pour écouter l'histoire étaient impatientes d'en connaître la fin. C'est presque théâtralement qu'elle reprit une gorgée de schelentia avant de poursuivre :

— J'avoue, sur le moment, je me le demandais aussi. J'étais resté près de Jawaad, quant à moi. Lui n'avait pas bougé d'un pouce. Je ne sais même pas s'il a même tressailli ! Il y avait cette étrange ambiance entre les applaudissements enthousiastes, venant surtout de l'entrée et les murmures troublés de la foule autour de nous quand arriva en courant, depuis les bureaux du hall, un des officiers de l'Élegio, un peu paniqué. Jawaad et lui discutèrent à l'écart. Je me souviens que l'officier fixa, très mécontent, le sergent que j'avais envoyé au sol et qui, comme ses hommes, tentait de se relever comme il pouvait. L'officier l'appela d'une voix sinistre, et je ne sais pas trop quelle fut la suite de la conversation, mais le garde alla chercher la fleur par terre et retourna vers son officier avec le reste de ses hommes, cahin-caha, tandis que Jawaad venait nous rejoindre, toujours aussi calme ; mais il souriait, comme si cela l'amusait. Nous sommes sortis, salués comme des héros populaires ; j'en étais presque gênée.

Damas se tourna vers Jawaad :

— Oui, c'est vrai, au fait, qu'est-ce que tu as donc raconté à ce capitaine ?

Le maître-marchand tira un sourire, toutes les têtes se tournant vers lui :

— Que son sergent avait frappé gratuitement une femme travaillant pour moi et sous ma protection et que tout le reste en découlait ; tout cela pour une fleur sans danger. Il n'a pas eu besoin de plus. Je pense que ses hommes passeront un assez mauvais moment pour les jours à venir.

\*\*\*

La soirée s'était prolongée dans la nuit qu'Ortentia éclairait d'une douce lueur bleutée. Restaient à la terrasse Jawaad et Alterma ; tous les autres avaient rejoint leurs quartiers tandis que la soirée s'était étirée en récits, en rires et en anecdotes. Si les horloges et montres mécaniques n'étaient pas inconnues à Armanth, leur prix les rendait peu communes. Alterma en avait une dans son bureau mais Jawaad n'avait jamais eu l'air, sauf en mer, de se soucier véritablement de mesurer le temps.

Ce dernier en était à son troisième thé, celui-ci préparé par ses propres soins. Il n'avait guère parlé depuis son explication de l'épilogue des péripéties de l'après-midi. Alterma se préparait à aller rejoindre sa chambre, quand Jawaad la héla :

— D'ici la fin de la saison des pluies, je prendrais la mer. Mon nouveau navire devrait être achevé et équipé.

La jeune femme se tourna vers son patron :

— Un voyage de commerce ?

— Pas exactement. Je vais aller saluer Duncan, à Mélisaren.

— Ho ? C'est vrai que vous n'y êtes pas retourné depuis plus d'un an. C'est toujours votre médecin, alors ?

— Oui, le meilleur qui soit. Je lui ferai examiner mon symbiote ; je compte sur toi.

Alterma eut un sourire. Jawaad partait régulièrement en mer, dès qu'il pouvait en saisir l'occasion. Et quand il était absent,

la gestion de ses affaires revenait à la comptable, qui mettait un point d'honneur à s'acquitter efficacement de sa tâche.

— Comme toujours, Jawaad. Je crois ne jamais vous avoir déçu, non ?

Jawaad s'étira, fixant un instant le treillis couvert de fleurs odorantes de la pergola qui surplombait la terrasse.

— Si, il y a environ huit heures, en ripostant à cette gifle.

— Quoi ? Mais, Jawaad !...

— J'étais là, avec mes deux seconds, pour te défendre ; tu n'avais pas à le faire toi-même. Ce n'était pas ta place.

Alterma afficha une moue contrariée :

— Mais... tout à l'heure, quand nous racontions l'histoire, vous souriez. Pourquoi me reprocher mon geste maintenant ?

Le maître-marchand tourna la tête pour fixer la jeune femme, sans rien exprimer, la détaillant de son regard noir. Il ne lâcha pas un mot et Alterma comprit.

— Parce que tout le monde était là. Pour ne pas me mettre mal à l'aise devant le reste de la maison. C'est cela ?

Jawaad fit un signe de tête léger, retournant admirer les fleurs de la pergola, butinées par les papillons de nuit.

— Il est tard. Va te coucher, et ne refais plus jamais cela.

La comptable se leva, les lèvres pincées, se sentant soudainement comme une enfant prise en faute. Elle se dirigeait vers la villa, quand elle s'arrêta, sans se retourner, et demanda, d'une voix pâle :

— Mais votre sourire, Jawaad... Vous... vous étiez fier que j'aie su appliquer ce que vous m'avez appris ?

Jawaad esquissa un sourire, tout à son observation. Il ne sembla pas pressé de parler et Alterma s'éloignait déjà, persuadée de ne jamais obtenir de réponse. Elle l'entendit pourtant ; il répondit simplement : oui.



# Chapitre 7

## Sonia

**L**es trois esclaves n'avaient pas revu Sonia ni Priscius. Magenta, l'esclave qui les avait surveillées pendant l'absence de l'éducatrice, patienta pendant ce qui semblait une éternité sans jamais permettre à aucune des trois captives en dressage de parler ou de bouger. Le moindre manquement se soldait par la décharge de l'aiguillon. Elle semblait n'avoir pas plus de pitié que sa consœur mais elle avait retenu l'avertissement et les décharges étaient faibles. Sonia avait, pour Magenta, le rang d'une supérieure et elle l'appelait d'ailleurs maîtresse, comme elle l'aurait fait, astreinte à cette règle, devant une femme libre par respect.

Magenta était l'assistante de Sonia et, officieusement, son souffre-douleur. L'esclave avait une trentaine d'années et appartenait à Priscius, qui l'avait éduqué lui-même depuis son quinzième anniversaire. Elle portait ce nom pour la couleur de ses yeux, d'un rose vif, un trait rare et exclusif aux peuples des archipels de l'Imareth. Avant l'arrivée de Sonia, Magenta était la seule éducatrice de l'esclavagiste ; mais cette dernière,

en sa qualité de Languiren, l'avait détrônée sans mal, cinq ans auparavant. Elle restait certes une des favorites de Priscius, mais elle avait mal vécu sa rétrogradation au rang de seconde dans l'éducation des filles de la maisonnée, ce qui n'était rien en comparaison de ses frustrations et colères devant les tours odieux et méprisants que Sonia lui faisait endurer. À la différence de celle-ci, Magenta était d'une obéissance non seulement sans faille, mais presque militaire dans la discipline qu'elle imposait aux captives en formation, quand Sonia semblait quant à elle dédaigner le respect des ordres de Priscius, sauf si cela servait ses intérêts ou son travail d'éducatrice.

Plus de deux heures passèrent pour les trois jeunes femmes dans un douloureux supplice, un calvaire d'autant plus cruel que la moindre tentative de bouger était immanquablement punie et que, forcées à l'immobilité, elles souffraient aussi de soif. La plus rebelle des deux sœurs, toujours bâillonnée, tenta bien plusieurs bravades rageuses, mais en vain. Enfin, alors que le jour tirait à sa fin, un des hommes de main de Priscius vint pour les détacher. Celui-ci, un Athémaïs massif et musculeux, aux yeux dessinés de khôl et aux oreilles ornées de lourdes boucles d'argent chassa d'un aboiement hargneux Magenta et procéda méticuleusement pour attacher le collier de chaque fille à la suivante, les libérant des anneaux au fur à mesure. Il les traitait tel du bétail dont on s'assure la docilité.

La plus âgée des deux terriennes, décidément têtue, tenta de se débattre et de le frapper hargneusement. La gifle qu'il lui lança d'un revers donna l'impression qu'il aurait pu assommer un buffle ; elle roula au sol après une voltige, sonnée. Lisa hurla de peur. Cénis retint quant à elle un cri d'effroi, dans un claquement de mâchoires.

Lisa tenta de se redresser pour porter secours à son aînée. Cénis lâcha un “ non ! ” entre ses dents en se penchant vers elle ; elle savait très bien ce qui se passerait si jamais la jeune femme intervenait. Son mépris de principe pour la barbare venait de céder le pas à l’instinct de préserver une camarade de leur funeste destin. Magenta, que l’assistant de Priscius avait chassée telle une mouche, se tenait à quelques pas et reculait un peu, observant la scène partagée entre crainte et intérêt.

L’aînée suffoquait, étourdie. Au-dessus d’elle, l’homme décrocha de sa ceinture un fouet plat, long comme deux mains, fait d’un cuir lisse et rigide. Il donna une volée de coups, visant les cuisses, le dos, les fesses et même le bras que la jeune femme tendait pour se protéger de son bourreau. Hurlant des ordres, que Lisa ne pouvait pas plus comprendre que sa sœur aînée, il força celle-ci à retourner à sa place, rampant presque sous les coups cinglant l’air et claquant sur sa peau en la faisant rougir. La jeune captive rousse criait en suppliant, en même temps que son aînée qui pleurait de douleur. Cénis, livide et figée, en avait des haut-le-cœur et Magenta avait disparu en optant pour la fuite prudente, préférant ne pas se retrouver visée elle aussi, emportant avec elle l’aiguillon et sa charge de loss, sans savoir qu’elle venait d’accomplir un geste d’une grande prudence tandis que grandissait la terreur de Lisa.

Au milieu des pleurs et de l’hébètement des trois captives, l’assistant de Priscius acheva sa tâche avant de tirer sur la corde rattachée au collier de Cénis pour la forcer à suivre, ce qui entraînait les deux autres, toujours toute trois mains liées dans le dos. Traversant le jardin, il guida le trio sans se soucier des pas trébuchants et des plaintes des esclaves dont les jambes, après tant de temps à genoux, se dérobaient. Elles furent conduites dans les caves du domaine, où se trouvaient les cages.

Les filles au dressage déjà avancé étaient logées au rez-de-chaussée, dans deux confortables pièces communes garnies de coussins, tapis et couches agréables, avec à leur portée de quoi se laver, prendre soin d'elles et se parer. Mais c'était une tout autre affaire pour les esclaves nouvellement arrivées : leur seul confort serait une cage trop basse pour pouvoir s'y tenir debout, au sol couvert de paille, sans une once de commodités ; une autre humiliation traditionnelle du Haut-Art, savamment orchestrée pour forcer les captives à réaliser de la plus misérable manière qu'elles étaient bel et bien des animaux que l'on pouvait traiter comme du bétail, hygiène la plus élémentaire compris. La brutalité de l'assistant faisait partie du même processus. L'homme était utilisé à dessein comme objet de fixation des terreurs et des peurs des esclaves. Son rôle était d'être craint et haï, en malmenant les nouvelles acquisitions sans le moindre égard. Ainsi il cristallisait en elles, de la manière la plus brutale possible, comment les hommes pourraient maintenant les traiter et les considérer, afin de rendre précieuse toute attention ou tendresse qu'on voudrait bien par la suite leur prodiguer.

Les trois filles furent poussées dans une cage commune sans ménagement, et l'assistant laissa les liens qui les attachaient l'une à l'autre, les enchaînant au mur par leur collier. Retenues par une poignée de maillons, les mains jointes au dos par des cordes d'une solidité à toute épreuve, les colliers reliés fermement entre eux, les trois jeunes femmes n'avaient ni assez de liberté pour qu'elles puissent se toucher, ni assez pour parvenir à s'écarter les unes des autres. Lisa se retrouvait au milieu du trio. Elle était accoutumée aux crampes maintenant, mais elle ne se faisait pas d'illusions sur celles que la nuit viendrait lui apporter. Le seul égard qui leur fut accordé, un instant après le départ de leur tortionnaire, fut le retour de Magenta. Sans un mot, elle retira

le bâillon de l'aînée des deux sœurs et prit un moment pour les faire boire à tour de rôle, avant de laisser les trois captives dans la pénombre, seulement éclairée par un soupirail où se devinait le jour mourant.

Recroquevillée de son mieux, Lisa tentait vainement de retourner à l'entropie accueillante des brumes de son esprit. S'y noyer semblait plus doux que d'admettre qu'à moins d'un mètre d'elle, aussi invraisemblable que ce soit, sa sœur aînée était là, partageant désormais son sort et non plus quelque part sur Terre, en sécurité, loin de ce monde étranger et dément. Mais la jeune femme n'eut pas ce répit. Son aînée, le corps endolori et cuisant des coups reçus, la tête bourdonnant d'une migraine terrible, déchaîna de mille jurons toute sa rage sur sa cadette. Sa colère coulait en un flot d'insultes haineuses déversées en français. Cénis ne comprit pas un traître mot de ce qui put suivre.

— Putain, mais qu'est-ce que tu fous là ? Je te croyais morte ! Tuée par ta saloperie de dope et moi je nageais dans les emmerdes ! Et je me retrouve ici avec ces tarés qui me prennent pour une esclave, et toi, là ? Toi, vivante, qui ne bouge pas, qui ne dit rien ! Tu es toujours shootée, ou quoi ?

Il y eut quelque chose comme des sanglots en réponse. Cénis essayait vainement de comprendre le sens de ces hurlements, constatant amèrement que sa voisine semblait se laisser crier dessus sans même faire l'effort ou avoir la fierté de réagir. Une autre volée d'injures diverse plus tard, le regard noir de l'aînée, flamboyant de colère, se posa lourdement sur Lisa :

— Répond-moi quand je te parle ! Assume au moins tout ce que tu m'as fait !

Cénis se mit à crier à son tour, excédée. Même si elle avait pertinemment idée que la plus grande des deux sœurs ne comprendrait rien, elle s'agaçait elle aussi :

— Mais arrête de crier, tu me casses les oreilles ! Et puis ça ne sert à rien, tu vois bien qu'elle est brisée, déjà !

Lisa répondit, après un autre bref silence, dans un souffle, en athémaïs :

— Elle crie sur moi... parce que je l'ai volé et que j'ai menti, et que... je lui ai fait beaucoup... de mal.

La jeune rousse découpait les syllabes lentement, le temps de trouver les mots. Elle bégayait. Cénis ouvrit des yeux ronds, malgré tout, surprise de sa maîtrise de la langue locale.

— Et tu te laisses faire ? Mais... au fait, comment sais-tu parler notre langue ?

Lisa quitta sa prostration pour se redresser, en larmes et tête basse. Sa sœur aînée lâcha hargneusement :

— Ha quand même ! T'es bonne qu'à te planquer de toute façon, alors assume un peu ! C'est de ta faute !

— Ha, mais qu'elle se taise ! répliqua Cénis.

Il fallut à Lisa toute sa volonté pour faire l'effort de parler assez fort et trouver les mots corrects en athémaïs, dans son esprit embrumé de chagrin.

— Je suis dans... votre... heu... monde ? Depuis vingt... vingt-trois jours ? Je... j'ai appris vos mots en écoutant.

Cénis ne répondit pas tout de suite, les yeux écarquillés de surprise. Comment pouvait-on apprendre une langue en si peu de temps ? C'était peut-être un truc de ces barbares après tout. Mais elle finit par demander, choisissant à son tour des mots simples pour parler à la jeune femme, comment était-elle arrivée là, qui était-elle en fait ? Lisa raconta le peu qu'elle savait de son histoire et qu'elle arrivait à exprimer dans cette langue qu'elle maîtrisait mal. Elle traduisait dans les deux sens les questions de sa sœur, qui s'était calmée, malgré des propos encore remplis de fiel envers son sort et sa cadette. Sa colère se mourrait au fil

de l'horrible récit qu'elle découvrait. Lisa devait faire des efforts pour arriver à raconter et traduire ses trois semaines de supplice, sa voix s'étranglant en larmes et se brisant de chagrin et de peur.

L'aînée se révoltait et une autre colère sourde l'envahissait, bien plus intime et profonde, de celles qui donnent naissance à la haine : elle songait déjà à leur faire payer ce qu'elle avait enduré et ce qu'on avait fait subir à sa sœur. Qu'importe le moyen et le temps, elle était sûre qu'elle trouverait bien comment tôt ou tard ; et cette pensée ne la quitterait désormais plus.

Cénis écoutait Lisa, qui ne pouvait pas aborder certains concepts par manque de vocabulaire, mais s'efforça de répondre au mieux aux questions de la jeune femme. Les deux sœurs parlèrent beaucoup, chuchotant dans la pénombre silencieuse qui s'épaississait et laisserait bientôt place à une presque totale obscurité. Elles étaient seules dans les caves ; du moins, elles en étaient persuadées. L'aînée, que Cénis apprit s'appeler Elena, raconta ce que le sort lui avait réservé à la disparition de sa petite sœur.

Elena s'était retrouvée dans une situation démentielle, sans le sou, devant tenter d'expliquer la disparition de sa cadette et pousser la police à la rechercher. Personne ne la prenait vraiment au sérieux : sa sœur n'était-elle pas une droguée et criminelle récidiviste ? Il y en avait tant qui disparaissaient ainsi après un dernier vol, sans que jamais on ne les retrouve, que le sujet n'avait pas vraiment d'intérêt pour les forces de l'ordre. Elena, en désespoir de cause, avait parcouru Paris à pied de long en large, photo de sa sœur en main, dilapidant ses derniers euros pour imprimer un avis de recherche sommaire, placardé partout. Dans sa quête désespérée, elle avait manqué se faire agresser plus d'une fois, avait dû emprunter de l'argent à des amis et finalement mettre en gage le peu de biens qui lui restaient. Elle avait inondé

de messages les réseaux sociaux, avait appelé partout, avait même tenté de trouver les complices et les dealers de sa sœur qui auraient pu l'aider et la renseigner sur sa cadette ; mais personne ne savait où avait disparu Lisa. Tout le monde, d'ailleurs, avec dédain, pensait qu'elle avait dû crever quelque part.

Pendant plus de dix jours sans sommeil ni repos, elle avait mis sa vie entre parenthèses pour retrouver Lisa, s'enfonçant à son tour dans la fange où sa sœur s'était noyée tandis qu'elle remontait sa piste. Elena plongeait dans cet enfer sur Terre qu'elle avait bien trop touchée du doigt au gré des arrestations de sa cadette, des visites de cellules de commissariat et des centres de désintoxications fermés ; jusqu'à cet après-midi où, à force de suivre la piste de Lisa, Elena s'était aventuré dans un squat de banlieue perdu derrière une gare de triage quasi oubliée. Elle avait entrevu deux silhouettes sinistres qui voulaient la rejoindre discrètement. Elle ne se faisait guère d'illusions sur leurs intentions et avait déjà ramassé une barre de fer avec laquelle elle comptait bien leur rendre la tâche difficile, mais il se passa quelque chose.

Alors qu'Elena les attendait de pied ferme, cachée contre un angle de mur, les deux voyous s'enfuirent en hurlant des imprécations de terreur, parlant de diable et de folie, d'extraterrestres et de monstres au milieu de leurs injures épouvantées, avant de courir à toutes jambes. Elena était sûre d'avoir vu quelque chose d'assez horrible pour hurler de peur à son tour, mais sans se rappeler ce que c'était ; puis vint un trou noir suivi d'une nausée terrible et de l'impression de mourir.

Elle se réveilla ; elle était nue. Elle grelottait alors qu'il faisait chaud, perdue dans une plaine herbeuse où elle se rappela avoir aperçu au loin un petit village. La suite était sa capture par des gens vêtus comme des personnages orientaux de films de cape et

d'épée, puis les coups, les liens, la terreur : elle fut traînée de force par ces individus aux allures totalement étrangères comme si elle était un trophée. Et les cages, cette immense lune bleue barrant le ciel de jour comme de nuit ; la prise de conscience qu'elle était sur un autre monde parmi d'autres captives terrorisées comme elle, transbahutées comme des animaux dans les cales d'un navire ancien. Enfin, son arrivée dans ce jardin.

Cénis pesta quelque peu de ne rien comprendre au récit d'Elena, mais Lisa traduisit de son mieux pour la jeune étéoclienne. Celle-ci était curieuse de l'histoire, mais aussi de savoir à quoi ressemblait la Terre. Lisa ne put expliquer que maladroitement quelques concepts, mais pour le peu qu'elle parvenait à faire, la jeune aristocrate était perplexe et dubitative. C'était si difficile, si étranger et éloigné de tous ses concepts qu'elle ne saisissait presque rien, d'autant plus que Lisa n'avait tout simplement pas le vocabulaire suffisant pour l'expliquer.

La nuit était tombée, et la cave était maintenant totalement plongée dans le noir. Tandis que le sommeil et l'épuisement gagnaient le trio, Cénis rajouta quelques mots :

— Ils t'ont choisi pour nom Selyenda. C'est une petite fleur des champs qui pousse dans nos plaines, loin d'ici. Nous en faisons des bouquets, des décorations de table, on en fait sécher les fleurs pour parfumer l'eau des bains. Les jeunes filles et aussi les esclaves en portent des couronnes dans les cheveux ; chez moi, on dit que c'est la fleur des amoureux. Je pense qu'ils t'ont choisi ce nom car tu vas devenir une esclave destinée aux plaisirs.

Lisa traduisit à son aînée, qui fixa l'obscurité d'un regard noir.

— Ouais, une pute quoi.

L'aînée se reprit plus tendre, plus douce, quand elle vit sa cadette pleurer à sa réponse.

— Nous allons toutes devenir des esclaves des plaisirs ; mais je ne leur faciliterai pas la tâche et, le temps d'apprendre les règles de leur jeu, je saurais bien comment le leur faire payer.

\*\*\*

— Tu lui apprendras à parler. Tant qu'elle ne comprendra pas les choses les plus simples, elle ne mangera pas.

L'ordre était sec, la voix mordante comme un vent glacé. Sonia était penchée sur Lisa, accroupie un genou à terre, tenant son menton de ses doigts fins. Elle fixait la petite rousse de son regard bleu électrique où passait un éclat étrange et malsain. Ses lèvres pulpeuses, presque de la couleur des cerises, s'ourlèrent d'un sourire sinistre. Cénis, qui était elle aussi à côté, détourna la tête, les dents serrées, le ventre noué d'angoisse.

— Et je t'interdis de te servir de ta langue barbare. Oublie-la et vite, comme tout le reste de ta vie passée.

L'ordre était un jeu de dupes et Sonia le savait pertinemment ; on n'oublie rien sur commande. Les trois captives dormaient dans les caves, sans surveillance et allaient encore y séjourner quelques jours. La nuit, surtout avec un tel ordre, Lisa ferait tout son possible pour apprendre l'athémaïs à sa sœur et l'éducatrice était curieuse de voir si Cénis les aiderait. La veille, dans le plus profond silence, elle s'était glissée sans bruit près de leur cage, par l'escalier donnant sur les réserves de la cuisine et avait écouté leur conversation. Elle en avait ainsi appris beaucoup.

Mais même si c'était bel et bien un jeu de dupe, elle savait imprimer dans l'esprit de la jeune rousse la peur non des conséquences, si jamais elle osait désobéir, mais celle de voir sa sœur continuer d'être affamée. Aucune des trois n'avait été nourrie depuis la veille. Lisa avait faim, Cénis aussi, mais Sonia savait qu'Elena n'avait pas pratiquement rien mangé depuis plusieurs

jours. Elle devait être affamée au point de se tordre de crampes et s'affaiblissait. C'était le but recherché : lui retirer toutes forces pour se rebeller. Celle-ci était juste à deux pas, à genoux, cuisses ouvertes comme les deux autres ; mais penchée en avant, elle vacillait de vertiges et ne cessait de déglutir, le teint pâli.

C'est à dessein qu'avant que Sonia ne les rejoigne, les trois captives avaient été à nouveau rassemblées devant la fontaine, puis laissées sous la surveillance de Magenta. Elles avaient patienté pendant près de deux heures et encore une fois réduites au silence et à l'immobilité, mais cette fois sous la contrainte du fouet. Sonia ne laissait plus l'aiguillon électrique à son assistante pour s'occuper de ces trois-là.

Attendre de nouveau à genoux était, pour chacune des trois, une torture qui se prolongeait. Et Sonia prenait son temps, comme un chat jouant avec sa proie. Elle avait rejoint le trio en portant une petite corbeille de fruits. Certains totalement exotiques pour les deux terriennes, dont des baies grosses comme des mandarines, à la couleur de rubis strié d'or. D'autres, plus identifiables : une grappe de raisins, et quelques pommes. L'éducatrice avait posé le tout derrière elle sur un banc jouxtant la fontaine, avant d'approcher les trois esclaves, les examinant en déambulant à pas léger, son corps ondulant avec lascivité. Elle avait gardé un sourire inquiétant durant toute l'inspection, avant de s'accroupir devant Lisa.

— As-tu compris, esclave ?

Lisa acquiesça, murmurant un " oui " étouffé.

— Plus fort ! Oui, qui ?

Le ton de Sonia devint plus incisif, son sourire plus menaçant, relevant encore le menton de la jeune terrienne pour lui retirer toute chance de détourner le regard.

— Mai... tresse. Oui, maîtresse.

Sa voix était presque éteinte et elle devait se contrôler pour ne pas se recroqueviller, les pupilles dilatées et palpitantes de peur. Lisa détestait devoir lâcher ce mot : elle en avait parfaitement compris le sens et son aspect révoltant ; mais si elle pouvait adoucir le fauve cruel qui la toisait, peut-être que sa sœur pourrait manger. Cénis ne l'entendait pas ainsi. Même effrayée, affamée et épuisée par l'attente, elle protesta, le menton haut :

— Tu attendras longtemps avant que je ne t'appelle ainsi, esclave !

Sonia, toujours accroupie, ne lâcha pas le menton de la jeune barbare et tourna simplement son regard bleu et malsain sur la petite aristocrate qui tentait une bravade :

— Tu sais donc au moins reconnaître une esclave. Mais dis-moi, si tu n'en es pas une, que fais-tu alors à genoux, cuisses ouvertes, exhibant ta nudité impudique, hm ? Pourquoi ne tentes-tu pas de te suicider comme le font ceux de ta race, pour sauver ce qui te reste d'honneur ?

Cénis resta sans voix. Ce regard... elle en était pétrifiée, incapable de répliquer. Mais l'éducatrice n'en avait pas fini ; en un mouvement, elle était sur l'Étéoclienne, attrapant son visage d'une main pour s'en approcher, souffle contre souffle, avec un sourire menaçant.

— Je pourrais t'y aider. Une princesse ne sait-elle pas qu'il vaut mieux la mort que finir à genoux ?

Elle pencha la tête dans un angle sinistre, ses yeux se plissant toujours plus cruels, la voix toujours plus suave.

— Veux-tu mourir ?

La jeune femme était maintenant muette de peur, regrettant amèrement l'orgueil de sa provocation ; jamais elle ne l'aurait avoué malgré tout. Sonia tentait de l'épouvanter, elle se battait

pour y résister de toute sa fierté, se maudissant de se laisser aussi terriblement intimider.

— Qui ne dit mot consent.... Sonia se redressa soudain, pour aller vers l’anneau qui retenait Cénis au sol et le détacher. Je vais donc exaucer ton souhait !

La jeune femme glapit de terreur, les yeux ronds. Lisa lâcha un cri et même la plus épuisée des trois, Elena, vacilla en arrière, se cabrant d’effroi à la nouvelle ; cela n’affecta pas Sonia qui tira sur la laisse libérée de l’anneau pour forcer la jeune aristocrate à suivre, alors que celle-ci se débattait vainement en criant des “ non ! ” terrifiés. Mais c’est un autre “ non ” qui la fit s’arrêter, alors qu’elle se dirigeait vers le bassin, à quelques pas. Lisa se tenait pratiquement debout, autant que le lui permettait le lien qui la retenait et elle fixait l’éducatrice avec un mélange de révolte et d’horreur. Elle venait de crier et répéta, suppliante :

— N...non... ne faites pas ça !

Immédiatement, comme elle l’avait anticipé, Sonia sentit l’aiguillon électrique pendant contre sa cuisse vibrer légèrement. Ce n’était pas l’appareil qui était affecté, mais les quelques grammes de loss de sa dynamo qui entraient en résonance avec la jeune terrienne. Ce frémissement, que Sonia avait déjà senti, était un avertissement, rarement perçu, peu connu, mais pourtant clair : Lisa était une Chanteuse de Loss. Sonia en fut perplexe, mais lire sa surprise, qu’elle dissimulait avec talent, aurait été ardu. Elle s’y attendait.

Sonia avait prévu de provoquer les rébellions de la jeune femme si brisée, pour la forcer à lutter et se battre. En temps normal, le Chant de Loss ne s’éveillait que si celui qui pouvait en user était en danger mortel et si sa volonté de vivre était assez vive pour le forcer à révéler son pouvoir ; un pouvoir que nul ne savait vraiment contrôler ou canaliser et pour cause : ces êtres

étaient si rares ; et on les asservissait tous. Ce qu'en savaient les lossyans, c'est qu'il ne fallait pas laisser ces individus à proximité de loss-métal, la source de leur si terrible don. À part cela, ils étaient incapables de savoir qui était Chanteur, ou pas, sauf quand l'Éveil se produisait, avec son lot de destructions et souvent de morts.

— Non ? Les yeux de l'éducatrice devinrent deux fentes, son sourire devint venimeux. Tu oses me dire non ; tu oses me donner un ordre, animal ?

Lisa trembla de tout son corps dans un spasme de peur vive. Mais elle était debout et elle avait désobéi ; il était trop tard. Elle baissa les yeux, alors que son cœur devenait fou à s'emballer et d'une voix quasi inaudible, murmura :

— Pitié... maîtresse... ne faites... pas ça.

Sonia ignore la vibration de l'aiguillon, qui s'intensifiait encore un peu plus.

— Tu ne sais pas ce que je vais faire. À genoux !

L'ordre claqua vif et sec, le ton haut. Les trois captives obéirent d'instinct, tombant au sol avant même de le réaliser. Même Cénis, pourtant tétanisée de peur aux pieds de l'éducatrice, s'exécuta péniblement. Sonia vérifia d'un regard que la petite princesse ne bougeait pas et s'écarta pour aller poser l'aiguillon sur un des bancs du jardin, à une bonne vingtaine de mètres de là. La distance était selon elle suffisante pour éviter que le loss-métal n'entre en totale résonance avec la jeune terrienne, ce qui éviterait des ravages. L'éducatrice voulait vérifier quelque chose, quelque chose qu'elle seule sans doute, du moins le pensait-elle, pouvait encore une fois comprendre et donc anticiper.

Les lossyans ne savaient plus rien du Chant de Loss. Ils avaient tous, depuis l'époque du Long-Hiver et sous la pression de l'Église du Concile, décidé que c'était un don démoniaque et

dangereux qu'il ne fallait pas étudier ; c'était devenu un tabou. Mais pas chez les San'eshe, qui comprenaient la nature de ce pouvoir autrement, comme l'expression vivante de la volonté de Loss elle-même et que leurs chamans avaient appris à canaliser et exalter chez les si rares porteurs de ce terrible don. Le Chant ne s'éveillait qu'en cas de danger mortel, chez un individu ; mais chez Lisa, la chose se passait différemment. Il n'y avait pas encore d'Éveil et déjà, le loss-métal semblait vibrer avec elle quand elle avait peur pour autrui. Sonia savait que cela existait ou du moins que, dans les légendes de son peuple, on racontait que c'est ainsi que ce don s'était révélé, autrefois, chez au moins une autre Chanteuse. La plus légendaire d'entre eux.

Sonia revint vers Lisa et se pencha pour détacher la laisse, presque nonchalamment. Elle restait néanmoins prudente, surtout envers la plus âgée des deux sœurs qui, malgré sa faiblesse, fulminait en la fixant haineusement. Bien qu'elle n'aurait eu aucune chance de se libérer, Sonia n'aurait pas été surprise qu'elle tente de se jeter sur elle. Tirant la cadette par la laisse à son tour, elle attrapa celle de l'Étéoclienne et força les deux esclaves à la suivre jusqu'au bassin, où elle les entraîna toutes deux. L'eau leur arrivait au-dessus des genoux.

— Je vais donc te montrer, esclave.

La voix de Sonia était froide et détachée. Dans un mouvement brusque, les tenant la laisse serrée au plus près du cou, elle les précipita dans l'eau, les retenant immergées dans le bassin. Elle les noyait. Cénis et Lisa se débattirent aussi furieusement qu'elles le pouvaient ; mais elles n'avaient aucune chance de faire céder l'éducatrice aux talents martiaux accomplis. Elle les retint tête sous l'eau puis les remonta, le temps de leur faire croire à la fin du supplice ; mais à peine avaient-elle repris elles leur souffle, qu'elle les précipita à nouveau. Elle recommença deux fois,

puis trois, et encore une fois de plus. En quelques instants leurs efforts pour résister devinrent une panique vaine, qui ne faisait qu'accélérer l'inéluctabilité de leur sort.

Impuissante, la sœur de Lisa usait ses dernières forces à jurer en hurlant et donner des à-coups, debout pour essayer de faire céder sa laisse. Elle y mettait tant de rage qu'elle semblait proche d'y parvenir. Sans prévenir, Magenta déboula de la tonnelle voisine, ayant saisi l'aiguillon au passage pour terrasser la rebelle. Celle-ci finit au sol, à vomir sous les ondes de spasmes électriques de l'appareil réglé au maximum.

Sonia n'eut pas le temps de crier ; elle aurait bien écorché vive Magenta et la bêtise mortelle que celle-ci venait de commettre, mais il était trop tard. Au moment même où, se faisant noyer par l'éducatrice, l'instinct de survie de Lisa était mis à l'épreuve, il y avait du loss-métal près d'elle. Pendant une seconde, Sonia songea à sa mort immédiate, sans pourtant aucune réelle crainte. Elle l'avait souhaitée si souvent qu'elle y était indifférente.

Il y eut comme une note de musique cristalline, grandissant pour faire vibrer l'air. Sans en avoir conscience, Lisa Chantait et sa voix devenait inhumaine, tandis que le loss-métal résonnait avec elle, faisant onduler la trame du réel comme l'onde troublée par le galet qu'on y jette. L'eau du bassin sembla exploser et se répandre en gerbe, autour d'une bulle qui la repoussait violemment. Sonia lâcha Cénis qui, propulsée par l'onde de force, alla heurter le bord de la fontaine et pesa de toutes ses forces sur la jeune terrienne pour la plonger dans ce qui restait encore de liquide.

À l'instant où Lisa se retrouva immergée, tout s'arrêta ; ça n'avait duré qu'une brève seconde. Sous l'eau, le Chant était aussi efficacement bâillonné que si Sonia lui avait bloqué la mâchoire. Elle pesa encore sur la jeune femme, décidée à la noyer assez pour la plonger dans l'inconscience. Derrière elle, deux

personnes fixaient la scène, les yeux exorbités. Elena n'avait vu le spectacle qu'à demi et ne l'aurait pas compris, mais Magenta était paralysée. Elle savait, elle. Sonia attrapa la cadette inerte par un bras et Cénis assommée par l'autre et les jeta toutes deux hors du bassin. À part l'eau qui avait giclé sur le dallage, il n'y avait aucun dégât physique, donc aucune trace de l'événement.

Magenta était toujours debout, paralysée, la mâchoire tombante, l'aiguillon en main. Sonia la gifla avec assez de force pour la faire saigner du nez, sous le regard ébahi de l'aînée des deux terriennes, qui était encore étourdie elle aussi. À peine Magenta tomba-t-elle au sol que l'éducatrice l'attrapa pour l'étrangler d'une clef de bras, avec une efficacité et une violence inouïe. Elle gronda, la voix froide et mortelle :

— Tu as fait une erreur de trop. Je t'avais dit de ne plus toucher l'aiguillon pour ces trois-là...

Sonia n'ajouta rien ; elle tirait Magenta vers la fontaine, un bras l'étouffant, l'autre retenant l'aiguillon électrique dans la main de la jeune femme qui bleissait à vue d'œil. Sous le regard médusé d'Elena et Cénis, elle la jeta dans l'eau, l'engin mortel réglé à pleine charge tombant avec son assistante. L'électrocution fut presque immédiate ; l'aiguillon grilla dans un court-circuit et, en moins de dix secondes, Magenta gisait inerte dans le bassin. Elle n'avait même pas eu le temps de crier avant de pousser son dernier souffle.

Le silence qui suivit fut presque palpable. Lisa était la seule encore inconsciente, les deux autres avaient tout vu, le regard exorbité. Sonia se tourna vers elles, sans une attention pour sa victime, affichant une sorte de sourire satisfait et malsain, les yeux éclairés d'une lueur de plaisir sinistre.

— C'est ce qui vous attend si vous parlez de ce que vous avez vu. Est-ce compris ?

Deux hochements de tête maladroits répondirent en chœur. Sonia attrapa la laisse de Cénis pour la propulser sans ménagement vers Elena et elle retourna se pencher sur Lisa, qui toussait piteusement, reprenant péniblement conscience. Elle vint l'aider à se redresser avec une étonnante tendresse, la soutenant tandis que la jeune femme vomissait de l'eau. Sonia murmura tout en l'aidant, toujours aussi douceuse, comme si la mort de son assistante avait été une jouissance pour elle :

— Pareillement pour toi. Magenta est morte, parce qu'elle a fait ce qu'il ne fallait pas faire, et vu ce qu'il ne fallait pas voir. Ce qui s'est passé, tu n'en parleras jamais. Car même si c'est plus tendrement que je te tuerai, je le ferai sans hésiter...

Elle aida la jeune femme titubante à rejoindre les deux autres, avant de se tourner un instant sur le cadavre gisant dans l'eau, puis revenir aux captives. L'aînée tirait sur ses liens rageusement et lâcha avec colère, en français : “ Pourquoi ? ”. Sonia haussa les épaules, faisant mine de ne pas comprendre ; et de toutes manières, elle ne l'aurait pas expliqué. Elle avait découvert un être rare, presque unique sur Loss, qui était une arme et un moyen et elle avait bien l'intention d'en protéger le secret, condition indispensable pour s'en servir au moment opportun. Priscius ne devait jamais être au courant ; et tuer Magenta pour cela ne l'avait non seulement pas dérangée, mais satisfaite, malgré la probable colère noire de son maître quand elle irait elle-même lui apprendre que celle-ci avait stupidement glissé dans le bassin avec l'aiguillon allumé à pleine charge ; une maladresse remarquable d'idiotie. Elle se contenta de sourire, finalement :

— C'est dommage. Vous auriez pu goûter aux fruits et peut-être manger à votre faim, mais je dois aller prévenir notre maître de la mort maladroite de l'une de ses préférées...

\*\*\*

Sonia avait ramené elle-même les trois captives dans leur cage commune. Passé l'effroi de l'événement, Cénis, en déglutissant, se mit à murmurer, non sans être sûre que personne n'entendrait, ce qui était le cas ; Sonia était partie rejoindre le maître du jardin des esclaves :

— Que s'est-il passé ?

Lisa refit la traductrice pour sa sœur aînée, mais elle était bien incapable d'expliquer ce qui était arrivé. Elle ne se rappelait vraiment que de la terreur, de l'impression qu'elle allait mourir puis, soudainement, de la sensation qu'elle ne s'appartenait plus et que quelque chose d'autre agissait pour elle, avant qu'elle ne s'évanouisse en avalant de l'eau à plein poumon. Elena elle-même n'avait pas vu grand-chose :

— Il y a eu comme une explosion, quelque chose s'est produit dans le bassin, cela a mis cette folle, là, Sonia, en rage. J'ai presque vu de la peur dans ses yeux, avant qu'elle ne saute sur l'autre salope qui venait de m'électrocuter.

Cénis répondit à son tour, mais elle tremblait encore :

— Je n'ai pas eu le temps de voir quoi que ce soit, mais il y a eu quelque chose. C'est très grave ce que Sonia a fait ; elle a tué l'autre fille ! Non seulement c'est un crime, mais un crime d'esclave à esclave du même propriétaire. Si le maître de la Maison l'apprenait, ce Priscius, il la ferait exécuter sauvagement et nous pourrions risquer gros nous aussi, simplement d'en avoir été témoins.

Elena répondit, toujours avec la traduction, maladroite et lente, de Lisa :

— Si elle pouvait crever, cela m'arrangerait ; mais que veux-tu dire ? On pourrait prendre cher nous aussi ?

— Ho oui ! Il pourrait décider de nous tuer, ou de nous revendre à un tenancier de bordel pour finir enchaînées à vie sur une paillasse de maison de houris. Cette femme, Sonia, est bien pire qu'une catin et c'est un monstre, oui, mais aussi sordide soit notre sort, il pourrait être bien pire encore ; et dans notre malheur, ici, nous avons une chance.

— Une chance ? Tu veux rire ?

— Ho que non ! Vous ne pourriez comprendre, vous êtes terriennes. Songez que l'esclavagisme est naturel, pour nous ; mais il y a les esclaves heureuses et les malheureuses, au sort horrible. Ici, c'est une maison des esclaves de luxe ; nous sommes destinées à être vendues une fortune dans des enchères pour de riches acheteurs. Même si cela peut mal finir, notre prix, c'est notre protection et notre confort futur. Je sais que c'est difficile à saisir, parce que.... même pour moi, c'est horrible et ça ne fait que commencer, mais cela pourrait être bien pire ; il faut à tout prix l'éviter.

— Donc... tu veux dire qu'il faut se taire sur ce meurtre ?  
Cénis fit oui de la tête.

— Nous allons nous taire sur ce qui s'est passé. Ne rien dire et ne pas en reparler, même entre nous, vous comprenez ? Et toi, Elena, tu dois à tout prix apprendre à parler. On va t'aider...

Elena souffla d'agacement, mais finit par accepter à contre-cœur. Lisa n'était pas intervenue, sauf pour traduire, mais elle hocha la tête à son tour. Elle était surtout angoissée à l'idée que sa sœur aînée puisse être laissée à mourir de faim ; elle n'était pas certaine que ces lossyans aient la moindre compassion à ce sujet. Cette nuit-là Cénis et Lisa veillèrent longtemps, et firent de leur mieux pour enseigner au moins quelques mots à Elena. La faim les tenaillait autant que l'angoisse et les crampes ne cessaient

pas : elles avaient à nouveau été attachées par leur collier contre la paroi de la cage, ce qui leur interdisait la position allongée.

Dans la pénombre et le silence de la cave, les trois captives perdaient vite la notion du temps. Affamées, entravées, même le sommeil ne pouvait pas les reposer ; et l'urgence de veiller l'une sur l'autre, la crainte d'être extraites de la cage pour une autre torture, sans aucune notion exacte du temps qui passait, ne faisaient qu'alimenter leur angoisse.

Le lendemain elles étaient épuisées, et nerveusement à bout. Elles se retrouvèrent à nouveau sur la place de la fontaine, face à Sonia qui semblait rayonner, toujours aussi hautaine et froide, affichant ses sourires sinistres. Jamais elle ne parla de comment s'était passé sa confrontation avec Priscius pour lui annoncer la mort de Magenta. Le seul indice que Lisa remarqua, puis les deux autres avec elle, fut la joue enflée et un peu bleuie de l'éducatrice, qui semblait ne pas s'en soucier. Les leçons se poursuivirent. Cela devint un rituel qui dura les deux jours suivants : elles étaient amenées sur la place au matin par l'assistant de Priscius, qui les secouait systématiquement sans aucun égard et punissait la moindre maladresse de son fouet plat. Elles étaient laissées deux heures à genoux sous la surveillance de la nouvelle assistante de Sonia, dans l'attente épuisante et douloureuse du bon vouloir de l'éducatrice ; puis celle-ci apparaissait enfin, et la leçon commençait. Elle discutait avec chacune d'elles ; au second jour elle avait détaché et fait se lever Lisa, avant de lui ordonner de se remettre à genoux. Longuement, de gestes sensuels ou rudes elle l'avait forcée à se redresser, à se cambrer, puis à faire de même debout, à se tourner, à marcher, à se tenir droite ; et elle avait recommencé, d'abord avec Cénis, puis avec Elena ; et elle avait repris encore, pour chacune, patiemment, sans que leur épuisement et leur saleté éveillent la moindre pitié en elle.

Elle gardait toujours l'aiguillon en main. Elle en usait maintenant en faibles décharges ; le simple geste de l'approcher de la peau des trois esclaves les tétanisait. Elle les forçait à suivre ses consignes de la pointe de l'instrument, parfois accompagné de ses caresses, jusqu'à ce qu'elle soit satisfaite. Seulement à ce moment-là elle leur permettait de manger, mais à genoux, en croquant les fruits qu'elle leur tendait sans user de leurs mains. Leur faim était suffisante pour qu'elles abandonnent toute dignité et admettent d'être nourries ainsi. Quand la leçon prenait fin, l'attente immobile à genoux reprenait sous la surveillance de l'assistante de Sonia, qui maintenant les forçait à rester droites et cambrées. Enfin elles retrouvaient les cages, épuisées et à bout, souvent secouées de crises de larmes.

Leur premier privilège, au bout de ces trois longs et terribles jours fut un vrai repas, bien qu'un peu frugal, et le droit de se laver dans la fontaine, se partageant un unique bout de savon. Elles en pleurèrent. Sonia nota les larmes en souriant. Son cruel et implacable travail, pour lequel elle était si douée et dénuée du moindre remords, avançait.

# Chapitre 8

## Le Linci

— **C**ela progresse-t-il ?  
Sonia se tenait à genoux devant Priscius, comme toujours fière et arrogante, mais le regard baissé avec respect. Quant à lui, vêtu d'un simple pagne lâchement noué aux hanches, il était affalé avec satisfaction dans un large fauteuil. À sa droite, lovée contre ses jambes, l'air béate et un peu secouée, une des esclaves les plus éduquées de la maison, dont il venait de profiter un long moment pour se remettre de la perte récente de Magenta. Malgré sa colère et sa frustration qui deux jours durant avaient tonné régulièrement dans le domaine, l'esclavagiste prenait l'incident pragmatiquement.

Il avait perdu un bien. Un bien précieux et auquel il tenait, mais un bien qui ne différait pas de ses chiens, de ses chevaux ou de ses vases précieux et qu'il faudrait remplacer. Dans toute cette logique il n'y avait pas une once de pensée qui se soit apparentée à un deuil, même si dans les faits ses deux jours de colère noire s'en approchaient. Quant au corps de Magenta, il avait été jeté aux ordures près d'un trou à toshs qui n'en laisseraient rien. Il n'était

pas du genre à organiser des funérailles pour une esclave, même si cela se faisait parfois.

Sonia eut un frémissement de désir et un pincement au cœur, à l'odeur à peine discernable de luxure qui flottait encore dans l'air doux du bureau.

— Oui, maître, elles commencent à comprendre leur place. La plus âgée des trois s'avère faire preuve de beaucoup de sagesse. Elle a cessé de se révolter en vain, elle apprend très vite et son corps a été fait pour danser.

— Elle commence à savoir parler ?

— Quelques mots, mais elle comprend l'essentiel de mes ordres. Les deux autres l'y aident.

Priscius se pencha sur l'esclave à ses pieds, la gratifiant d'une caresse sur la tête :

— Va me chercher à boire.

Puis il tourna son attention sur Sonia qui à dessein laissait deviner sans mots ni supplique, juste dans un regard langoureux et brûlant, le désir que la scène avait éveillé en elle :

— Sage, dis-tu ? Sage, danseuse et belle. Si elle commence à apprendre, il est temps de lui donner un nom. Athéna lui irait bien, je trouve.

Sonia pencha un bref instant la tête de côté, surprise de ce choix, sans commenter, bien entendu. On pouvait nommer une esclave de n'importe quelle manière, que cela fût ridicule ou prestigieux ; la seule limite était un usage respecté par politesse de ne jamais lui donner un nom ressemblant à celui d'une personne libre dans son entourage. Ne pas respecter cette coutume avait conduit à quelques drames et parfois à la mort de l'esclave, qui n'avait rien demandé, elle. Mais Athéna était un nom de déesse ancienne. Si son culte était publiquement réprouvé, il était courant qu'elle soit encore invoquée et priée et, qu'en cherchant

bien dans les cités-états du côté de Terancha, on trouve des autels et sans doute quelques temples qui lui soient dédiés, à elle comme aux autres dieux de ce panthéon répandu avant le Long-Hiver.

Sonia conclut rapidement que le choix de son maître avait pour but d'accoler le prestige de ce nom à la fille dont il espérait tirer non seulement grand prix, mais surtout renommée. Elle fut sortie de ses réflexions par la voix tonitruante de Priscius :

— C'est décidé, ce sera Athéna. Demain soir, elle recevra son linci ; je les veux toutes les trois préparées, Sonia. Je ferai cela dans les formes.

L'éducatrice acquiesça d'un signe de tête déférent, tandis que revenait vers l'esclavagiste la fille à son service, portant un plateau de boissons et d'en-cas. Elle arborait avec grâce toute la sensualité d'une démarche et d'un port qu'elle avait appris de force. Il n'était pas certain qu'elle ait conscience que, bientôt, elle serait revendue sur les estrades de luxe du Marché aux Cages. C'était une information qu'elle n'avait pas besoin de connaître ; le plus souvent, l'angoisse saisissait les esclaves qui l'apprenaient.

Ici, dans la paix et le calme relatif du jardin des esclaves de Priscius, les femmes comme elle finissaient par se sentir en sécurité. La partie la plus rude du dressage, et les trois dernières captives n'en étaient pas au bout, marquait chaque esclave éduquée, durement. Elles en ressortaient fragilisées et, quand la pression cessait enfin, elles faisaient tout pour que leur docilité et leur obéissance à quelque ordre que ce soit leur assure de ne pas perdre le confort qui leur était offert. Elles pouvaient dormir en suffisance et confortablement, étaient vêtues de parures, de bijoux et d'étoffes douces, avaient accès aux bains, à des toilettes, étaient massées et soignées avec attention. C'est dans le calme et la sérénité que leur étaient enseignées la culture, les techniques et les arts dont elles devraient par la suite faire preuve au service

de leur nouveau propriétaire. Le sexe venait jouer un grand rôle à ce moment-là, aussi bien dans leur docilité et la perte de leurs inhibitions, que comme récompense à leurs efforts.

Celle qui approchait en démontrait l'efficacité ; elle avait trouvé réconfort à sa situation et sa place, et sans doute n'aurait-elle jamais la force de la remettre en question ; mais un tel résultat était difficile, et jamais garanti. Toutes les femmes ne pouvaient pas être conditionnées aussi parfaitement, loin de là ; et même si Priscius connaissait son affaire et prenait personnellement en main chaque fille à ces étapes, il devait parfois ressortir le fouet, et c'était face à toutes les esclaves que celle qui venait de se rebiffer était punie cruellement. Elle finissait dans les cages, nue, à nouveau traitée comme une bête, jusqu'à ce qu'elle n'ait plus de force pour la moindre rébellion. La fille qui vint le servir, gracieuse et magnifique dans ses gestes et la douceur calme de ses sourires, avait elle-même vécu ce supplice et cette chute deux fois.

— Je les préparerai selon vos ordres, mon maître.

Sonia garda pour elle qu'elle s'attendait à ce qu'Elena, qui désormais serait donc rebaptisée Athéna, se révolte à la pose publique de son linzi, mais ce serait l'affaire de Priscius à ce moment-là, non la sienne. Il était évident qu'il préférait l'aînée des deux sœurs, ce qui était logique : elle avait toute la beauté d'une jeune femme désirable selon les standards athémais ; mais lui n'avait rien vu de Lisa au-delà des apparences et Sonia n'avait rien dévoilé des véritables dons et talents de la jeune terrienne. Après tout, Priscius ne lui avait demandé aucun détail ; il l'avait estimée la moins intéressante des trois et préférerait porter ses efforts sur les deux autres.

L'éducatrice avait poursuivi ces derniers jours l'espionnage nocturne des captives. Elle les écoutait discuter en chuchotant. Si leurs plaintes et leurs efforts pour se consoler de l'horreur de leur

sort l'indifférait, il n'en était pas de même de leurs confidences sur leur expérience et sur leur passé. Sonia avait ainsi appris une autre chose : Lisa apprenait en un jour ce que n'importe qui aurait mis au moins deux semaines à assimiler ; à ce rythme, elle saurait parler l'athémaïs couramment en moins d'un mois. Comme sa sœur aînée, elle-même fort vive d'esprit, mais avec encore plus d'acuité, elle mémorisait tout ce qu'elle voyait ou entendait ; un talent dont Sonia avait elle-même été partiellement gratifiée de force.

Bien avant Priscius, bien avant même d'être emmené à Armanth et mise une fois de plus aux enchères sur une haute estrade, dansant pour des hommes ivres de la désirer, criant leurs mises en se battant pour qui arriverait à la posséder, une vie entière avant d'être entre ces murs, elle avait été créée pour toute autre chose qu'éduquer les esclaves ; et Priscius, qui n'avait jamais été curieux de son passé, ignorait totalement ce qu'avait pu être son éducatrice avant qu'il ne l'achète. Jamais elle ne lui en avait parlé ; pourtant cette Lisa, aussi différente d'elle que le serait un chaton d'une panthère, lui ressemblait et le Chant de Loss la rendait tout aussi mortelle. Sonia en ressentait une fascination qui, quand elle prit congé de son maître, dessina sur ses lèvres un sourire que d'aucuns auraient qualifié de glaçant.

Puisque Priscius se désintéressait de Lisa, Sonia aurait toute latitude pour orienter son éducation à sa manière, à son goût et pour ses propres objectifs. Elle avait bien l'intention d'en profiter, sans se soucier de ce que son maître pourrait en penser.

\*\*\*

— Il vont me faire quoi ?

Elena fixa Cénis, les sourcils froncés, en une expression plus inquiète que colérique. Lisa assurait toujours la traduction entre

ses deux consœurs car, même si son aînée faisait des progrès, elle était loin de comprendre ce que disait la jeune étéoclienne.

— Tu vas recevoir un linci, comme Selyenda et moi. La chose sur notre cuisse, tu en auras un aussi. Presque toutes les esclaves en portent un.

— Mais c'est quoi, ce truc ? On dirait une... créature vivante ? Ça sert à quoi, bon sang ?

Dans l'obscurité, Cénis commença à expliquer. Elle parlait lentement, laissant à Lisa le temps de traduire ; parfois elle l'aidait en expliquant certains mots ou en reprenant sa prononciation. Fière et agacée par les efforts trop lents de la plus âgée des deux sœurs, elle s'adressait parfois à elle en mots simples, pour la forcer à devoir répondre en athémaïs.

À dire vrai, Elena, que tout le monde maintenant savait être renommée Athéna par le maître du domaine, apprenait vraiment vite, elle aussi. Cénis avait été surprise d'apprendre que, non, les terriens ne sont pas tous doués et de loin pour apprendre une langue à vitesse prodigieuse. Elena n'avait pas le don de sa sœur cadette, mais elle progressait à vue d'œil elle aussi ; l'Étéoclienne commençait à saisir que c'était un trait de famille. Elle répondit, lentement, pour être compréhensible :

— Les lincis sont des symbiotes, élevés spécialement, ceux-là, pour les esclaves. On a beaucoup de symbiotes comme ça, que nous nous faisons implanter. Ils se nourrissent de nous et grandissent lentement, en nous fournissant en échange bonne santé et protection contre les maladies. Il y en a qui sont à peine visibles, d'autres qui dessinent de jolies arabesques sur la peau, comme des tatouages ; d'autres brillent la nuit, certains sont de vrais bijoux. J'en avais un sur mon épaule qui ressemblait à un joli joyau bleu. C'est courant d'en avoir un ici, cela immunise contre beaucoup de maladies. Certains rendent un peu plus fort

ou rapide, d'autres permettent de voir la nuit. Il en existe même qui diffusent des parfums ou qui changent agréablement l'odeur de notre sueur. Et les plus rares permettent de rester jeunes et en bonne santé très longtemps...

Lisa fit une moue intriguée, mais ce fut Elena qui posa la question, curieuse :

— Très longtemps ; c'est à dire ?

Cénis esquissa un sourire et, le plus naturellement du monde, expliqua :

— Eh bien, mon grand-père est resté jeune pendant un peu plus de cent ans.

Il y eut un grand silence. Lisa traduisit enfin, pour faire place à un second silence abasourdi. Pour les deux terriennes, le concept était juste impensable.

— Ce n'est pas le plus vieux, reprit Cénis. Je crois que les plus âgés peuvent dépasser cent cinquante, peut-être deux cent. Tant que le symbiote est en bonne santé et survit, son porteur ne tombe jamais malade et ne vieillit que très lentement. Heu... ça a l'air de vous surprendre. Ça n'existe pas, chez vous ?

Deux têtes un peu ébahies firent non dans un bel ensemble et Cénis ne put retenir un sourire de fierté ; une chose au moins que ces terriens ne pouvaient prétendre posséder ou savoir faire en mieux. Depuis qu'elles discutaient ainsi, la nuit, elle avait eu la surprise d'apprendre l'immense fossé entre son monde et l'incroyable, presque inimaginable, société de ces deux barbares qui semblait avoir tout maîtrisé et conquis, même les étoiles, bien qu'elle n'arrivât pas à saisir le concept.

Elle reprit :

— Un linci, c'est un symbiote pour les esclaves. Il peut être posé sur la cuisse tout comme sur une épaule ou sur la hanche, toujours de manière visible. Il croît en formant des arabesques

plus ou moins étendues. Il sert à nous maintenir en bonne santé, à nous éviter les maladies, mais comme il se voit très distinctement, on le reconnaît vite comme marque d'esclave ; et, surtout, les chiens le sentent.

Lisa interrompit Cénis :

— Que veux-tu dire ?

— Les chiens, les chiens de garde. Tu en as peut-être vu, on les aperçoit souvent dans les marchés aux esclaves et il y en a autour du jardin, ici. Ils sont entraînés à sentir et reconnaître l'odeur des lincis ; si une esclave passe devant eux, ils aboient pour prévenir. Bien sûr, une fois qu'on a un linci, fuir devient presque impossible : à l'odeur en nous, les chiens nous traquent sans mal et on est vite rattrapés. Voilà principalement à quoi ils servent. Même si on arrachait le symbiote, ce qui veut dire s'arracher un bout de chair, l'odeur persisterait ; il faudrait plusieurs semaines pour qu'elle se dissipe.

— Fils de putes, c'est dégueulasse. Proprement dégueulasse.

Le commentaire d'Elena sonna lourdement. Lisa eut beaucoup de mal à trouver une traduction adéquate. Il y eu un gros silence, que l'aînée des deux rousses finit par briser :

— Ils vont me poser un linci ; soit. Est-ce que ça fait mal ? Comment cela se passe ?

Cénis haussa les épaules dans l'obscurité. Lisa aurait pu en parler, mais les trois jeunes femmes avaient vite compris qu'elle était devenue craintive, et peu encline aux sujets intimes. L'étéoclienne reprit donc la parole :

— Dououreux, oui, un peu. Pour accélérer l'implantation du symbiote on va inciser ta peau et y poser le linci qui pénétrera tes chairs. La douleur est assez brève mais pendant un court instant c'est vraiment terrible, comme si on faisait entrer une lame en feu dans toute ta cuisse. C'est surtout... enfin, je ne sais

pas si tu le vivras comme moi... Pour moi, c'était mortifiant. Une fois que tu as un linci, tu sais ce que tu es, ton odeur sera celle d'une esclave tant que le symbiote vivra...

Lisa intervint, à la dernière remarque de Cénis :

— L'odeur... Cette odeur florale ? C'est donc cela qui fait que mon odeur a changé ?

— Ha !... Oui, je n'avais pas pensé te le dire. Ces lincis sont sûrement assez chers, ils sont en train de modifier notre odeur corporelle. Maigre consolation, nous n'aurons pas vraiment besoin d'être parfumées ; nos sécrétions auront ce parfum floral, légèrement sucré. Une sorte de raffinement, qui.... La voix de Cénis s'assourdit pour s'éteindre, la gorge douloureusement nouée... doit nous rendre plus attirantes et agréables.

La jeune femme se renfrogna, serrant les dents pour retenir des larmes qui vinrent lui brûler les yeux, avant de lâcher une fois de plus, et malgré tous ses efforts, un sanglot déchirant d'enfant désespérée. Les bras de Lisa vinrent se fermer autour d'elle. Pour la première fois, les trois captives avaient gagné le privilège de ne pas être enfermées les poignets entravés dans le dos. Elena bougea à son tour et, tirant sur la chaîne qui retenait son collier au mur, elle parvint à venir enlacer les deux jeunes femmes et leur offrir un peu de réconfort. Elle n'irait pas avouer qu'elle-même en avait grand besoin, elles le savaient de toute manière.

Les larmes et les sanglots, les mots tendres, en français et en athémaïs, se mêlèrent dans la nuit. Elles se consolèrent de leur mieux, tandis que l'épuisement venait leur réclamer le sommeil dont elles manquaient encore. Jamais leurs discussions chuchotées dans le silence de leur cage ne durèrent vraiment longtemps. Juste, dans ce court et précieux laps de temps entre leur retour hagardes et traumatisées par les épreuves de la journée et l'appel du sommeil, avaient-elles la seule liberté qu'on daignait leur

accorder et elles faisaient de leur mieux pour tenter d'en profiter. Elena était la plus motivée pour ces discussions murmurées ; elle disait à chaque fois :

— Le vrai pouvoir, le seul qui nous reste, c'est le savoir. Et tu es celle qui en sait le plus, Cénis, alors tu dois tout nous raconter, comme nous, nous te parlons de la Terre...

Dans l'ombre, Sonia se tenait debout et écoutait. Comme chaque soir elle attendait, dans la plus parfaite et silencieuse immobilité, jusqu'à entendre les souffles paisibles du sommeil des trois esclaves. Dans son esprit froid et tourmenté elle était, depuis des décennies, incapable de dire quelle pensée était sienne et quelle était son identité, celle de la San'eshe qu'elle avait été, quel désir était véritablement l'un de ses propres souhaits et pas celui de l'esclave parfaite et démente qu'elle était désormais, naquit une émotion...

Une interrogation faisait naître des émois, des sentiments, chez elle qui n'en avait pas plus qu'une once de pitié ou de scrupules. Pourquoi venait-elle écouter ces trois captives, chaque soir ? Pourquoi la voix de Lisa la faisait-elle tant frémir, alors que cette petite chose si pitoyable n'aurait, selon l'éducatrice, finalement, mérité qu'une mort rapide ? Pourquoi ces deux sœurs la fascinaient-elles tant ? Pourquoi, à se poser la question, avait-elle senti deux perles humides naître au coin de ses yeux, qu'elle chassa dédaigneusement ? Il n'y avait aucune réponse logique à ces questions. Seulement une mélancolie profonde et douloureuse, que Sonia arracha de ses pensées froidement et sans hésitation, tandis qu'elle quittait les caves sans un regard en arrière.

\* \* \*

— Sait-elle faire le thé ?

La question était tombée abruptement, alors que Priscius recevait Jawaad. Celui-ci était connu du maître-esclavagiste, comme de tout le monde sans doute, pour avoir toujours refusé de siéger au Conseil des Pairs, alors même que sa fortune et sa position dans la Guilde des Marchands le rendaient éligible depuis des lustres ; mais sa renommée ne s'arrêtait pas là. Il était aussi connu pour son caractère particulièrement difficile, ce que d'aucuns auraient estimé être un doux euphémisme. L'homme parlait peu, était asocial, se moquait des conventions et affichait une assurance arrogante et autoritaire.

Il avait, en fait, le don de se mettre à dos la moitié de ses interlocuteurs et d'agacer l'autre. Priscius était à classer dans la moitié agacée. Il avait déjà eu à traiter avec le puissant maître-marchand à l'humeur éternellement maussade. Chaque négociation avait été un casse-tête pénible mais Abba, un collègue, second et ami de Jawaad, était passé la veille lui demander si son patron pouvait être reçu pour admirer les trois nouvelles acquisitions de l'esclavagiste. Il pouvait être intéressé par un achat, mais ne tenait pas à devoir supporter la cohue des enchères.

C'était une demande assez fréquente, dans le métier : il était difficile pour un homme un peu exigeant de juger des qualités d'une marchandise au moment de la mise aux enchères, au milieu des cris des badauds et du brouhaha de la foule. Ainsi, Priscius recevait deux à trois riches visiteurs par semaine, venant faire le tour des Jardins des Esclaves de la ville, s'arrêtant sur les futures filles éduquées qui seraient bientôt en vente. Une bonne partie de ses affaires se faisait d'ailleurs ainsi, en privé ; mais si un homme du Haut-Art voulait se faire connaître et remarquer, la mise aux enchères, surtout dans les ventes de luxe, était une nécessité. Les prix des plus belles et désirables esclaves y explosaient alors, leur valeur rejaillissant sur la renommée du vendeur. Encore fallait-il,

bien sûr, avoir les moyens de ses prétentions avant de pouvoir mettre une fille en vente sur les estrades les plus luxueuses. Plus d'un esclavagiste avait vu sa réputation ruinée par la vente d'une fille décevante et mal éduquée qui n'avait pas donné satisfaction.

— Bien sûr qu'elle sait faire le thé. Je ne vais pas te faire servir par une captive mal dégrossie !

Priscius s'énervait déjà. Le rituel était le même, et cette fois-ci ne dérogeait pas à la règle. Il proposait toujours à ses clients de boire et festoyer en préambule aux affaires et, systématiquement, Jawaad posait toujours la même question pour l'esclave qui la servait : " sait-elle faire le thé ? " Il ne demandait jamais rien d'autre, pas la moindre friandise ni même un verre de vin. Un véritable ascète, frustrant et exigeant.

Le maître-marchand acquiesça d'un geste à peine visible, poussant doucement l'arrière du crâne de l'esclave venue se mettre à ses pieds pour le servir, et reporta son regard sur le jardin en contrebas du bureau où l'avait reçu l'esclavagiste.

Un étage plus bas, à quelques mètres, les trois captives attendaient à genoux, près de la fontaine. Une jeune femme au visage magnifique, blonde aux cheveux d'un or pur, et deux rousses, la première chétive et menue, aux cheveux d'un roux flamboyant de feuillage d'automne, la seconde racée et sauvagement féline, sa crinière auburn presque noire par instants. Les deux rousses portaient un tatouage d'orchidée sur le sein droit. Leurs poignets croisés dans le dos, elles avaient un bandeau sur les yeux mais elles n'étaient ni entravées ni attachées et patientaient seules et immobiles sur la place ombragée. Priscius devança la question du marchand, bien qu'à dire vrai, il se demanda si celui-ci l'aurait en fait posée :

— Ce sont elles. Le dressage est en cours, mais je vais bientôt pouvoir ordonner à Sonia d'accélérer leur éducation.

J'ai cru entendre que tu cherchais des barbares, non ? Les deux rousses en sont.

Jawaad garda son regard impassible sur le trio. Il avait dédaigné le fauteuil offert et restait appuyé contre la colonne ouvrant sur le balcon, bras croisés. Son visage maussade cachait totalement toute expression qui aurait pu guider Priscius dans les négociations. Il lâcha, négligemment, sans se soucier de regarder vers son interlocuteur :

— Et la maison Tuna ?

Priscius passa mentalement en revue ses meilleurs jurons sans rien laisser paraître. Son invité avait lâché cette remarque telle une bombe, distraitemment jetée pour voir ce qui se passerait. Priscius n'était pas dupe du but premier ; autant y aller franc-jeu.

— Tu as donc entendu parler du mauvais tour tenté par certains de mes confrères ? Inutile de se voiler la face, je connais les rumeurs qui circulent depuis que Batsu m'a payé une dette avec un mauvais bobard et une fille à moitié démolie. Non, ce ne sont pas des survivantes de la maison Tuna, elles sont barbares toutes les deux ; mais quand j'en aurais fini avec elles, ces deux tatoués éclipsent cette maison, crois-moi ! Elles sont prometteuses, surtout la plus grande ! De vraies beautés, avec du potentiel ! Elles sont intelligentes et vives d'esprit et je compte bien faire monter les trois sur la plus haute estrade du marché, pour un nouveau record d'enchère.

La seule réponse de Jawaad au discours de l'esclavagiste fut un vague rictus dubitatif, suivi d'une question un moment après, alors qu'il continuait à observer les trois captives qui, rejointes par Sonia, la suivaient en laisse :

— Barbares, donc. Terriennes ?

— Tout à fait, mon éducatrice connaît leur langue, elle me l'a confirmé.

Priscius jeta un regard par le balcon, tandis que l'esclave partie préparer le thé revenait vers les deux hommes.

— Ha, d'ailleurs elle les conduit aux bains. La plus grande va recevoir son linci.

— Je veux voir.

La voix du marchand sonna comme un ordre auquel il n'attendait pas de refus. Priscius en lâcha un soupir énervé en se redressant, mais il consentit à la patience. L'effort s'avérait difficile. Il reprit, jetant un regard vers son esclave, qui avait vraiment intérêt à servir parfaitement pour cette occasion :

— Bien sûr, bien sûr, je me doute que tu n'es pas venu pour discuter de la douceur de l'été. Nous allons rejoindre mon éducatrice ; je te demanderai cependant d'être prudent, elles ne sont pas encore accoutumées aux hommes.

Jawaad réceptionna la tasse offerte à genoux par l'esclave qui dissimulait sous un sourire calme, la tête légèrement baissée, son angoisse après le regard lourd de Priscius à son adresse ; après avoir soufflé sur la tasse il en but une gorgée, avec la même concentration inspirée que s'il dégustait un cru précieux. Il ne fit aucun commentaire, son visage impassible laissant tout mystère sur son approbation du thé. Priscius se demanda brièvement combien il lui en coûterait s'il venait à tuer un maître de la Guilde des Marchands. Sans doute sa propre vie ; il connaissait trop bien le maître-marchand ; aussi l'idée saugrenue disparut-elle aussi vite qu'elle était venue.

Il y eut quand même une réaction. Jawaad prit une seconde gorgée de thé, passant en caresse ses doigts dans les cheveux de l'esclave qui l'avait préparé. Priscius se contenterait de ce signe pour s'assurer de la satisfaction du marchand et sa fille s'en sortirait donc sans châtement.

— Allons-y, je te conduis !

Priscius attrapa une poignée de pistaches dans son énorme main et se dirigea vers le fond de la villa, au rez-de-chaussée, pour rejoindre le pavillon des bains. Jawaad le suivit après une dernière gorgée du thé qu'il posa négligemment sur le bureau avec un signe vers l'esclave au passage, lui désignant la tasse qu'il n'avait pas finie.

Le thé n'était pas mauvais, il n'était juste pas réussi. Mais pour Jawaad, personne ne savait faire le thé.

\*\*\*

Les trois captives n'en menaient pas large, mais aucune d'entre elles n'avait osé se rebiffer quand elles avaient été aveuglées d'un bandeau dès la sortie de leur cage. Même Elena n'avait pour une fois pas juré, bien que sa colère grondante se lise à sa moue. Le bandeau était solide et épais ; fait de cuir matelassé et doublé de soie, il n'était pas fermé par un nœud, mais par une boucle d'acier qui, une fois fermement resserrée, était verrouillée par un petit cadenas. Ainsi ajusté, l'ôter par soi-même était particulièrement difficile.

Privées de la vue, les captives constataient juste que le rituel de la journée semblait le même que la veille. Une routine qu'elles appréhendaient, leurs autres sens alertés leur faisant prendre conscience de la variété des bruits résonnant dans le jardin. Des rires et des discussions lointaines leur parvenaient, mais aussi des exclamations de voix, l'abolement d'un chien, les chants des oiseaux, le léger bruissement des feuilles et le bruit doux et berçant de l'eau de la fontaine.

L'attente ne dura cependant pas cette fois. Sonia marchait pieds nus, comme toutes les esclaves dans le jardin et la propriété. Elle était pratiquement silencieuse, et les trois jeunes femmes ne l'entendirent que quand elle leva la voix :

— Bonjour, esclaves.

Les trois répondirent immédiatement, la voix angoissée :

— Bonjour, maîtresse.

L'éducatrice esquissa un sourire. Elles apprenaient vite ; mais surtout, leur instinct, cible du conditionnement, s'imprégnait de son enseignement bien plus que leur esprit. Le dressage portait ses fruits. Sans rien expliquer elle réunit leurs trois colliers par un lien, dans le silence et l'obscurité, observant leurs réactions.

Elles n'en eurent pas plus que des tressaillements et une tension évidente ; même la plus rebelle des trois se tint calme. Après presque une semaine de mauvais traitements et de contraintes épuisantes les maintenant en une perpétuelle angoisse, elles avaient pu se reposer un peu et aussi se laver. Ce qui ailleurs aurait coulé de source devenait ici des privilèges précieux qu'elles auraient tout fait pour ne pas mettre en péril ; et chacune s'efforçait de supporter les épreuves et les humiliations pour épargner ses consœurs.

Sonia n'eut aucun mal à faire suivre docilement le trio par la laisse qu'elle avait attachée au cou de Lisa. Elles avançaient maladroitement, voulant lever les bras pour tâtonner et retrouver un équilibre quelque peu précaire ; mais la voix de l'éducatrice tonna, l'aiguillon électrique grésillant pour lâcher une décharge claquante à leurs pieds :

— Droites !

L'ordre les fit immédiatement se forcer à la cambrure et s'arrêter, avant que Sonia ne tire à nouveau la laisse. Elles avaient obéi à la seconde, la peur conditionnant inexorablement leurs réactions.

Elena, passé le réflexe qui venait de la faire obéir immédiatement, grommela entre ses dents en jurant, parfaitement

consciente de ce qui se passait, mais elle ravala la rage qui l'envahissait. La laisser éclater ne changerait rien et sa sœur et Cénis en subiraient aussi les conséquences. Elle-même, seule, aurait sans doute encore enduré les coups infligés sans faiblir mais systématiquement, quand une se rebellait ou fautait, les trois étaient châtiées ; Elena se faisait piéger par la compassion.

La traversée des jardins puis l'entrée dans le pavillon des bains, après plusieurs volées de marches et des détours dont elles ne pouvaient rien voir, achevèrent de désorienter le trio. Elles furent frappées d'entrée par les rires féminins qui ponctuaient des discussions à voix basse et par la chaleur humide des lieux. Le pavillon des bains se présentait comme une dépendance qui formait tout un angle de la villa du jardin de Priscius. Le lieu était en permanence ouvert, et y allaient et venaient esclaves et hommes du domaine.

Les habitants d'Armanth, et les athémaïs en général, sont propres. Il y a des bains publics un peu partout, toute personne aisée dispose d'un bassin privé dans sa maison et l'on différencie les tavernes miteuses des auberges accueillantes au fait que ces dernières sont équipées de commodités agréables et vastes pour se laver.

Les rires qui accueillaient les trois captives étaient ceux des esclaves les plus éduquées de la Maison. Elles avaient été rassemblées pour donner le bain aux trois nouvelles et prenaient ce moment comme une festivité joyeuse et paisible. L'arrivée des captives aveuglées déclencha murmures curieux et chuchotements de l'assistance. Elles étaient une petite dizaine ; la plupart seraient d'ici les semaines à venir destinées à la vente et elles en avaient conscience. Chacune d'entre elles avait tôt ou tard été à la place des nouvelles et elles n'auraient eu aucun mal à décrire le sentiment qu'elles avaient, à leur tour, partagé.

Le premier bain était un autre rituel du Haut-Art. Il débute une phase qui durerait plusieurs jours, pendant laquelle le bandeau ne serait jamais retiré aux trois captives. Privées de la vue leurs autres sens seraient stimulés, cependant qu'elles seraient maintenues dans une dépendance profonde, forcées de faire confiance à qui allait prendre soin d'elles. Bien sûr, Sonia n'allait pas l'expliquer à ses " élèves ".

Ici, parmi les filles de la Maison, l'éducatrice était reine. Même si elle n'avait jamais été la préférée de Priscius, elle était celle qui les avait pratiquement toutes dressées, éduquées et conditionnées. Son arrivée avec les trois captives fut ponctuée, parmi les rires et les murmures, de salutations respectueuses, toujours en s'inclinant devant elle, regard baissé. Toutes la nommaient " maîtresse ". Sonia interrompit rires et jacasseries d'une voix autoritaire :

— Vous savez ce que vous avez à faire ! Je vous interdis de leur parler, comme de leur répondre. Si une seule d'entre vous l'oublie, je la fouetterai moi-même.

L'ordre fit taire les rires, qui ne reprurent que plus tard. Sur la dizaine des filles présentes, trois ne participaient pas au bain ; elles y assistaient pour apprendre le rituel que leurs aînées accomplissaient. Quant aux autres, elles s'approchèrent du trio et se choisirent, chacune par petit groupe, une des trois captives qu'elle guida vers le bassin.

Sonia suivit Lisa du regard, quand elle fut à son tour poussée vers le bain. La tête relevée, les sens en alerte, celle-ci tressaillait d'angoisse aux contacts des mains caressantes et tendres qui la guidaient ; mais Sonia, qui avait laissé son aiguillon loin du pavillon, ne laissa paraître aucune émotion et se décala pour rejoindre l'entassement de coussins jetés sur le large tapis qui bordait le bain, s'installant telle une reine attentive. Avant de

s'asseoir près d'une assiette de grappes de raisins, elle lança un dernier ordre, cette fois d'une voix sulfureuse :

— Vous trois, il vous est défendu de parler, sauf pour répondre si on vous le demande.

Elle ne rajouta rien sur les conséquences si jamais elles se rebiffaient, elles le savaient parfaitement.

Les trois captives étaient séparées, et se retrouvaient incapables de savoir qui les touchait. Le bain commença de la manière la plus évidente qui soit : elles furent savonnées longuement, debout, l'eau chaude leur arrivant sous la taille. Entourées de deux esclaves chacune, elles étaient massées avec douceur et attention, avec des éponges faisant mousser un savon de lait parfumé. Les filles qui les lavaient veillaient à la légèreté et la tendresse de leurs gestes. Parfois, des mains remplaçaient les éponges, venant retenir ou manipuler leurs corps comme on l'aurait fait d'animaux de prix dont on faisait la toilette.

Passé les premiers instants d'appréhension où il leur fut difficile de ne pas avoir de gestes rétifs, Elena la première, puis Cénis se laissèrent vite bercer par le traitement agréable et délassant. Les baigneuses étaient délicates et, ne tentant pas de résister, les deux jeunes femmes s'y abandonnaient avec plaisir, en appréciant comme jamais elles n'auraient songé le faire un si simple et paisible moment.

Pour Lisa, malheureusement, la chose n'était pas si simple : elle ne se détendait pas et tremblait convulsivement. Sonia braqua son attention sur elle et comprit de suite. Lisa paniquait d'instinct dès qu'elle était touchée ; sa panique augmenta quand mains et éponges entreprirent une toilette plus intime. Le traitement bestial de Batsu lui avait laissé de terribles hantises en héritage et malgré toute la douceur des baigneuses, ces contacts lui faisaient revivre ses cauchemars.

L'éducatrice ne fit pas un geste pour interrompre les baigneuses de Lisa, venant chercher distraitemment un grain de raisin, mais sans quitter la jeune rousse des yeux. Personne n'appréciait le viol à Armanth, même si cela arrivait ; celui d'une esclave, même s'il était uniquement sanctionné d'un dédommagement, était peu apprécié. Violer une esclave la rendait inapte à trouver plaisir, réconfort et but dans la sexualité, un outil qui en temps normal les contrôlait efficacement. Bien entendu, on ne demandait pas à une esclave des plaisirs sa permission pour en user, y compris brutalement ; mais on la conditionnait à être disponible, pour chercher à être utilisée sexuellement et à en tirer plaisir. Un viol rendait ce conditionnement compliqué, voire impossible et réduisait drastiquement sa valeur.

La pensée fugace qu'elle aurait à s'occuper personnellement de la petite rousse et de sa hantise éclaira son regard bleu d'un feu étrange et inquiétant, alors qu'elle observait les trois femmes à qui on avait commencé à laver les cheveux. Celles-ci venaient de passer des jours sans jamais avoir vu un peigne de près ; portant les cheveux longs toutes les trois, leur tignasse n'était que nœuds et paquets sales.

Toujours guidées avec un mélange de douceur et d'autorité, les trois captives furent placées à nouveau à genoux, forcées de reprendre la posture cuisses ouvertes. Les baigneuses commencèrent le démêlage, se passant huiles pour cheveux, peignes et ciseaux dans des rires et des échanges joyeux. Aucune n'adressait la parole aux captives. Rarement un mot rassurant leur avait échappé, vite ravalé sous la surveillance de Sonia, mais même les captives parvenaient à savourer ce moment de plaisir et de détente que vivaient toutes les filles venues aider ou assister au bain. Après tout, à cet instant, il n'y avait que des femmes dans une intimité paisible. Même si les trois concernées étaient

aveugles, et devaient rester muettes, toutes profitaient de ce moment... sauf Lisa.

Les rires joyeux et les éclats de voix amusées furent brusquement interrompus par la voix grave et tonitruante de Priscius, entrant par le hall ouvert sur la grande pièce d'eau :

— À genoux !

Une dizaine d'esclaves glissèrent au sol dans un ensemble parfait. Les trois captives se figèrent, après un sursaut d'angoisse.

Priscius grimpa la volée de marches, fier comme un coq, en présentant dans un grand geste théâtral le spectacle des bains et de la poignée de filles magnifiques qui s'y trouvait, espérant susciter un véritable intérêt chez son maussade invité. Il y avait selon lui de quoi : il ne choisissait pas les esclaves qu'il éduquait par hasard. Toutes avaient non seulement une beauté véritable, aussi bien dans un corps parfait que dans un visage attirant ; mais surtout toutes affichaient par leur apparence, leur allure, leur regard, un panel de tous les attraits de la féminité aptes à séduire un homme.

Bon, il s'avancait peut-être un peu avec les trois nouvelles en train de se faire laver, soit, mais il eut le sentiment qu'il aurait pu montrer un mur nu avec la même théâtralité, que ça n'aurait pas suscité plus de réactions chez Jawaad ; cela l'agaçait prodigieusement. Le maître-marchand emboîta le pas de l'esclavagiste, les mains enfoncées dans les poches de son kilt, pour se dresser devant le spectacle pour lequel, en apparence, il n'avait qu'indifférence. Sur l'instant, Priscius se demanda s'il ne préférerait pas les hommes ; cela aurait eu l'avantage d'expliquer son manque d'intérêt. Il tenta un petit appât de marchand de tapis :

— Charmant spectacle, n'est-ce pas ? Cela ne peut pas laisser indifférent, avoue, non ? Poursuivez, esclaves !

Jawaad répondit en se grattant négligemment le menton couvert d'une barbe de trois jours. Les filles reprirent le bain, leurs voix plus timorées redevinrent rapidement un léger concert joyeux. Le marchand observait sans un mot, son regard noir sur les trois captives aux yeux bandées, centre de l'attention de la toilette. Priscius ne manqua pas, bien sûr, de voir ce regard sombre et insondable s'arrêter avec insistance sur les deux sœurs. Jawaad sortit enfin de son mutisme :

— Je veux les regarder de près !

La demande était toujours aussi sèche et autoritaire, mais paradoxalement témoignait de son respect des lieux : il n'aurait pas approché les esclaves et dérangé le bain sans l'accord de l'esclavagiste.

À genoux en train de se faire coiffer, les trois concernées réagirent dans une appréhension renouvelée à la discussion qui les concernait. Sonia était déjà debout et, après avoir salué son maître, se rapprocha des deux hommes pour se mettre à leur service. Jawaad reconnut la sulfureuse éducatrice de Priscius : il avait été présent le jour où elle avait été mise aux enchères dans le Marché aux Cages, cinq ans auparavant. Il avait été le seul homme, ce jour-là, à n'avoir pas exprimé la moindre attirance visible envers elle et Sonia s'en souvenait bien. Elle était curieuse de voir ce que le maître-marchand pouvait trouver de particulier et d'attirant chez les deux terriennes. Priscius la héla :

— Fais-les approcher.

Attentives, toutes les baigneuses arrêtaient leur travail joyeux, Sonia circulant en chaloupant entre elles. Les captives, aveugles, se figèrent de tension dans le silence qui soudainement pesait sur les lieux. L'éducatrice tourna la tête vers les deux hommes, une fois au-dessus du trio immobile et anxieux, attendant leur ordre. L'esclavagiste annonça d'une voix forte :

— Fais avancer Athéna !

Sonia se pencha, pour attraper d'un geste léger le menton d'Elena et la faire se relever d'un geste. S'attendant à un geste rétif elle s'approcha tout contre la jeune femme, glissant dans un murmure à son oreille, tandis qu'elle saisissait son collier délicatement :

— Sage...

La jeune femme souffla par le nez d'agacement, mais admit d'obtempérer. Elle ne chercha pas à être gracieuse ou marcher avec élégance, se contentant de se tenir droite en suivant les impulsions et les tractions que l'éducatrice imprimait à son collier. Son humeur rebelle et colérique se lisait à son manque d'empressement mais, aveugle, elle se retint de tout geste malavisé.

Elena mesurait presque un mètre quatre-vingt ; d'une taille de mannequin, son corps modelé par des années de danse en avait d'ailleurs les formes sculpturales. Sur Terre, elle dépassait la plupart des femmes de son âge d'une bonne tête et toisait pas mal d'hommes mais, debout face à Jawaad et Priscius, elle leur cédait près de vingt centimètres. Non qu'ils fussent colossaux ; ils étaient tous deux grands pour des lossyans, mais sans que ce fut exceptionnel. Même face aux autres esclaves des Jardins, les deux terriennes étaient plus petites ; la différence était parfois d'une tête. Pour les terriens, tous les lossyans, hommes et femmes, paraissaient presque des géants.

Priscius ne put s'empêcher de faire son boniment, non sans une évidente fierté. Il avait de gros espoirs avec Elena, la plus belle des trois, même si Cénis avec son corps magnifique et ses traits fins d'éteoclienne s'y comparait sans mal. Sauf que celle-ci était rousse ; une rareté.

— La plus magnifique du trio ! Les deux sont sœurs, j'avais même idée de les vendre en un lot, cela séduirait certains clients

collectionneurs ; deux rousses tatouées et sœurs, un bel assortiment. Même sans dressage, avec son corps, elle est délicieuse ! Mais avec les progrès qu'elle fait, j'en tirerai une pure merveille, dévouée et plus brûlante qu'une braise. Elle a une sauvagerie qui donne envie de la dompter. Tiens, regarde !

Joignant le geste à la parole, l'esclavagiste attrapa le bras d'Elena. Comme il s'y attendait, elle se braqua en râlant, dents serrées et en résistant tandis qu'il la forçait à se tourner sur elle-même et s'exposer au regard de son invité. La jeune femme s'efforçait de toute sa volonté de ne pas céder à sa colère en dégageant son bras d'un mouvement violent, mais sa rébellion attisait encore sa beauté ; c'était exactement ce que Priscius souhaitait montrer.

— Je compte bien la présenter aux enchères, mais si tu souhaites faire une offre je peux te la réserver, tu seras alors prioritaire quand débiteront les mises publiques.

Jawaad restait cependant insensible au discours de son hôte. Il fixait la jeune femme et, quand Priscius la remit face à lui, il tendit sa main pour attraper son visage et la forcer à le lever face à lui. Aveugle, Elena haletait d'angoisse, son cœur battant dans sa poitrine, assez fort pour faire palpiter son sein. Elle cachait sa peur maladroitement en soufflant de frustration.

Jawaad fronça un sourcil. Concentré, son regard froid et sombre détaillant l'esclave, sa main longea dans une caresse et une exploration le visage métis aux traits si rares. Il semblait jauger et étudier. Puis s'intéressa à son corps, sa main large passant sur la hanche de la captive qui tressaillit et afficha encore une colère agacée. Il scrutait toujours avec la même attention, cette fois clairement intéressée, affichant un léger rictus qui pouvait passer pour un sourire, aux protestations contenues et fulminantes de l'esclave. Il finit d'une caresse sur son côté par la

pousser doucement vers Sonia, sans brusquerie, et s'adressa à elle, manipulant distraitemment son pendentif aux formes d'astrolabe. Celle-ci ne manquait rien des regards et des observations du maître-marchand, notant les moindres détails qui pouvaient lui permettre de deviner ce qu'il recherchait. Il fit un signe de tête vers elle.

— Va me chercher l'autre.

Environ dix paires d'yeux observaient le manège. Toutes les filles s'étaient arrêtées et restaient à leur place, attentives à la scène qui se déroulait devant elles. Pour certaines, l'idée d'être achetées par le maître-marchand était l'espérance d'une vie douce et en sécurité et elles l'exprimaient en œillades tendres et timides, savamment enjôleuses et en postures délicatement sensuelles pour capter son attention, ce qui apparemment n'avait vraiment pas l'air de fonctionner.

Priscius, lui, observait Elena ramenée à ses baigneuses qui, à part ses moues de colère et d'angoisse, n'avait pas fait le moindre geste hostile ou agressif ; preuve qu'elle acceptait son sort. Il jeta un regard vers Sonia et lui fit un signe de tête avec un sourire largement expressif ; il était satisfait et ne put d'ailleurs s'empêcher de le dire :

— Quand tu penses qu'elle voulait arracher les yeux de tout ce qui l'approchait il y a quelques jours ! Une vraie perle, une esclave dans l'âme avec un tempérament de feu.

Jawaad acquiesça distraitemment. Il fixait la jeune rousse, que Sonia guidait vers lui ; c'était fort différent d'avec sa sœur aînée. Elle suivait l'éducatrice docilement mais elle tremblait comme une feuille, terrorisée. Aucune dissimulation ni la moindre tentative de bravade de sa part ; sa peur se lisait sur tout son corps frêle et amaigri. Arrêtée devant le maître-marchand, elle ne lui arrivait pas plus haut qu'au plexus.

Le regard sombre du maître-marchand se posa sur la petite chose tête baissée et il tendit une main pour lever son visage vers lui. Elle tressaillit, toujours aveugle, semblant au bord du vertige. Si proche de cet homme inconnu et qu'elle ne voyait pas, sa terreur grandissait encore, son odeur la paniquait. On aurait presque pu croire qu'elle tomberait évanouie dans l'instant, mais Jawaad la fixait avec attention, tenant son menton sans la lâcher. Concentré, ses sourcils se froncèrent en un regard plus dur et plus sombre. Tout à son observation, son pouce caressait la joue de la jeune femme et il était évident qu'il lui trouvait un intérêt, que Sonia ne manqua pas. Il y avait là quelque chose de particulièrement intrigant.

Priscius, lui, dissimula sobrement une certaine surprise ; décidément, comprendre ce qui se passait dans la tête de cet homme était, au mieux, frustrant. Voilà qu'il montrait du goût pour la plus inintéressante des trois filles ! Mais soit, il en ferait son parti.

— C'est la plus douce et la plus intelligente des trois. Elle a appris l'athémaïs très vite et il est inutile de lui dire les choses deux fois ; mais comme tu le vois, elle est plus peureuse qu'un lapereau. C'est elle que Batsu a abîmée, je ne doute pas pouvoir la remettre en état et en faire une petite merveille, mais cela va prendre du temps.

Jawaad n'avait rien écouté, ou du moins il en donnait la nette impression. Il avait à nouveau manipulé son pendentif et lâcha :

— La clef !

Priscius leva un sourcil surpris :

— La clef de quoi ?

— De son bandeau. Je veux voir ses yeux !

L'esclavagiste ravala sa profonde envie d'envoyer fiche son invité. Il semblait être incapable de la moindre politesse dans son ton, mais c'était un client ; un riche client.

— Ha, oui, bien sûr !

Priscius sortit de son jeu de clefs celle correspondante, allant pour se pencher vers la fille tétanisée de peur ; il n'eut pas le temps de finir son geste. La main du marchand l'avait saisie d'autorité et Jawaad fit basculer la tête de Lisa lui-même pour déverrouiller le cadenas et retirer le bandeau. À l'instant où celui-ci libérait le visage de la jeune femme, il le prit des deux mains, lâchant la clef dans un total désintéret et s'accroupit à sa hauteur, la forçant à le fixer. Devant lui, ce visage, métis comme son aînée, si fin, si surprenant de douceur, presque de porcelaine, affichait toute l'expression d'un être égaré dont la docilité était mue par la peur la plus vive. Un visage où brillait l'éclat humide d'un regard immense et profond aux couleurs de jade.

Jawaad fixa longuement ce regard au vert si frappant, le visage dur et froid. Sa voix aboya sèchement :

— Ton nom ?

Une voix nouée de peur lui répondit :

— Se... Selyenda, maître.

— Qui suis-je ?

— V... vous... êtes... un maître.

— Et toi, qui es-tu ?

La jeune femme dut s'y reprendre à deux fois pour répondre tant sa mâchoire tremblait :

— Une... une esclave, maître.

Le maître-marchand cessa ses questions, ses yeux suivant le visage de la fille ; puis se baissant il en contempla le corps, sa tête se tournant au gré de ses observations. L'attention qu'il mettait dans l'étude de la petite rousse était une évidence. Il

finit par retirer une main de son visage, reprenant clef et masque qu'il tendit vers Sonia qui observait toute la scène de plus en plus pensive et intéressée, elle aussi, avant de se redresser après une caresse sur la joue de Lisa. Il s'en détourna pour s'intéresser à Priscius :

— Parfait. J'ai vu ce que je voulais voir.

— Alors, qu'en penses-tu ? s'exclama l'esclavagiste avec un enthousiasme quelque peu commercial. Il faudra attendre un peu que leur éducation soit finie, cela prendra quelques semaines, mais si tu souhaites poser une réservation sur l'une d'elles, tu es le bienvenu, et nous pourrons nous entendre sur un prix.

Jawaad acquiesça encore distraitement, en suivant du regard la jeune rousse qui retournait à sa place pour la suite du bain, semblant à peine commencer à se remettre.

— Nous en reparlerons.

Il y eut un silence ; et réduire Priscius au silence était un exploit. Négligent son hôte, le maître-marchand ne quittait pas Lisa du regard. Avec un peu d'imagination on aurait presque pu le croire fasciné, bien que cette notion paraisse très relative chez cet homme qui ne montrait que rarement autre chose qu'une sorte de nonchalante indifférence. Sonia l'avait perçu et elle avait clairement conclu à cet instant qu'elle voyait un homme ayant trouvé quelque chose d'unique et rare, quelque chose qu'il avait cherché longuement. Quelque chose qu'elle était la seule à véritablement savoir.

Son regard bleu se mit à nouveau à briller d'un éclat étrange, et presque malsain.

# Chapitre 9

## La Callianis

**A**bba descendait la terrasse pentue qui menait aux chantiers navals de Radia Granateo, forcé de louvoyer entre les paquets de foules massés devant les échoppes des marchés et les badauds en goguette. Même si sa carrure incitait prudemment les gens à tenter de l'esquiver, sa même corpulence de colosse en faisait un obstacle souvent percuté dans des “ ho pardon ” et des grommellements polis et agacés.

Jawaad, qui suivait son vieil ami, profitait de son sillage pour avancer sans trop de peine, lui ; mains dans les poches, pour ne pas changer, il semblait peu soucieux de la foule. Il lui fallait juste esquiver de temps en temps un cabas, un coude ou une épaule. Les difficultés du géant, qui était aussi son bras droit et qui essayait vigoureusement de rester à son niveau dans le flot de la marée humaine, lui tiraient des regards amusés. Après un énième impact de badaud, Abba aboya avec agacement :

— Tu peux me dire pourquoi passer par cette terrasse-là, alors que c'est le jour du marché et que c'est toujours bondé ? On

aurait pu prendre les chevaux et faire le tour par les canaux au sud !

Jawaad lâcha un sourire.

— J'aime cette foule. Il y a ma boutique de thés, plus loin.

Le maître-marchand pointa d'un signe nonchalant une échoppe à la devanture coquette serrée entre deux autres enseignes de commerces de bouche. S'y pressaient quelques clients devant un large étal chargé de bocaux colorés et de pots d'épices de toutes sortes.

La foule était dense sur la rue, rassemblant un mélange bigarré de lossyans de tous les horizons. Les Athémaïs au teint café au lait dominaient, suivis des noirs des Franges de la même ethnie qu'Abba, des Étéocliens au profil fier et altier et des Teranchens reconnaissables à leurs cheveux châtain clair et à leur peau hâlée. Armanth accueillait la diversité et, en tournant simplement la tête parmi tous ces visages, on pouvait aisément apercevoir des hommes du Nord grands et massifs, et même quelques Dragensmanns aux allures imposantes et des Hemlaris aux yeux bridés et à la peau de caramel ; et la liste des peuples, des ethnies et des atours exotiques était encore longue.

Quand il atteignit l'étal, la jeune vendeuse qui y officiait aperçut Jawaad et, délaissant les deux clients avec qui elle était en pleine palabre sur le prix des poivres, passa la tête dans l'entrée de la boutique :

— Papa ! C'est pour toi !

Abba se fit encore cogner en voulant rejoindre son ami, se retenant d'attraper le malotru qui marchait tête baissée et épaules voûtées et venait de lui rentrer dedans sans un mot d'excuse. Sa retenue n'était pas tellement motivée par la peur de la maréchaussée. Armanth n'a pas de police à proprement parler : la sécurité y est pour la plupart assurée, sauf autour

du palais de l'Élegio et du Conseil des Pairs, par des gardes mercenaires embauchés par les commerçants et artisans de chaque quartier réunis en corporations, mais aussi financés par les dons des maîtres-marchands en fonction de leur intérêt à soutenir commerces et congrégations de la ville. Le résultat est que, d'une part, chaque quartier interprète un peu à sa manière l'application locale des lois et de la sécurité, d'autre part que, outre l'aristocratie de la ville qu'on ne touche de toute manière pas, les gardes tendent à une très grande mansuétude envers qui est membre influent de la Guilde des Marchands, ce qui était le cas d'Abba. Il aurait sans doute pu tuer un quidam en pleine rue et s'en tirer avec une amende pour tapage diurne...

Mais Jawaad était peu enclin à voir sa tranquillité troublée et l'esclavagiste se retint donc de provoquer l'esclandre qui pourtant le chatouillait fortement. Tout le monde n'était pas forcément armé à Armanth, bien que rares fussent les gens n'ayant pas, par sécurité, au moins un poignard à la ceinture. Une baffé pour punir un imbécile aurait donc eu fort peu de chances de se finir en duel ; pas en plein milieu du marché noir du monde.

S'extirpa de la boutique encombrée au possible un vieux bonhomme aux allures de sage oriental, turban et barbiche clairsemée comprise, qui réajusta ses binocles en apercevant le maître-marchand, l'interpellant d'une voix amicale :

— Ha, Jawaad. Je ne vous attendais pas avant une bonne semaine ! Auriez-vous éclusé si vite votre réserve ?

— Je passais dans les environs, vieil homme.

Jawaad eut un sourire bref mais amical, son regard sombre se posant sur le vieil Athémaïs avec une surprenante chaleur de sa part.

— Ta fille est toujours aussi belle. As-tu ma commande ?

— Vous avez de la chance, elle est arrivée dans les temps, vous ne venez pas pour rien. Eh oui, Janeel grandit, autant en beauté qu'en intelligence ! Il va être bientôt temps de la marier. Et vous, toujours célibataire ?

Jawaad esquissa encore un sourire à peine visible, en quelque sorte amusé, se tenant sur le perron de la boutique. Abba le rejoignit, se laissant aller à regarder les épices et les thés de l'étal, saluant Janeel à son tour. Il admira sans gêne la jeune femme, qu'il estimât avoir peut-être seize ou dix-sept ans, au teint hâlé et aux cheveux noirs corbeau, bouclés à merveille. Elle avait repris sa négociation avec ses clients après un regard un peu agacé vers son père qui, bien entendu, lui cherchait un bon parti. Selon les coutumes athémaïs elle aurait dû être mariée depuis un an, voire deux. Jawaad se savait être un candidat de choix pour le vieux marchand d'épices.

— Toujours célibataire, oui ; et cela restera ainsi.

Abba intervint de sa voix forte, ses énormes bras croisés sur sa poitrine :

— On a déjà essayé de le caser ; en fait, ça doit faire presque dix ans que j'essaie, mais va donc savoir ce qui lui conviendrait ! Il est plus difficile qu'une femme qui choisirait ses dentelles pour le jour de ses noces !

Jawaad ne réagit que par un regard qui appréciait la plaisanterie, tandis que le vieil homme éclatait d'un rire franc, lui.

— Ho, je pense en savoir quelque chose. S'il est aussi difficile avec le reste qu'il l'est avec le thé, je compatis ! Jassif El'haraad, je suis honoré de rencontrer un ami de Jawaad.

— Abba Yebut, je le suis aussi. Le géant tendit une poignée de main chaleureuse, mais veilla à la garder souple. En serrant fort, il aurait pu briser tous les os du vieillard. Heureux de connaître

l'homme qui subit les caprices de mon patron concernant sa manie du thé ; et ta fille est très belle, je lui souhaite un bon parti.

L'esclavagiste se tourna brièvement sur ses mots vers Janeel pour la saluer à nouveau d'un signe de tête poli. Il avait beau avoir une carrure de brute franchement peu rassurante, il avait des manières avec les femmes ; tout du moins un minimum.

Le vieillard répondit dans des accents chaleureux :

— Vous serez toujours bienvenue dans ma boutique, Abba Yebut, ami de Jawaad ! Merci de vos vœux. Je vais aller chercher la commande, je reviens de suite.

Sur le perron, petit havre de calme dans le flot des badauds du marché, Abba jeta encore un regard sur la fille de Jassif. Ha, il aurait fallu être difficile ou de mauvais goût pour y être insensible. Une partie de sa déformation professionnelle jaugait du prix qu'elle aurait valu comme esclave ; et il aurait été élevé, avec une bonne application du Haut-Art dans lequel le géant était maître. Mais, quoique sa tendance à voir les femmes comme des marchandises altérât quelque peu son jugement sur celles-ci, Abba constatait que la fille du marchand, aussi bien par son allure, sa beauté et ses sourires que par son évidente finesse d'esprit, était tout à fait attirante. Elle négociait avec un entêtement admirable et plaisant face à ses deux clients, des bourgeois ventrus et trop sûrs d'eux, aux atours épouvantables de luxe bariolé et tapageur, voulant apparemment acheter du poivre de qualité rare en grosse quantité, mais le payer le prix du tout-venant. Elle leur tenait tête sans rien lâcher, ni perdre son aplomb.

Abba se demanda distraitement, le temps que la pensée vienne et reparte, ce que dirait ce marchand si un esclavagiste lui proposait de prendre la main de sa fille ; après tout, lui aussi était célibataire et pas mauvais parti ; mais l'idée alla se perdre dans un coin de son esprit et il revint sur Jawaad.

— Eh bien, maintenant je saurais où tu te fournis en thés.  
Il a quoi de spécial, d'ailleurs ?

Jawaad haussa légèrement les épaules.

— Tu n'aimes pas le thé, comment saurais-tu y voir ce qu'il a de spécial ? Mais ses autres produits sont bons ; et oui, tu as une bonne idée.

Abba plissa le front à la remarque, perplexe.

— De quelle idée me parles-tu donc ?

— Sa fille te ferait une bonne épouse...

Jawaad n'ajouta rien, car il avait lâché la phrase juste avant le retour du vieux marchand d'épices, lui tendant déjà les pièces pour le paiement. Abba se contenta donc de foudroyer son patron du regard, lâchant un juron à voix basse, avant de se demander si le père et la fille avaient pu entendre.

Pour la somme que Jawaad lui donna, la commande paraissait ridicule. Une petite bourse de cuir qui, à vue d'œil, ne devait pas dépasser les cent grammes, voilà ce que lui tendit précieusement Jassif en échange de cinq barres d'argent. Une petite fortune, même si sur Loss les métaux précieux : or, argent, platine, étaient plus communs et aisés à trouver que sur Terre.

La Guilde des Marchands avait imposé dans tout le sud des Mers de la Séparation un standard monétaire qui ne s'arrêtait que là où commençait la domination de l'Hégémonie d'Anqimenès. La monnaie existait en trois formes : pour les dépenses courantes, on employait des piécettes de bronze et d'argent nommés les andris ; un andri d'argent en valait dix de bronze. Les andris de bronze étaient parfois coupés en quatre, les quadrans, avec lesquels on ne pouvait se payer guère plus qu'une miche de pain et que les Armanthiens surnommaient la " ferraille ". Il était plus rare de trouver des quadrans d'argent, une habitude plutôt réservée aux régions des Franges ou des îles éloignées, où la monnaie circulait

peu et était souvent refondue pour des bijoux et des parures. Les barres d'argent et d'or étaient quant à elles employées pour les dépenses d'importance. Chacune était frappée du sceau de la maison noble qui l'avait émise, portant ses armes, la date de sa mise en service et son numéro de lot, ce qui n'empêchait pas les contrefaçons. La frappe de monnaie restait un privilège de l'aristocratie qui gardait la mainmise sur la circulation des pièces et billets à ordre, en vertu d'accords âprement négociés avec les autorités de l'Église et les grandes corporations, toujours difficilement respectés, au prix de quelques guerres sanglantes.

Une barre d'argent vaut vingt andris d'argent, une d'or dix fois plus. Cinq barres d'argent représentent la moitié du revenu annuel d'un humble artisan ; le salaire mensuel d'un manutentionnaire est d'une demi-douzaine d'andris d'argent, au mieux. La dernière monnaie, la plus rare, est la barre de loss-métal, le trésor de chaque cité-état, qui en vaut vingt d'or ; mais on préfère systématiquement employer des billets à ordre échangeables dans des comptoirs commerciaux ou auprès des palais, contre du loss-métal ou son équivalent en monnaie. On laisse rarement ce métal si vital circuler pour les échanges commerciaux, sauf pour payer les plus chers tributs. Le billet à ordre est donc la norme pour les grosses dépenses, et chaque corporation et guilde marchande en a sa version, et son taux de change, sous le contrôle d'huissiers de l'aristocratie des cités-états, un privilège fortement disputé depuis des décennies avec la Guilde des Marchands.

Cinq barres d'argent contre le ridicule colis que Jassif avait apporté ; Abba soupira et fit partager sa mine dubitative à Jawaad. Avec ça, il y aurait eu de quoi payer un banquet fastueux et louer deux jours entiers toute une auberge de bains, esclaves des plaisirs et serviteurs dévoués compris, pour une bonne vingtaine de personnes ; et lui, il avait juste acheté une petite bourse de thé.

Jawaad comprit mais sa réponse fut encore plus joueuse, bien que son visage resta toujours aussi peu expressif :

— J'en ai acheté des plus chers. Merci, vieil homme, à dans un mois.

Abba emboîta le pas de son ami, un peu estomaqué, non sans avoir salué le marchand et sa fille d'un grand " que vous gardiez votre eau ! ", salut traditionnel des nomades des plaines désertiques des Franges. Le maître marchand reprenait déjà la direction des quais, rangeant sa bourse dans les poches de son kilt.

— Plus cher ? Plus cher que ça ?... Mais tu pisses des pépites de loss, ou quoi ?... Ha, par les Hauts-Seigneurs, des fois, je ne comprends vraiment pas tes manies.

Jawaad fourra à nouveau ses mains dans ses poches, fronçant un sourcil qui s'amusa de l'échange avec son second, tandis qu'ils rejoignaient le Radia Granateo.

— Je sais.

\*\*\*

Le chantier naval était bâti sur l'un des nombreux îlots artificiels de la baie d'Armanth. Tout ce que l'on nommait communément la basse-cité avait été entièrement gagné sur l'eau et la ville continuait à créer des îles artificielles en plantant des palissades de piquets dans les zones de haut-fond puis en remplissant les espaces délimités ainsi avec ses propres gravats. La ville grandissait sur la baie, en recyclant ses déchets pour en faire le socle de ses nouvelles rues et maisons.

Il n'y avait pas le choix. La ville s'était étendue autant qu'elle le pouvait jusqu'aux collines, puis au nord, allant jusqu'à pousser à flanc de falaise, mais le fleuve Argas dont Armanth occupait

l'estuaire était l'autre rempart qui lui interdisait de s'agrandir vers l'est. L'immense cité n'avait pratiquement pas besoin de murs, les falaises, les méandres de l'Argas, les marais qui les prolongeaient et la mer étant autant d'obstacles que seuls des navires lévitants pouvaient espérer surmonter.

Armanth, qui dédaignait les murailles et les fortifications, ne manquait pas de vaisseaux de toutes sortes ; nombre d'entre eux, appartenant à toutes les maisons marchandes, aux guildes et aux familles nobles de la cité, étaient capables de léviter, armés et redoutables. C'était, à défaut d'une véritable marine de guerre, la plus grande flotte de toutes les Mers de la Séparation.

Le Radia Granateo était une de ces îles volées à la baie, un des sept grands arsenaux de la ville. Plusieurs milliers de bâtisseurs y travaillaient sans relâche, près des immenses dérives de bois flottant venu par le fleuve depuis les forêts à plus de trois cent milles de là, attendant que les scieries les apprêtent pour devenir la matière première de vaisseaux de toutes tailles.

On comptait sur l'île plus d'une dizaine de chantiers navals, ce qui représentait potentiellement de quoi construire simultanément vingt navires à la fois. Les charpentiers et ébénistes n'étaient pas les seuls corps de métier : y travaillaient des forgerons, des drapiers de voilerie, des cordiers, des teinturiers, des ateliers de résines et des cimenteries, des ingénieurs, des fondeurs, des architectes et maîtres d'œuvre, ainsi que leurs familles vivant sur les îles et berges voisines et l'immense quantité de métiers de bouches et de services pour nourrir et entretenir tous ces travailleurs. Jawaad y possédait son propre quai d'amarrage et ses chantiers, le plus souvent occupés par trois ou quatre navires en cours de réfection. Depuis un an, on y construisait une nouvelle embarcation, un prototype, le futur vaisseau personnel du maître marchand.

Dans la cohue et les bruits des chantiers non loin, Theobos, le contremaître général, rejoignit le duo. Il faut dire que pour les repérer, il suffisait d'apercevoir le géant noir ; Abba ne pouvait pas passer inaperçu.

— Salut Jawaad, lâcha-t-il, en sueur et couvert de suie. Il se passa de plus de politesses, tendant juste une main calleuse et sale que le maître marchand serra sans hésiter. On a pris de l'avance sur le chantier ; ton coup de pouce financier nous a bien aidés. Tu veux le visiter ? Je te préviens, les aménagements intérieurs ont juste commencé.

— Je suis là pour ça.

Un beuglement suivi de jurons et d'exclamations de toutes sortes se fit entendre. Plusieurs hommes se mirent à courir sur le quai surchargé vers une pile de lambris laqués qui menaçait sérieusement de s'effondrer, ses cordes prêtes à rompre. Theobos se tourna sur la scène en poussant une gueulante retentissante. Il avait de la voix.

— Mais par les tripes de Neptune, qu'est-ce que vous avez foutu, bande d'ahuris ! Non ! Pas par en dessous, ça va vous retomber sur la caboche !

Le puissant contremaître tirait sur la cinquantaine. Vêtu d'un kilt de cuir tressé sur un vaste pantalon de toile, il arborait pour tout haut un tablier lui aussi d'un cuir noir et éraflé, débordant de poches pleines. Le visage mangé par une barbe hésitant entre le châtain clair et le vieux gris jaunâtre, le crâne chauve comme un œuf, on y devinait au-dessus de la nuque un symbiote discret, apparaissant comme à peine plus qu'un tatouage en arabesques autour d'un petit noyau central. Il aurait presque pu concurrencer Abba pour sa musculature, s'il n'avait pas été si petit comparé au géant. Il se retourna vers Jawaad.

— Il faut que j'aille voir. Ces planches coûtent une fortune, ils vont m'en bousiller si je les laisse faire.

Le maître marchand fit un signe de tête à peine visible pour acquiescer mais Theobos courait déjà, éructant des ordres à ses hommes avec un langage qui fleurissait de jurons variés, faisant lever un sourcil curieux à Jawaad. Il y en avait deux ou trois qu'il trouvait plutôt originaux et qu'il n'avait que rarement entendus.

Abba n'avait quant à lui pas bougé un doigt. Soit, s'il s'y mettait, il aurait déplacé à lui seul ce que cinq de ces ouvriers auraient eu peine à mouvoir, mais ce n'était pas son boulot et il n'était pas question qu'il s'abaisse à ce genre de trucs s'il n'y était pas contraint. De toute manière, ça concernait la mer et les bateaux et le géant avait une sainte horreur de tout ce qui flotte ou lévite. Il souffrait non seulement de vertige, mais également du mal de mer. Il préféra approcher du navire qui était pratiquement achevé, pour admirer de plus près le chef-d'œuvre qu'avait commandé son ami.

— Alors, c'est ça ton prochain vaisseau ?... Il est plutôt... petit...

Jawaad suivit le géant et acquiesça d'un signe à peine visible.

— Il est rapide.

— Rapide comment ?

— Très rapide.

Le vaisseau était d'une conception révolutionnaire pour les standards maritimes lossyans. Il avait les allures d'un véritable voilier, et aurait été dans sa forme générale comparable à un clipper ; on ne devait pas compter plus d'une douzaine de navires de ce type à avoir jamais été mis en chantier et c'était un des premiers à être achevés. Très fin, taillé pour la course, il sacrifiait en effet du volume pour une coque effilée. Il pourrait emporter bien moins de marchandises que les navires courants de type

caravelle ou galion, mais il était évident que sur mer il filerait comme le vent. Ses dimensions le rendaient pourtant quand on le voyait ainsi, malgré une mâture foisonnante et plus complexe que tout ce qui se faisait, plutôt modeste en comparaison des énormes vaisseaux marchands construits sur ces chantiers.

— Il a quand même l'air ben... petit, quoi, et fragile. Tu vas l'armer, au moins ? Et... il va léviter, je suppose ?

Jawaad plissa les lèvres en un sourire bref. Il savait l'horreur qu'Abba avait de se retrouver à plusieurs mètres au-dessus du sol, dans un navire ne tenant les airs que par la force de répulsion des moteurs à Loss.

— Deux fois douze canons-impulseurs latéraux, plus deux à l'avant et deux à l'arrière ; et, oui, il va léviter, plus haut que tous les autres.

— Plus haut tu dis ?... Combien ?

— Plus de douze mètres.

Abba avançait encore pour détailler le navire ; il y avait de la place pour une voile conséquente. Le plus notoire était, en plus des trois mâts principaux, la mâture orientable de chaque côté, que l'on déployait pour happer et canaliser le vent quand on voguait au-dessus des terres. Celle-ci était montée sur des pivots impressionnants, fait d'acier, là où le plus souvent on se contentait d'ouvrages de bois renforcé et de cordes. Une bonne partie des structures mobiles fragiles avaient été remplacées par de l'acier et du ciment de résine, une invention récente assurant un matériau solide, mais surtout souple et très léger ; un matériau qui coûtait très cher. Ce navire était parmi les premiers à bénéficier de cette ruineuse innovation.

— Tu n'as pas lésiné. J'admets, il est magnifique, mais, bon, ça reste un bateau ; et un petit...

Jawaad ne fut pas surpris de la remarque et ne commenta pas, tandis que les deux hommes marchaient au bord du quai, inspectant le navire en attendant le retour de Theobos dont on pouvait entendre les jurons d'ici à sans doute l'autre bout du chantier naval.

— Et tu as choisi son nom ?

Le maître marchand acquiesça :

— La Callianis.

— Tu veux dire “ le ”, non ? En tout cas, joli nom.

— La Callianis. Callianis est une nymphe des mers ; les océans accueillent plus généreusement une femme sur leurs flots qu'un homme.

— Je croyais que tu n'étais pas superstitieux ? Et tout le monde nomme ses navires de noms masculins, non ?

Jawaad eut un sourire amusé. Abba était autrement plus pointilleux avec les croyances, les légendes et les bons et mauvais signes que le maître marchand.

— Tout le monde pense qu'un navire doit dominer la mer ; tout le monde se trompe, on ne peut la dompter. La Callianis y voguera comme une nymphe dans son élément.

Tandis que les deux hommes arrivaient non loin de la passerelle, Abba changea de sujet. Il n'avait pas remis la chose sur le tapis depuis les trois derniers jours, principalement accaparés par son travail à sa propre Maison des Esclaves.

— Alors, au fait, tu ne m'as rien dit sur la rousse de chez Priscius ?

Jawaad tourna la tête vers son second, sans rien laisser paraître, comme toujours.

— Ha... oui. Je l'ai vue avec sa sœur aînée, d'ailleurs. Elle est en effet ce que je cherchais, je pense.

— Haaa ! Tu veux dire qu'on a enfin trouvé cette barbare pour laquelle tu nous bassines depuis si longtemps ?

Le maître marchand, retournant son regard sur son futur navire, hocha à peine la tête en confirmation, comme toujours sans montrer vraiment d'autre signe lisible sur son visage. Abba reprit :

— Je t'avouerais que, du peu que j'en ai vu, je me demande bien ce que tu lui trouves de si spécial. Elle ne ressemblait pas à grande chose de très attirant ; d'un autre côté, elle était complètement en vrac quand je l'ai vue dans les cages de Batsu.

— Tu le sauras vite...

— Pour changer... Rassures-moi, elle est quand même moins démolie que quand je l'ai aperçue, hm ? Et tu dis qu'elle a une sœur ?

— Elle l'est moins ; et oui, elle a une sœur, très belle. Elle ne m'intéresse pas, je n'en ai besoin que d'une.

Pour changer, Jawaad restait laconique. Abba allait lui en faire la remarque quand un cri retentit. Il eut l'idée de lever les yeux, à un mouvement qu'il entraperçut : trois mètres au-dessus de lui, tout un paquet de linteaux venait de rompre ses attaches alors qu'une grue le soulevait et s'effondrait. L'homme qui avait crié, un ouvrier chargé de diriger la manœuvre pour le grutier, était à plusieurs pas. Même en courant, il n'avait aucune chance d'intervenir ; il se ferait écraser par la masse de bois.

Personne ne pourrait survivre à un poids pareil ; Abba en eut conscience dans la seconde. Tendait le bras, il poussa son patron pour le propulser le plus loin possible. Il n'avait pas cherché à comprendre : il allait y rester, mais il pouvait sauver Jawaad ; le maître marchand ne faisait pas le poids contre la force décuplée du géant et valdingua à plus de trois mètres. Derrière

lui, l'énorme masse mal arrimée dégringolait en un ensemble instable, qui allait écraser son second.

Jawaad ne tendit pas la main vers Abba quand il toucha terre. Il ne tenta pas un mouvement, c'était trop tard, mais il se mit à entonner un Chant. Un son sourd et grave, puissant et bas. Le " hoooooommm " qui sortit de sa gorge sembla faire vibrer l'air.

Ce qui se produisit à l'instant fut difficile à saisir pour qui n'était pas juste à côté de la scène : les poussières au sol se mirent à léviter. Une sorte de frisson d'électricité statique traversa le colosse prêt à la mort. Tout ce qui était métallique dans les environs s'ionisa immédiatement en produisant une légère aura bleutée ; mais surtout les choses qui devaient chuter en suivant les lois de la gravité ralentirent, comme si elles souhaitaient finir paresseusement leur course inexorable.

Abba n'avait que sa force pour éviter de se faire écraser par la masse. Il avait les bras tendus au-dessus de sa tête quand le paquet de linteaux le percuta ; il savait qu'il allait mourir. Il poussa un hurlement de toute sa rage, venant du plus profond de son être ; un dernier appel primal pour survivre et une tonne de planches et de poutres de bois vola loin de lui sous sa poussée désespérée, soudainement décidée à respecter à nouveau les lois de la physique. Le son qu'avait émis Jawaad s'était tu. De toute manière seul le fracas des linteaux s'écrasant au sol, emportant dans leur chute la passerelle, certains tombant dans l'eau, put être entendu.

Il y eut un grand silence tandis que la poussière se dissipait. Jawaad se relevait un peu endolori tandis qu'Abba se tenait debout, laissant lentement retomber les bras le long du corps ; il était le premier surpris d'être en vie, mais il tourna la tête pour fixer Jawaad tandis que des ouvriers couraient vers eux dans une certaine panique, voulant savoir qui était blessé et ce qui s'était

passé. Au milieu de la cohue des hommes venant aider le duo, Theobos rejoignait la foule en poussant une autre volée de jurons de sa voix tonnante. Abba, qui n'avait pour toute blessure qu'une bonne grosse plaie sur chaque avant-bras abrasé par le bois, demanda à son patron :

— C'est toi ? Je ne crois vraiment pas être si fort.

Jawaad se contenta d'un hochement de tête à peine visible mais reprit, en repoussant doucement l'ouvrière arrivée en trombe avec une sacoche médicale pour l'inspecter, lui désignant plutôt son ami :

— À mon avis, tu es bien assez fort pour ça, mais tu as eu de la chance.

Le maître-marchand ne développa pas plus. Il se dirigea vers le plus gros du paquet fracassé sur le quai, laissant Abba qui tentait vainement d'échapper lui aussi à l'attention de la femme qui avait accouru pour soigner les blessés. Lui s'intéressait aux cordages qui avaient cédés et se pencha pour en saisir un.

— Theobos, quel âge ont ces lots de poutres ?

Le contremaître approcha lui aussi, s'accroupissant près de son patron.

— Ils ont été livrés depuis la menuiserie il y a une semaine...

Le gaillard arrêta sa phrase pour fixer le bout de corde que Jawaad tenait. Les fibres apparaissaient effilochées comme si elles avaient été abrasées par une usure prononcée.

— Ça, ce n'est pas normal.

Jawaad acquiesça, sans rien ajouter. Il lâcha la corde pour aller voir sa jumelle, qui avait subi le même traitement ; elles avaient clairement été limées pour les fragiliser, de telle manière que l'on puisse imaginer un accident. La seule question était : comment avait-on préparé ce plan pour s'assurer qu'elles rompent au bon moment, c'est-à-dire à son passage ? Se redressant il

posa son regard sur Abba qui somme toute s'en tirait bien, puis retourna à Theobos :

— Renvoie tous les hommes qui travaillent aujourd'hui aux grues et au chargement des palettes et fais-moi la liste de leurs noms.

Le contremaître confirma :

— Bien sûr, Jawaad. Tu veux que je cherche le responsable de ça ?

— Non, tu diras que c'est un accident. Je m'occupe du reste.

Theobos n'insista pas ; il connaissait assez bien le maître-marchand pour savoir que, d'une part, il n'expliquait jamais rien et que, d'autre part ces simples mots signifiaient que les responsables et leur commanditaire allaient avoir de gros soucis à se faire, désormais.

\*\*\*

Abba avait fini par se faire traîner dans les baraquements des ouvriers du chantier et, malgré ses protestations véhémentes qui finirent même par arracher un rire à Jawaad, il fut soigné, chouchouté et inspecté sous toutes les coutures par l'infirmière improvisée qui était venue à sa rescousse. Le géant aurait pu l'envoyer paître sans mal mais celle-ci, qui ne s'en laissait pas compter, n'avait pas lâché prise. Vu son âge, elle devait avoir des fils adultes et elle savait y faire ; l'esclavagiste n'avait aucune chance, sauf à paraître grossier.

— Non, mais là, c'est bon. Enfin, femme, ce n'est rien ; un peu d'eau pour débarbouiller le sang et c'est réglé !

— Tût tût tût ! Vous auriez pu y passer et je ne vais pas laisser partir un de mes patrons avec une plaie qui peut s'infecter.

— Mais.... Aïe ! Mais ça fait mal ! Femme, arrête ça de suite, je vais très bien !

— Ha, bah c'est normal que ça pique un peu, c'est de l'aquavit stérilisé ; ça va passer très vite, ne me dites pas qu'un homme bâti comme vous est douillet ?

— Quoi ? Aïe ! Non, mais... je ne suis PAS douillet, par mes ancêtres !

Jawaad, appuyé contre l'entrée du baraquement, décida de prendre l'air dans un autre rire, laissant son second se débrouiller avec sa soigneuse. Il se tourna sur son navire qui pointait fièrement ses mâts vers le ciel. Le regard assombri, il retourna à ses réflexions tandis que, plus loin, Theobos discutait de sa voix rugueuse et tonitruante avec les manutentionnaires du chantier qui avait tous été peu ou prou mêlés à l'accident.

Il y avait tellement de raisons de vouloir tuer un maître-marchand que la liste ne pourrait jamais être exhaustive. Ce n'était pas la première fois qu'on attentait à la vie de Jawaad et ce ne serait pas la dernière ; mais c'était la première fois qu'on déguisait si habilement cette tentative en accident.

Les guerres intestines entre grands marchands sont monnaie courante, à Armanth. Le Conseil des Pairs, organe législatif de la cité, compte trente membres ; il ne doit en compter que ce nombre même si dans l'histoire, au fil des crises, il avait oscillé d'un peu plus de vingt à presque quarante. Tout maître-marchand peut être éligible, mais la seule manière d'y entrer est d'être désigné par ses pairs. Ainsi donc, tous les cinq ans, une courte liste des nouveaux membres éligibles est annoncée, servant à remplacer des consuls décédés, démissionnaires, ou déchus. Depuis plus de dix ans, un nom et une place attitrée étaient donnés à un des maîtres marchands les plus célèbres de la ville et Jawaad avait refusé d'y siéger. Deux fois.

Pour beaucoup de gens, c'était du jamais vu ; mais être éligible, selon les lois du Conseil, signifiait que cette place était

dévolue uniquement à qui était choisi. Depuis dix ans le Conseil n'avait donc que vingt-neuf membres, car aucun autre candidat n'avait été pressenti. Cela avait donné lieu à des débats houleux dont les hérauts et les crieurs relayaient les plus notables moments sur les grands-places. Tout le monde dans la cité s'intéressait à la politique et tout le monde avait entendu parler de l'homme qui refusait le second plus grand honneur d'Armanth. Le premier était d'être élu Élegio, juge suprême d'Armanth et chef de l'exécutif.

Une manière couramment employée pour régler ces soucis de succession et d'éligibilité dans les grandes familles de la cité était l'élimination de la concurrence. La méthode légale, la plus répandue, constituait à tenter de ruiner son rival le plus accessible ou à le discréditer publiquement. Pièges, mensonges, tromperies et traquenards politiques étaient monnaie courante pour faire tomber un chef de grande famille de son piédestal et ainsi prendre sa place comme membre éligible du Conseil ; mais cette technique avait ses limites, cela pouvait prendre du temps et le rival pouvait employer les mêmes méthodes, avec d'autant plus de poids qu'il était riche ou influent.

L'autre méthode, moins bien vue, était l'assassinat. Seuls les hommes adultes ayant fait leurs preuves, donc déjà d'âge mûr et maîtres-marchands pouvaient être élus ; la cible était donc facile à identifier et, une fois éliminée, on était tranquille quelques années. La contrepartie, c'est que cela avait déclenché de terribles vendettas dont certaines s'étaient soldées par de véritables guerres civiles dans les murs de la ville et des massacres de familles entières. Seul alors l'arbitrage – parfois musclé – de l'Élegio pouvait interrompre ce genre de vengeance avant qu'elles ne s'étendent entre familles alliées et ne mènent des quartiers entiers d'Armanth à la ruine. C'est ainsi qu'une ou deux fois, la

ville était descendue à une vingtaine de consuls avant que ne cessent enfin les représailles.

Assassiner Jawaad était la voie la plus logique. Le maître-marchand n'avait aucune famille ni héritier. Ses rares amis et alliés proches lui vouaient tous une indéfectible fidélité, il n'y avait donc pas la moindre chance de les soudoyer ; et comme il protégeait sa vie privée avec la hargne d'une draekya protégeant sa couvée, les moyens de pression directe pour le discréditer efficacement manquaient.

Jawaad en voyait pourtant quelques-uns. Il était connu qu'il importait des produits rares et des artefacts depuis le Rift et commerçait donc avec les Jemmaïs, ce qui était en théorie formellement interdit et même passible de mort pour les ordinatorii ; et si Armanth se moquait un peu des lois de l'Église, il y avait une limite à son irrespect religieux. On soupçonnait le maître-marchand d'avoir des contacts avec certains pirates, ce qui d'un autre côté n'était pas surprenant, beaucoup de marchands entretenaient ce genre de relations, y compris en payant quelques pots de vin, pour protéger leurs navires ; mais là encore les lois de la cité étaient sans pitié avec qui était accusé, avec des preuves, de financer ou d'encourager le pillage maritime ou de caravanes. Il était aussi réputé arrogant et hautain avec ses pairs et avoir conclu des accords controversés aux limites de l'injure envers certains clients et fournisseurs ; Armanth avait là aussi des codes judiciaires particulièrement brutaux et sans concessions pour la fraude commerciale. On pouvait aussi aisément lui inventer des relations douteuses, voire sulfureuses. Après tout, un de ses hommes de confiance était suspecté être un assassin, n'hésitant pas à user de fourberies et de poisons.

Qui aurait eu la patience de se pencher sur le passé de Jawaad et de fouiller les archives administratives, ce qui aurait

cependant représenté un travail de titan, eût pu trouver amplement de quoi s'attaquer sérieusement à lui ; mais il aurait fallu pour cela être autrement plus convaincant que le marchand ne l'avait été pour protéger ces documents de toute curiosité. Jawaad avait fait détruire les papiers les plus compromettants sur son passé et faisait surveiller les archives qui contenaient de manière indirecte de quoi remonter son histoire personnelle, qu'il avait veillé à rendre totalement hermétique.

Enfin, et surtout, il possédait un talent rare : il était Chanteur de Loss. Un pouvoir dont l'hérésie était telle que s'il était connu, strictement rien, ni sa fortune, ni son pouvoir ne pourrait le sauver. Bref, les outils pour le faire chuter étaient nombreux ; mais les preuves manquaient ou simplement n'existaient plus. Cela n'avait pas empêché certains d'essayer, pour constater que sans véritables ressources sur quoi s'appuyer, les calomnies et rumeurs glissaient sur le marchand et son réseau comme de l'eau sur l'ardoise. L'assassinat était finalement plus efficace et moins aléatoire ; mais quelque chose avait changé cette fois.

En général, les tentatives de meurtre impliquaient une poignée de soudards armés dans un coin sombre, comme cela était maladroitement arrivé trois semaines plus tôt ; plus rarement un tueur compétent équipé d'une arbalète ou d'un impulseur attendant le moment propice, ce qui là encore était arrivé. Voire parfois du poison, qui avait coûté au maître-marchand un de ses vieux amis et serviteurs et son esclave personnelle. Bref, des méthodes directes, ou à tout le moins classiques, que Jawaad connaissait fort bien et dont il savait se prémunir ; mais ici il avait fallu une organisation méticuleuse et longuement planifiée pour simuler un accident au bon moment, qui n'aurait laissé aucune trace et n'aurait pu désigner personne comme coupable de son décès.

C'était un plan rusé, échafaudé avec soin. Le taciturne marchand en eut un bref instant l'esquisse d'un sourire sombre, malgré ses préoccupations : il se trouvait quelque part un adversaire digne d'intérêt pour lui, bien qu'il serait sans pitié s'il venait à l'identifier. Celui qui souhaitait sa mort y mettait les moyens, il n'en aurait que plus de satisfaction à devoir user de tous ses moyens et son intelligence pour le démasquer et l'éliminer.

Le sourire de Jawaad frappa Abba qui, enfin, était parvenu à s'extirper des attentions de sa soigneuse. Ses avant-bras étaient maintenant couverts de bandes de gaze blanche ; il trouvait cela un peu exagéré pour seulement quelques méchantes abrasions. Il rejoignit son ami devant le perron du baraquement.

— Quand tu souris ainsi, c'est que tu as une de ces idées qui ne présagent rien de bon.

— J'ai un adversaire intéressant.

— Tu ne trouvais pas en avoir déjà assez ? Il ne se passe pas une semaine sans que tu te mettes quelqu'un à dos. Tu le sais puisque tu le fais exprès, la plupart du temps !

— Ce sont des rivaux, ils sont insignifiants ; pas celui qui a préparé ce plan. Lui sait ce qu'il veut et comment l'obtenir.

Abba lâcha un énorme soupir, en fixant sur les quais le tas de bois qui avait failli le tuer. Qui aurait dû, en fait, le tuer.

— Ouais, je vois. Un véritable adversaire, intelligent et retors, qui sera opiniâtre et patient. Un peu comme toi, quoi. Un type dangereux dont tu vas devoir anticiper et déjouer les pièges ; et ça t'amuse. Des fois, je ne te comprends pas. Mais... au fait, tu n'aurais pas dû faire ça...

Jawaad sut immédiatement de quoi parlait son second. Sur sa dernière phrase, il avait baissé le ton pour parler à voix basse. Le maître-marchand répondit de la même manière, après

un rapide regard autour d'eux. Il n'y avait personne d'assez près pour entendre.

— Faire quoi ?

— Tu le sais très bien ! Tu as employé le Chant de Loss !

— Tu m'a entendu Chanter ?

— Non, mais je l'ai senti, de près, même. Et y'avait une tonne de bois ; je devrais être mort, je sais que tu peux faire ça, mais tu sais très bien ce que tu risques si jamais on apprenait que tu es un Chanteur.

Jawaad acquiesça d'un signe de tête à peine visible. Sa voix restait détachée, son regard sur son navire.

— Oui. L'asservissement, la traque, la ruine. La fuite. En conclusion : la mort. C'est ce que tu risquais.

— Mais je suis ton second, par les Hauts Seigneurs. Ce n'est pas comme si je n'avais pas déjà risqué ma vie pour toi ! C'est aussi mon travail.

— Et moi de sauver mon ami. Personne n'a entendu ; en parler encore ne sert à rien.

Abba n'insista pas plus. Il tourna juste son énorme tête sur son patron, cet homme à qui il devait la vie bien plus que cette fois-là et l'inclina longuement.

— Merci d'avoir pris le risque. Maintenant, allons trouver le moyen de démasquer ton fameux adversaire ; si tu permets, une fois qu'on saura qui c'est, je me réserve le plaisir de régler mes comptes avec lui en tête-à-tête.

La réflexion d'Abba arracha un sourire à Jawaad.

— Du moment que je l'élimine, je me fous bien de savoir par qui.

Abba acquiesça, satisfait. La tournure de phrase était étrange, mais Jawaad parlait toujours ainsi ; cela participait de son talent pour agacer ses interlocuteurs, mais l'esclavagiste le

prit comme il savait pouvoir le prendre. Si jamais ils trouvaient celui qui avait tenté cet assassinat, Jawaad s'arrangerait pour que le géant ait le plaisir de le tuer lui-même.

# Chapitre 10

## Le Languori

**T**u sais que la peur va te tuer ?

Lisa tressaillit, tournant sa tête vers la voix, sans répondre. Son esprit commençait à admettre de s'appeler elle-même Selyenda même si elle tentait, aussi souvent qu'elle le pouvait, de se rappeler qu'elle était Lisa Beaufort, née à Paris, sur Terre, dix-sept ans auparavant. Malgré tous ses efforts, la chose devenait toujours plus difficile ; ces deux dernières semaines avaient donné de terribles coups de boutoir à sa volonté. Sous la supervision de Priscius, qui venait lui-même régulièrement contrôler l'avancée de leur dressage, Lisa, Cénis et Elena avaient vécu sous le joug impitoyable de Sonia. En deux semaines, son seul objectif et elle y était experte, avait été de s'assurer de leur obéissance à toutes les trois. Les simulacres de noyade, les coups de fouet, les chantages à la docilité s'étaient enchaînés avec des leçons répétées jusqu'à l'épuisement, aussi simples qu'elles pouvaient être terribles et humiliantes pour briser chez les trois jeunes femmes toute velléité de rébellion.

Le plus dur était que le traitement n'était rien moins qu'animalisant. Toujours intégralement nues, sauf leur collier et le linci en symbiose sur leur cuisse, elles avaient dû apprendre à supplier et ramper pour avoir le droit de manger, de boire, de simplement pouvoir sortir de leur cage et respirer un peu d'air. Ces derniers jours, elles avaient été forcées de quémander le moindre privilège en suppliant, le front touchant le sol aux pieds de Sonia. Priscius, fort satisfait, les avait à son tour mises à l'épreuve, les faisant supplier pour leur repas. Il les avait obligées à manger dans sa main, en se laissant flatter et caresser sans protester. Elena, pourtant la plus farouchement obstinée du trio, avait fini par craquer plusieurs fois et fondre en larmes. Après de précédentes tentatives pour se jeter haineusement sur Sonia et lui faire payer ses tortures, même la plus rebelle et farouche des trois captives n'avait plus la force de se rebiffer. Quant à Cénis, elle avait perdu, sous les cruautés joueuses et perverses de Sonia, toute sa noblesse d'aristocrate ; elle était réduite, comme ses deux consœurs, à devoir accepter d'être traitée comme un animal. Seule Lisa n'avait jamais tenté réellement de résister, sauf par son mutisme passif et prostré d'où Sonia la sortait avec rudesse et violence ; c'est pourtant avec elle que fonctionnait le mieux cette étape du dressage. C'est aussi elle que Sonia employait comme levier pour ses chantages affectifs, abusant de cet outil pour que chacune des trois captives en arrive à s'efforcer par elle-même d'obéir et se soumettre, afin d'épargner aux deux autres les sévices qu'elle inventait ; en matière de tortures et d'avilissements, l'éducatrice n'était jamais à bout d'idées. Sa seule limite était de ne pas les abîmer physiquement ; tout du moins, pas trop et en évitant tout ce qui pourrait laisser des cicatrices. Il était rare que les jeunes femmes n'aient pas sur le dos et les fesses rougies et striées par

le fouet plat, mais Sonia n'employait plus l'aiguillon et prenait garde désormais à s'assurer que Lisa soit tenue loin du loss-métal.

Jusqu'ici, le conditionnement sexuel et les premiers cours de l'éducation des esclaves selon les règles du Haut-Art n'avaient pas réellement commencés ; à peine les trois captives avaient-elles été mises en contact avec les hommes de la Maison, principalement Priscius, puisque le seul autre était l'assistant chargé uniquement de maltraiter les captives, et de les stresser. Mais si Cénis et Elena acceptaient, bien que sous la contrainte, la présence de l'esclavagiste, ses contacts et sa proximité physique, c'était une catastrophe avec Lisa. Elle tremblait de terreur et se tétanisait dès qu'il la frôlait. Sa panique était si violente que Priscius avait renoncé à insister, mais lourdement rappelé à Sonia qu'il attendait d'elle une réussite parfaite pour régler ce problème, puisqu'apparemment il y avait un client qui souhaitait l'acheter.

Il ne restait plus à cette heure dans les bains que Sonia et Lisa, toujours à genoux, tremblante. L'accès aux bains et par conséquent au précieux privilège de pouvoir se laver, était ritualisé et, comme tout le reste, dépendait de leur parfaite obéissance et de leur docilité. Pour le troisième jour consécutif, Lisa, comme les deux autres captives, avait dû passer pratiquement la journée à genoux, répétant sans cesse, les yeux bandés : " je suis une esclave " ; et pour Lisa et Elena, dans leur langue natale. Ce n'était rien moins qu'un conditionnement inlassablement mené jusqu'à l'épuisement, l'éducatrice et sa nouvelle assistante se relayant pour punir du fouet toute faiblesse ou hésitation et pousser les jeunes femmes aux limites de leurs forces. Lisa avait fini hagarde et abrutie, la voix enrouée, comme les deux autres ; mais elle avait gagné le droit de profiter du bain, bien que toujours aveugle, comme ses deux consœurs.

Dans le silence chaud, humide et paisible des lieux, l'éducatrice vint murmurer près de l'oreille de Lisa, en français, à sa grande surprise. L'accent athémaïs était prononcé, certains mots hésitants un peu mais Sonia semblait pourtant parler cette langue ô combien étrangère avec aisance.

— La peur va te tuer. Je connais le monde d'où tu viens, à travers des esclaves comme toi, qui m'en ont parlé ; je connais aussi plusieurs de vos langues, comme tu l'entends. La peur existe chez vous, semblable à la nôtre, tout aussi brutale et impitoyable ; la même peur qui t'a brisée, pour les mêmes raisons. Je sais aussi que vous y survivez dans votre monde comme nous y survivons. Tu peux donc vaincre ta peur...

L'éducatrice vint s'accroupir face à Lisa, tendant une main dont le pouce frôla puis redessina lentement l'angle de sa mâchoire en une caresse sensuelle. Son visage était maintenant si près de celui de la terrienne que cette dernière pouvait sentir son souffle sur sa peau.

— T'avait-on abusé, avant que tu ne sois capturée ici ?

La jeune femme déglutit, dents serrées.

— Oui. Oui, maîtresse. Deux... ou trois fois. Je vendais mon corps. Pour... pour acheter de la drogue. Alors des gens croyaient... pouvoir se servir.

— Et te prendre de force. Il ne va rien se passer de plus ou de moins ici ; la seule différence sera ta peur, petite terrienne. Les hommes, ici, peuvent aimer prendre une esclave de force et on ne trouvera rien à y redire ; mais personne n'apprécie qu'on les viole. Une esclave qui ne peut aimer être prise par un homme, même s'il est brutal, le vivra mal ; la hantise la rongera et la détruira. Si cela arrive, elle ne sera bonne qu'à être envoyée aux corvées domestiques et, un jour, finalement, cela la tuera.

— Voulez-vous dire... qu'ils me tueraient ?

— Si tu deviens inutile à quoi que ce soit, oui tu seras tuée.

La main de Sonia glissa doucement sous la joue de Lisa pour venir caresser subtilement le creux de son cou, sous son oreille, faisant naître sous ses doigts des frémissements légers, une chair de poule trahissant une réaction bien involontaire d'enivrement. Elle s'était encore approchée, presque lèvres contre lèvres avec la jeune femme dont la moue craintive et hésitante, rougissant un peu, témoignait de l'émotion qui l'envahissait. La voix de Sonia devint un murmure sensuel, aussi caressant que les lents mouvements de ses doigts, tandis qu'elle reprenait :

— Mais s'ils te tuaient, cela voudrait dire que tu as été trop stupide pour comprendre et que je me serai trompée sur toi.

— Trom... trompée ? Sur quoi ?

Lisa respirait plus vite, le cœur battant. Elle sentait le feu naître sur son visage. La voix de l'éducatrice était un envoûtement presque effrayant, si proche d'elle qu'elle pouvait sentir la chaleur de son corps. Elle connaissait bien son odeur désormais, qu'elle captait avec trop d'acuité à cet instant. Normalement, elle aurait dû en éprouver d'autant plus de peur, mais elle expérimentait une fascination qui la désarmait. Sonia esquissa un sourire, lisant à livre ouvert les émois de sa protégée, impuissante entre ses mains.

— Sur ton intelligence et ta volonté de survivre, esclave... Me suis-je trompée ?

Lisa n'eut pas le temps de répondre ; en aurait-elle été capable alors qu'elle avait le souffle coupé par le tumulte de ses émotions ? Les lèvres de Sonia venaient de prendre les siennes ; appuyant de sa main elle lui força la mâchoire, pour que la petite rousse ne puisse refuser et se livre sans résister. L'éducatrice fit glisser sa main libre sur la hanche de la jeune fille puis vers ses reins pour, d'une impulsion, l'obliger à se presser contre elle. Lisa eut la sensation brutale que tous ses sens explosaient en

une réaction irrépressible comme si, alors que ses sens étaient muselés depuis des semaines, Sonia intimait à son corps l'ordre de se libérer et se déchaîner en un exutoire d'érotisme irrésistible. C'était le premier baiser que la jeune terrienne ait jamais échangé avec une femme ; un baiser contraint, passionné, presque cruel. L'appréhension se mêlait à la fascination en un moment d'abandon qu'elle voulait pourtant refuser et renier de toutes ses forces mais, face à l'art des plaisirs de l'éducatrice qui l'embrassait et la retenait solidement, cela revenait à vouloir échapper au regard hypnotique d'un fauve prêt à bondir ; Lisa n'avait pas une chance d'y résister. Le répit ne vint que du moment où Sonia abandonna ses lèvres, non sans y avoir passé un coup de langue gourmand, et répété :

— Me suis-je trompée ?

L'éducatrice referma dans le même temps ses bras autour de la jeune fille pour lui interdire toute fuite. Celle-ci se mit à trembler.

— N... non.... Non, maîtresse.

Lisa, désorientée par le bandeau qui la rendait aveugle, tentait tant bien que mal de reprendre son souffle, son cœur battant la chamade. Les bras chauds de Sonia l'emprisonnèrent, lui arrachant d'autres frissons violents. Ses mains vinrent caresser et redessiner les traces du fouet sur le dos de la jeune rousse. L'éducatrice en testait la sensibilité aiguë ; pour son impuissante proie, c'était presque douloureux et ne faisait qu'augmenter encore la terrible et révoltante sensualité de l'instant. Sonia commença à jouer avec le tracé des fines cicatrices, les explorant soigneusement, poursuivant sa conversation avec un détachement presque badin :

— Tu plais à un homme, qui peut t'acheter et qui le souhaite. Jawaad cherche une esclave comme toi et tu es rare, très

rare sur Loss, Selyenda. Jawaad est riche et puissant, il possède son propre Jardin des Esclaves ; des milliers d'hommes travaillent pour lui. Tu serais heureuse et bien traitée en lui appartenant ; tu ne pourrais souhaiter mieux qu'un tel maître, petite esclave...

Sans cesser de parler, Sonia poursuivait ses caresses. Ses mains redescendirent se glisser au creux des reins de la jeune femme, en un massage sensuel. Toujours aussi proche de son visage, sa bouche vint frôler avec sensualité le coin des lèvres de Lisa, pour un baiser savamment lent et lascif, prolongé par une exploration toute en douceur et en gourmandise de l'arête de sa mâchoire. Lisa perdait le souffle et finit par gémir. Le son qui sortit de sa gorge était une supplique ambiguë, qu'elle regretta de suite avoir laissé échapper, tant il était évident qu'il trahissait le désir en train de la dévorer, alors même qu'elle voulait le renier de toutes ses forces. La lutte vaine qu'elle menait ravissait Sonia, qui poursuivit :

— Mais la peur peut tout te faire perdre. La peur te rendra incapable de comprendre et d'accepter le sort qui t'attend. Tu ne peux pas y échapper ; ni toi, ni ta sœur. Les Dogmes du Concile interdisent de laisser libre une femme rousse ; soit on les asservit, soit on les tue. Tu serais née sur Loss, tu aurais connu le même sort, de toute façon. Alors, oui, tu es de la Terre ; oui, tu peux trouver injuste ce qui t'arrive ; mais tu n'as pas le choix. Oublie ton monde, tu ne pourras jamais y retourner. Refuse de te plier à ton destin et tu mourras, car personne n'aura pitié de ton sort.

Sonia passa à nouveau une main autoritaire sous le menton de Lisa qui tressaillit immédiatement, le corps brûlant, tremblant comme une feuille, pour retenir son visage face au sien, souffle contre souffle :

— As-tu compris, esclave ? Es-tu assez intelligente pour accepter d'apprendre à ne plus avoir peur ?

Il y eut un silence. Lisa restait muette, hagarde, ses lèvres s'agitant à peine, comme si elle tentait de former des syllabes sans qu'aucun son ne puisse venir. Sonia patienta, son autre main venant, caressante, flatter le ventre et le flanc de la jeune fille avec un art et un plaisir évident. Soufflant par le nez, en trahissant ses propres désirs qui venaient délicieusement l'envahir, son regard s'enflamma brusquement d'un feu bleu sinistre et inquiétant. Dans son esprit tout autant aiguisé que torturé, les tracés du plan qui avait surgi plus de deux semaines auparavant poursuivaient leur trame. Ce moment, qu'elle avait savamment prévu, l'idée d'atteindre ses buts et les étapes attendues pour y parvenir, avait sur l'éducatrice un effet de charge érotique violent et puissant ; aussi délicieux que la beauté des émois et de l'abandon de son impuissante élève fondant sous ses caresses. Elle contemplait un désir pur, qui serait presque arrivé à toucher son cœur s'il n'avait pas eu la froideur de l'acier. Revivre cette émotion lui offrait une exaltation qui confinait au délice.

Lisa parvint à répondre, mais dans un murmure rauque. Sa voix était assourdie et altérée par les caresses toujours plus lascives et insistantes de Sonia, qui lui arrachait presque de force, car elle ne pouvait plus lutter, des arcs de plaisir faisant frémir et se cabrer tout son être.

— Ou... oui maîtresse. Je... je le suis...

Sonia esquissa un sourire malsain, lâchant un autre souffle de délice par le nez.

— Alors, c'est ainsi que je te rendrais libre, esclave. Plus libre que jamais tu ne l'imagineras...

Brutalement, elle fit basculer Lisa sur le dallage qui couvrait les bords du bain, pour reprendre ses lèvres dans un nouveau baiser destiné à la bâillonner. Elle voulait goûter la jeune femme tout son saoul et n'avait aucunement l'intention d'admettre

la moindre réticence de sa part. La retenant de son poids, elle la força à passer ses bras dans son dos, puis la guida, pour la maintenir ainsi allongée et cambrée, offerte dans une posture sensuelle qui lui interdisait tout geste. Une main sur son ventre, penchée au-dessus du corps chétif et frêle de la jeune fille, elle l'observa, très longtemps, dans le silence, lui laissant goûter les affres délicieuses et angoissantes de l'appréhension ; puis elle se glissa vers son entrejambe, posant un baiser sur son bas-ventre, emplissant ses poumons de l'odeur florale du linci de la jeune terrienne qui faisait de son corps une source de parfums délicieux et envoûtants.

Sonia donna à Lisa sa première leçon charnelle sur l'abandon, jouant avec son corps, jusqu'à l'extase. Elle ne consentit à la laisser souffler que des heures plus tard, loin dans la nuit et seulement après que, pour son dernier cri de jouissance, la jeune fille ait fini par demander pitié d'une voix envoûtée, vaincue et lascive, en venant se blottir contre l'éducatrice.

\*\*\*

À partir de cette nuit-là, Sonia ne laissa Lisa retrouver sa sœur et Cénis que fort tard : elles dormaient chaque fin de soirée dans une autre cage, bien plus confortable, celle-ci désormais dans les dortoirs de la maison des esclaves, et plus dans les geôles des caves. Ce n'était pas un privilège, même si elles le prenaient ainsi, mais l'étape suivante du Haut-Art qui suivait son cours.

Le temps commençait à perdre tout sens pour chacune d'entre elles. Les trois captives portaient le bandeau cadenassé pratiquement en permanence et l'aveuglement les désorientait. Pour ajouter à la perte de repères, certaines habitudes étaient totalement brisées, comme des heures variables pour les repas ou l'accès aux bains. Plus aucune esclave ne répondait à leurs

questions ; on ne leur adressait la parole que pour leur donner des ordres. Quand elles étaient rassemblées pour la nuit, elles étaient bâillonnées afin de leur interdire toute communication. Chacune ignorant donc le sort de l'autre elles pouvaient seulement percevoir leur présence mutuelle et seulement au contact et à l'odorat. Chacune était ainsi plongée dans une constante appréhension de l'immédiat, complètement désorientée par le silence et l'aveuglement.

Sonia s'occupait de cette phase de leur dressage, assez similaire pour les trois captives. Elles étaient régulièrement offertes aux mains, aux caresses et aux massages des filles du domaine qui étaient désignées pour s'occuper d'elles. La journée s'écoulait entre attentes à genoux, bains, exercices de maintien ou de marche répétés encore et encore, et leçons ressassées telles des leitmotifs poursuivant le conditionnement destiné à leur faire accepter sans pouvoir le remettre en question leur statut d'esclaves et d'animaux de plaisirs et de distraction. Les cours étaient encore ponctués d'ordres les forçant à devoir s'exposer, marcher, s'agenouiller, attendre debout, s'allonger, s'offrir ; cela semblait sans fin.

Régulièrement, au milieu de ces exercices sans cesse recommencés, leurs sens étaient à nouveau stimulés par des caresses intimes et l'usage d'huiles aux vertus aphrodisiaques et enivrantes, jusqu'à les amener aux frontières de l'orgasme, aussi patiemment que nécessaire, pour les laisser ainsi languissantes. Les exercices reprenaient alors, plus durement et difficilement ; et le jeu, les caresses, l'excitation recommençaient encore et encore, nuit et jour, en leur interdisant le sommeil jusqu'à ce qu'elles en aient des malaises.

En quelques jours elles étaient à nouveau épuisées, physiquement et nerveusement. Leur corps était mis à tel point en éveil

qu'au bout de quatre jours la moindre caresse ou sollicitation les faisaient plonger dans une tension incontrôlable, suppliant de pouvoir être soulagées de tant de désir et de brûlure. Mais bien sûr, leurs suppliques restaient vaines.

Cénis avait bien tenté de résister mais elle avait cédé la première et Priscius avait donc rapidement pris en main lui-même la jeune aristocrate, terriblement angoissée à en perdre le peu de sommeil qu'on lui accordait, de l'effet de ces stimulations sur sa perte de plus en plus profonde de contrôle. L'esclavagiste ne comptait bien sûr pas la dépuceler, mais elle devait être prête et désireuse, à en perdre toute retenue, d'être prise enfin par l'homme qui l'achèterait. Elle était donc livrée à deux assistants, qui avaient ordre de ne pas toucher à sa virginité et connaissaient leurs affaires. Sous la supervision de Priscius elle était manipulée comme une poupée, caressée de toutes les manières, guidée pour offrir ses mains et sa bouche aux désirs et ordres des hommes qui jouaient d'elle de telle manière qu'entre silences, attentes et brusques contacts, elle ne puisse jamais rien anticiper de qui, de quand et comment, de leurs caresses et attentions, plongée, aveugle et impuissante, dans une longue initiation forcée aux arts de la sexualité.

Bien sûr, chaque hésitation ou tentative de se dérober de la part de la jeune étocliennne était immanquablement punie : des coups de fouet plat, suivis d'une longue immobilité forcée, attachée inconfortablement et privée du repas suivant.

Pour Elena, qui s'accoutumait assez mal à être nommée Athéna, l'objectif était le même, mais Priscius avait laissé Sonia et son assistante se charger avant tout de la préparer à ne pouvoir résister au moment où il la prendrait pour la première fois. Le premier usage sexuel d'une esclave en formation avait une grande importance : elle devait être totalement offerte, trop sensible et

enflammée pour résister à l'homme qui l'utiliserait, mais elle devrait être prise aussi bien avec douceur qu'avec assez de rudesse pour réaliser qu'elle n'était qu'une animale disponible au bon plaisir de ses maîtres.

Vu le caractère et la résistance fougueuse d'Elena, cela n'avait pas été si aisé de l'y préparer. Elle avait cependant fini par céder elle aussi. L'art des drogues et onguents lossyans, la patience, l'usage de savantes caresses, la torture érotique à laquelle elle avait été soumise avaient eu raison de sa volonté, après deux semaines de conditionnement ; mais même au plus fort de l'extase qui enfin l'avait libérée de ses frustrations dans un orgasme violent, elle avait résisté fièrement, sans jamais s'abandonner totalement, comme s'il fallait la conquérir en permanence et comme si la prendre devait forcément être envisagé comme une bataille, même si elle la savait perdue d'avance.

D'un certain point de vue, pour Priscius, cette combativité était une qualité qui augmentait encore la valeur de la superbe rousse ; malgré cela Elena avait vécu les coups de fouet, l'immobilisation et la privation de repas plus d'une fois. Entêtée, elle avait continué à résister de son mieux, jusqu'à avoir parfois mordu ou frappé un des hommes qui assistaient Priscius. Ce dernier lui avait fait payer cher ces erreurs mais admettait, avec une certaine patience, que c'était finalement un moindre mal vu ce qu'il arrivait à obtenir de la plus belle, de la plus fougueuse et féminine des trois captives de son lot.

Enfin, mais l'esclavagiste s'y attendait, l'échec était venu de la plus frêle et peureuse des trois, Lisa. Il n'en était pas moins agacé et frustré.

Sonia, seule, l'avait préparée les jours précédents, presque une semaine durant, ne laissant à personne ce privilège, sauf pour veiller sur son élève quand elle devait s'occuper des deux autres.

Elle ne se cachait pas du plaisir qu'elle prenait à jouer des sens de la jeune femme qu'elle poussait à bout. Elle avait poussé si loin son art avec Lisa, avec tant d'acuité, que quand elle considéra en avoir fini, le moindre contact, la plus infime caresse faisait réagir la petite rousse dans des gémissements langoureux et suppliants ; mais à peine avait-elle été mise en présence de Priscius et de ses assistants, que leur odeur avait provoqué une panique immédiate.

L'esclavagiste avait bien tenté de forcer un peu les choses et essayé, à défaut de prendre la jeune terrienne, de la caresser et de profiter de son corps en éveil mais elle avait fondu en larmes, tétanisée par la terreur. Pas plus la douceur que les coups ou la colère de l'esclavagiste n'y avaient changé quoi que ce soit et Priscius l'avait renvoyée, insistant lourdement auprès de Sonia pour qu'elle répare ces dommages au mieux et au plus vite.

De retour dans les dortoirs, Sonia décocha une gifle magistrale à son élève qui pleurait de panique, les yeux bandés, l'étourdissant sous le coup ; mais au moins cela la calma-t-elle un peu et la rendit plus attentive aux propos de l'éducatrice.

— Respire ! Tu n'es toujours pas libre, et tu ne le seras jamais ainsi. Je vais m'adresser à ton corps, puisque j'ai toute latitude pour te préparer et que ton esprit n'écoute pas. Tu devras me donner toute ta confiance, quoi qu'il arrive, quoi que tu endures. Peux-tu le faire ?

Lisa était affalée sur le sol, les tremblements agitant encore son corps frénétiquement, mais la gifle l'avait forcé à émerger de ses cauchemars. Elle leva la tête, interloquée :

— Je... je ne comprends pas ? Pou... pourquoi me le demandez-vous ?

Sonia esquissa un sourire malsain. Elle savait pertinemment que l'échec constaté par Priscius était prévisible. Elle n'avait d'ailleurs rien fait pour l'éviter car cela servait le plan qui avait

germé dans son esprit depuis qu'elle avait vu l'intérêt que Jawaad portait à la rousse. Elle se pencha sur la jeune fille, à nouveau souffle contre souffle.

— Parce que ce qui t'attend, c'est à toi de décider de l'endurer ou de renoncer. Profite que je t'en laisse le choix. C'est rare, dans une vie d'esclave.

— Co... comment choisir, sans rien savoir ?

— Bonne réponse. Je ne te demande pas de choisir ce qui va t'arriver mais de choisir de me faire confiance, quoique tu doives endurer à partir de maintenant.

Sonia passa doucement sa main sur la joue endolorie de Lisa, la faisant réagir immédiatement dans un léger mouvement tendre et presque involontaire pour répondre à ce contact. Elle restait terriblement sensible, même après le moment de panique passé avec les hommes ; sensible et profondément apprivoisée par les jours passés d'attentions, de tendresse et de sensualité auxquels Sonia l'avait soumise. Sans en tirer de fierté particulière, l'éducatrice aurait eu du mal à mentir sur le fait qu'elle en ressentait de l'affection, bien que le mot fut inadapté ; mais quels que puissent être ses sentiments et ses objectifs, elle était depuis longtemps incapable de rationaliser ou même de raisonner sur ses propres ressentis, y compris ceux qui la motivaient à tant se consacrer à cette jeune terrienne rousse, en trompant aussi sciemment Priscius.

La réponse de Lisa tarda un peu, alors qu'elle se perdait à la caresse de l'éducatrice, encore sonnée. Aussi Sonia approcha-t-elle encore pour murmurer, chaque syllabe venant caresser de ses lèvres celle de son élève :

— Me feras-tu confiance, esclave ?

La voix de Lisa fut un murmure, craintif, autant qu'envoûté :

— Ou... oui, maîtresse.

\*\*\*

Sonia entraîna Lisa dans une des pièces des caves du domaine pour l'y enfermer, et disparut pour le reste de la journée et de la nuit, la laissant seule. Il fallait, pour qu'elle réussisse son projet, un matériau bien précis et, à sa manière, fort rare, que Priscius ne risquait pas de lui fournir. Elle devrait le voler. Elle l'avait déjà fait. Rares étaient les lossyans à savoir comment une esclave avec un linci dont l'odeur est unique et lui colle à la peau, peut tromper des chiens et comment elle peut ainsi circuler en toute discrétion et illégalité, si elle sait se cacher. Il lui fallut la nuit pour aller chercher ce dont elle aurait besoin pour la tâche qu'elle devrait accomplir les jours suivants.

Quand elle revint au matin auprès de Lisa, après un détour pour se laver et s'apprêter, nul ne sut qu'elle avait disparu. Sonia ne dormait pas dans les appartements de Priscius, mais dans une alcôve privée des dortoirs des esclaves. Un avantage pour elle, là où les préférées de l'esclavagiste y voyaient la marque que l'éducatrice était dédaignée par leur maître ; ce qu'elles n'auraient jamais osé évoquer face à elle, surtout depuis la troublante disparition de Magenta, trois semaines plus tôt.

Sonia avait tout préparé, désormais elle avait tout sous la main. Il ne restait plus qu'à accomplir son chef-d'œuvre.

Le Languori, pour l'essentiel, est un conditionnement physique et psychologique poussé à l'extrême. Sa toute première étape passe par un isolement sensoriel total. L'esclave qui le subit est coiffée d'un masque de cuir épais, totalement opaque, scellant aussi son audition et son olfaction et dont le bâillon intégré permet juste la respiration. La captive est alors totalement entravée pour qu'elle ne puisse se blesser par ses inévitables sursauts de terreur ; puis il suffit d'attendre.

La première crise de panique de Lisa ne fut pas immédiate, Sonia en fut même surprise : en général, cela arrive assez rapidement. La jeune terrienne avait donc clairement accepté d'avoir confiance en elle ; elle s'était d'ailleurs laissée faire sans broncher ni se rebiffer mais malgré cette détermination, trois heures plus tard, la terreur commença. Elle faillit même s'assommer à donner des coups de tête dans le vide.

Elle endura six autres crises de panique violentes jusque tard dans la nuit. Le bâillon avait une utilité : ses hurlements de détresse auraient paniqué tout le domaine. Pendant tout ce temps Sonia ne l'avait pas quittée des yeux et Priscius était venu assister aux débuts du conditionnement, pour voir où en étaient les progrès. Ce n'était que les prémises ; les premiers jours seraient plus difficiles et risqués. Le but de cette étape était que l'esclave, à force de panique et de lutttes vaines, entravée, aveugle et sourde, dénuée d'odorat, finisse par renoncer à lutter.

Un tel traitement finit par engendrer une sorte de catatonie où le sujet cesse de se battre et s'abandonne totalement, résigné, en se laissant pratiquement mourir. En d'autres circonstances c'eut été une forme de châtiment lent, implacable et cruel ; mais même Sonia, qui pourtant en savait beaucoup sur certains des pires sévices dont sont capables les lossyans, n'avait jamais entendu que quelqu'un ait employé cette technique-là pour une lente mise à mort.

L'éducatrice savait parfaitement ce que vivait Lisa. C'était la sixième fois qu'elle pratiquait le Languori sur une esclave ; mais surtout elle l'avait subi elle-même et on lui en avait par la suite tout appris. La jeune rousse se retrouvait enfermée dans la plus terrifiante des prisons : son propre corps. Elle était totalement isolée, les seuls bruits lui parvenant étaient ceux de son cœur et de sa respiration et elle se noyait dans l'enchevêtrement de ses

pensées qui devenaient au fil des heures autant de spectres, de fantômes, de monstres venant la hanter toujours plus profondément, intimement, intensément. Au bout du compte, quand elle cesserait de lutter, il n'y aurait plus qu'elle et un immense océan noir et vide rythmé par un lent et régulier battement. Elle aurait alors l'impression d'une mort lente et d'une chute dans des abîmes cotonneux et obscurs ; la folie ne serait pas loin non plus pour la guetter. Sonia, qui avait déjà perdu son identité avant de vivre le Languori, n'y avait pas échappé. Ce jour-là, après avoir perdu tout souvenir de son prénom de naissance, elle avait même cessé de se rappeler qu'elle avait pu aimer.

Au bout de deux jours, Lisa ne réagissait plus que par pur réflexe ; Sonia la jugea alors prête pour la seconde étape. Elle lui retira le bâillon, le temps de l'abreuver et de la nourrir d'un potage maigre et liquide. La jeune femme se laissa manipuler sans réaction et, dans la solitude de la pièce fraîche et silencieuse cachée dans les caves, Sonia put poursuivre son œuvre ; il valait mieux en effet que personne n'assiste à ce qui suivrait. Le Languori était de toute manière si secret et tellement craint par les esclaves, qui étaient bien sûr au courant – tout se savait vite dans la maisonnée – qu'elles auraient tout fait pour se tenir le plus à l'écart possible des lieux où officiait l'éducatrice. Même sans en connaître le détail, la plupart des lossyans savaient que c'était une pratique cruelle, sadique même, et qu'une esclave sur trois sur laquelle il était tenté n'y survivait pas.

Lisa se retrouva suspendue dos au mur, poignets et chevilles entravés dans des chaînes qui l'écartelaient. Ainsi exposée et offerte elle était toujours masquée, et donc incapable d'entendre, de voir, de sentir. Anéantie par l'isolement sensoriel elle ne tentait même plus de lutter, réduite à l'état de poupée pantelante. Sonia n'en ressentait pas d'autre émoi que la satisfaction que les

choses se passent comme prévu ; le conditionnement pouvait commencer. Durant les quatre jours et nuits qui suivirent, sans jamais lui accorder de répit supérieur au temps nécessaire pour boire un peu, Sonia employa sur Lisa un savant et cruel dosage de drogues hallucinogènes, altérant la mémoire et la conscience du temps, et d'autres aphrodisiaques ; l'usage de fines aiguilles d'acupuncture placées à dessein en des points très sensibles et douloureux la maintenant en état de perpétuelle tension ; et enfin de longues, expertes et patientes stimulations sexuelles. Elle réveilla ainsi l'instinct de survie et de lutte de la jeune terrienne, puis maintint son élève impuissante et anéantie dans un état de sensibilité physique et nerveuse exacerbée dans un stress physique et psychologique permanent, aux limites de la rupture. Elle lui faisait à dessein vivre un calvaire sans fin, une forme constante et extatique de torture que les drogues et l'abandon rendaient impossible à fuir, à contrôler ou à combattre.

Les hurlements d'agonie et les pleurs de supplication de Lisa, étouffés par le bâillon, n'y changèrent strictement rien : étape par étape, chacune suivie à la lettre, Sonia poursuivait sa tâche sans aucune hésitation et sans le moindre scrupule. L'éducatrice brisait et reformatait, comme on recompose un puzzle éparpillé, tout ce qui pouvait encore subsister des résistances, des terreurs et des réactions instinctives de la jeune terrienne, en la mettant au martyre. La profondeur de cette savante torture était telle qu'elle se fondait dans les hallucinations des drogues et de l'épuisement, autant que dans les stimulations et les caresses érotiques, jusqu'à ce que Lisa ne distingue plus le réel de ses visions, la douleur du plaisir.

C'était durant cette seconde étape, que Sonia savait devoir faire attention au second risque. Les captives qui avaient survécu à l'isolement sensoriel sans perdre la tête pouvaient très aisément

plonger dans la démence la plus irrécupérable à cette étape-là. Elle se souvint elle-même qu'elle était déjà totalement perdue, tant, en fait, qu'elle y avait finalement survécu parce que la folie n'avait de toute façon plus trouvé de place où se blottir dans son esprit déjà complètement ravagé.

Au bout de cette épreuve, où Sonia n'avait guère plus dormi qu'elle ne l'avait permis à Lisa qui, de toute façon, n'avait même pas vraiment conscience de ses phases d'éveil et de sommeil, l'éducatrice lui retira une partie du masque, libérant sa bouche et son nez. La jeune fille pouvait enfin retrouver son odorat ; ce fut presque brutal. Sonia avait veillée elle-même à sa propreté mais la jeune terrienne venait de passer plus d'une semaine sans jamais pouvoir respirer par le nez. Elle manqua de s'étouffer, presque comme si elle se noyait, avant de retrouver la sensation de percevoir les odeurs et les parfums. Les premières fragrances qui lui parvinrent étaient celles de Sonia toute proche, qu'elle connaissait bien, et celles de Jawaad. Elle eut un réflexe bref et faible de panique, sans vraiment les reconnaître.

Sonia laissa Lisa réagir et s'interroger. Si la jeune rousse pouvait enfin sentir et parler, elle restait les oreilles bouchées, les yeux bandés. L'éducatrice avait pris de gros risques pour voler des linges sales ayant été portés par le maître-marchand taciturne mais, pour le but qu'elle poursuivait, elle en avait besoin, et n'aurait pas été les demander ; elle avait trouvé d'ailleurs amusante son escapade pour les dérober. Maintenant, elle pouvait passer à la troisième étape.

Sonia reprit le travail savant de torture et de stimulation, aidée par les drogues. Mais désormais, Lisa respirait en permanence les odeurs que l'éducatrice veillait à mettre au plus près de ses narines pour que l'air en soit imbibé, nuit et jour ; elle nourrissait toujours son élève le plus sommairement possible et

ignorait ses suppliques. D'ailleurs, Lisa en laissait échapper peu et rarement intelligibles. Elle appelait, murmurait et pleurait parfois, en français, parfois en japonais, une langue que Sonia ne connaissait pas, mais elle était trop vaincue par le conditionnement et les drogues pour qu'elle ait assez de volonté pour simplement songer à fuir son calvaire, quand bien même l'aurait-elle pu. Elle le subissait docilement, résignée au point de ne plus avoir conscience que sa vie était autre chose que cette torture extatique et sans fin peuplée de fantômes informes et d'odeurs inconnues. Dans le perpétuel chaos sensoriel où elle était maintenue, Sonia, patiemment, lui apprit à associer ces fragrances à ces savants et cruels mélanges de douleur et de plaisir mêlé, jusqu'à la noyer dans des suites d'états seconds et d'extases sexuelles sans fin.

En trois jours de plus, Lisa ne pouvait plus respirer l'odeur de Jawaad ou de Sonia sans y réagir d'instinct, les sens en éveil, dans l'appréhension délicieuse et éperdue de l'extase à venir. L'éducatrice en était satisfaite, son plan se déroulait à merveille. Normalement elle aurait dû employer des linges imbibés de l'odeur de Priscius et de ses hommes, mais elle s'était bien gardée de les utiliser. Ils traînaient dans un coin, loin de son espace de travail, jetés dans une bassine d'eau pour en effacer les odeurs afin que celles-ci ne viennent pas se mêler de sa tâche.

Sonia laissa encore Lisa trois jours encore dans cet état second, qu'elle modérait progressivement, en laissant à son élève des plages de sommeil et de repos toujours un peu plus longues, avant de lui retirer le masque, la laissant seulement aveugle désormais. Mais même en retrouvant enfin l'ouïe, la jeune terrienne ne luttait de toute façon plus. Convenablement utilisé, même l'usage de la douleur ou la moindre incitation un tant soit peu sensuelle provoquait chez elle une réaction immédiate d'érotisme lascif. Elle s'y abandonnait sans même le réaliser.

Sonia détacha Lisa du mur, la fit s'allonger sur un drap doux, et la lava longuement. Sa peau garderait quelques semaines la marque des entraves, comme ailleurs les traces rougies des aiguilles qui la transperçaient. L'eau tiède, la caresse de l'éponge, la douceur des gestes de la toilette de Sonia mirent Lisa en état second ; elle réagissait un peu, mais sans forces et se laissait faire docilement, s'abandonnant calme et lascive.

Désormais, et elle le découvrirait bien assez tôt, Lisa ne pourrait plus retrouver de contrôle sur la sensibilité de son corps ; qu'elle ait peur ou pas n'y changerait rien. La moindre caresse ou attention parlerait à ses sens et non à son esprit pour l'appivoiser et la soumettre. Même si elle conserverait sa hantise des hommes et les plaies profondes des tortures de Batsu, le Languori la marquerait d'une empreinte indélébile, bien plus profonde, puissante et intime. Il serait une part entière de son identité.

Sonia, cependant, décida de parachever son travail pendant trois jours de plus. Elle veilla seule, presque comme une amante, sur la jeune fille qu'elle installa sur une couche épaisse et confortable. Lisa dormit presque tout le temps, nourrie à nouveau par la main de l'éducatrice de fruits, de céréales trempées dans du lait frais et de biscuits. Avec une tendresse surprenante, mais sans jamais lui laisser le droit de prononcer le moindre mot, Sonia soigna les plaies et les abrasions provoquées par les longues journées de torture qu'avait endurées la jeune fille, puis poursuivit son long et savant travail sensuel de stimulation, gardant toujours Lisa aux limites de l'extase, passant outre son épuisement. De toute manière, la jeune terrienne tombait régulièrement dans des semi-comas tant elle était éreintée.

Enfin, pour parachever et estimer sa réussite, Sonia fit se poster d'elle-même Lisa face à un mur, quand celle-ci eut assez de force pour tenir debout et elle la fouetta. L'instrument était long

et fin, un fouet-serpent dont elle usa progressivement, d'abord comme une caresse puis de plus en plus fort, jusqu'à ce que les derniers coups en viennent presque à déchirer la peau de la jeune femme ; pourtant, même soumise à la douleur la plus vive, Lisa plongea à nouveau dans les délices d'une jouissance irréprouvable. Elle s'effondra finalement à genoux, en larmes, extatique, vaincue par le plaisir.

Sonia avait réussi. Elle avait créé une Languiren parfaite. Priscius n'en sut jamais rien.

Après tous ces jours de tortures savantes et complexes pour accomplir le conditionnement, Sonia avait laissé Lisa, toujours isolée dans la salle des caves, se remettre et dormir enfin tout son saoul. Elle lui avait intimé le silence et la jeune terrienne n'avait toujours pas, docilement, prononcé un mot. Pour l'heure elle dormait, un peu fiévreuse et sans doute ne se réveillerait-elle pas avant toute une journée.

Priscius, venu rendre visite à Sonia et superviser son travail, se pencha sur Lisa endormie, blottie tel un chaton sur une confortable couche. Par prudence, Sonia avait laissé ses poignets entravés et retenus serrés courts à son collier, pour éviter qu'une terreur subite ne lui fasse faire un mauvais geste et qu'elle ne se blesse.

Priscius restait dubitatif en observant la petite rousse sagement endormie, même s'il avait donné son accord. Sonia avait été convaincante et sûre d'elle, une qualité qu'il appréciait chez sa précieuse et compétente propriété ; mais le prix des drogues qu'elle avait employées pour le Languori valaient à elles seules une fille dressée.

— Alors, j'attends ton rapport, mon esclave. Tu as réussi ?

L'éducatrice infirma d'un léger mouvement de tête, affichant une déception presque parfaite de conviction sur son visage qui exprimait rarement autre chose qu'une inquiétante sensualité.

— Elle n'a pas succombé, et son esprit se remettra de l'épreuve, mais la peur l'a forcé à résister ; les dommages causés par le maître Batsu étaient trop importants. Elle pourra faire une esclave de compagnie passable, ou encore être utilisée pour les tâches domestiques ; mais même si elle restera docile et plus sensible aux caresses et aux attentions, elle ne pourra jamais s'abandonner à un homme.

Sur ses mots, Sonia s'agenouilla dans un mouvement parfaitement aguicheur et sensuel. La voix suave et lascive, en baissant légèrement le regard, elle poursuivit :

— J'ai échoué dans ma tâche d'accomplir votre volonté, ô maître. J'en accepte le châtement, que je souhaite de tout mon cœur.

Priscius éclata de rage un grand coup, à la supplique teintée d'une voix de venin et de miel de son éducatrice. Sonia venait, à dessein, de faire exploser sa colère. La gifle qu'il lui envoya la projeta en arrière deux mètres plus loin, la faisant immédiatement saigner du nez, en l'étourdissant violemment.

— Bien sûr que tu as échoué, idiot ! Batsu le savait parfaitement et s'est joué de moi jusqu'à la fin ! Tu aurais dû réaliser tout comme moi que cette fille ne valait pas ces efforts et tout l'or dépensé pour la dresser. Tu as perdu ton temps, tu m'as fait perdre le mien ! Oh oui, tu vas être châtiée, et tu ne l'oublieras pas de sitôt ; mais sois soulagée, ce n'est rien en comparaison de ce que je promets à Batsu à la première occasion ! Je vais lui faire bouffer sa duperie et la lui faire gerber d'ici jusqu'aux marches du Rift ! Je vais le ruiner, le démolir et, quand j'en aurai assez, je lui ferai arracher les boyaux, pour le faire exposer dans une ruelle

avec sa triperie en guise de collier ! Je vais le tuer, ce salopard ! Et toi, dégage de ma vue ! Hors d'ici ! Et tu as intérêt à ce que les deux autres soient parfaites !

Sonia n'attendit pas et se releva en chancelant un peu pour quitter rapidement les lieux, s'affichant pourtant, avec une opiniâtreté remarquable, toujours aussi fièrement arrogante ; mais elle n'allait pas s'attarder, ça non. Elle était parvenue à ses fins et se moquait éperdument que Batsu puisse payer la frustration qui faisait encore tonner et jurer son maître. Même la promesse – et elle savait que Priscius n'allait pas oublier – de sa punition prochaine glissait sur elle sans qu'elle en éprouve quelque émotion.

À dire vrai, seule la violente gifle de Priscius avait eu le moindre effet sur elle ; un effet qui aurait encore nourri la colère de son maître, car Sonia en savourait la douleur comme si celle-ci la nourrissait et la rendait plus vivante encore qu'elle n'était à cette heure. Elle saignait toujours du nez, sur le trajet dans le jardin où elle retourna veiller à l'éducation des esclaves, mais même cette gêne était pour elle un délice, autant que le goût de son propre sang.

\*\*\*

La nuit tombait, en englutissant paresseusement un soleil dont les rayons rougeoyants venaient lécher les murs du dortoir, où s'assoupièrent les esclaves en éducation de la maisonnée. Certaines devisaient encore à voix basse, d'autres, épuisées, ronflaient déjà.

Il y en avait une, dont la cuisse servait d'oreiller improvisé à une Cénis blottie telle une enfant, qui fixait le soir tombant. Elena avait arrêté de tenter de compter les jours et sa consœur étéoclienne n'y avait simplement pas songé. Les lossyans, apprit-elle

ainsi, portent de toute manière une attention franchement moindre au temps qui passe et à sa mesure que les terriens.

Elena aurait malgré tout voulu savoir combien de temps avait passé depuis son arrivée chez Priscius, entre les murs de ce jardin des esclaves qu'elle considérait comme une prison, aussi confortable soit-elle désormais devenue. Malgré leur isolement et le traitement vécu ces dernières semaines – elle n'arrivait pas à avoir une estimation claire en terme de temps et le port du masque qui les avaient gardés aveugles jusqu'à la veille n'avait pas aidé – elle avait progressé autant qu'elle le pouvait dans sa maigre maîtrise de l'athémaïs et dans ses connaissances sur ce monde et ce peuple. Il avait été difficile d'en apprendre plus par Cénis, tant avaient été quasi absentes les occasions de pouvoir discuter. Quant à sa petite sœur, Sonia l'avait emmenée, elle ne savait où.

Mirra, l'esclave qui les chaperonnait quand Sonia était absente, avait au moins accepté de lui confirmer que Lisa se portait bien, sans détailler d'aucune manière, bien entendu. Mais l'inquiétude rongait Elena, autant qu'une sombre colère : elle avait fini par céder et elle s'en voulait.

Non qu'elle n'ait tout fait pour résister au dressage ; elle n'était pas idiote, elle avait bien saisi qu'elle y risquait sa vie, mais la manière dont on s'y était pris pour la faire craquer rejoignait le reste de son avis sur ce que Priscius et toute sa clique lui faisaient subir : ce n'était rien moins que de la torture physique et mentale, et ça n'avait fait qu'alimenter sa rancœur, doublée d'une inquiétude qui confinait à l'angoisse. Que faisaient-ils à sa sœur pendant ce temps ?

La porte du dortoir des esclaves s'ouvrit sur Sonia, tirant Lisa par une laisse. Elena sauta sur ses pieds, ce qui eut pour effet de tirer sur la chaîne qui reliait son collier au mur de sa couche et de faire assez de bruit pour réveiller les moins endormies, à

commencer par Cénis, secouée, qui venait de perdre son oreiller. Le regard de l'éducatrice, bleu et froid comme la glace, fixa le sol. Dans une grimace de colère, Elena obtempéra et tomba à genoux, la position que les esclaves éveillées par le bruit prirent toutes plus ou moins rapidement à leur tour ; mais l'aînée gardait le regard rivé sur sa sœur.

— Lisa...

Ce n'était qu'un murmure, tandis qu'elle la fixait. Celle-ci se tenait debout, légèrement hagarde et absente. Nue, bien entendue, Lisa avait encore perdu un peu de poids mais paraissait se porter plutôt bien, même si Elena pouvait désormais lui compter les côtes. L'éducatrice lui avait elle-même prodigué sa dernière toilette : ses cheveux étaient brossés et elle sentait bon. Elle lança un faible sourire au regard qui s'éclaira d'un doux vert à la vue de sa sœur aînée, achevant de la rassurer. Sonia la laissa faire quand, alors qu'elle attachait la laisse au mur, Elena attrapa sa sœur dans ses bras. Seuls ses inquiétants yeux bleus trahirent une réaction étrange et équivoque. On aurait presque pu y confondre, mêlés dans leur éclat inquiétant, une véritable tendresse et une jalousie possessive.

— Dormez, maintenant !

L'éducatrice quitta le dortoir sur-le-champ. C'est alors qu'Elena aperçut son dos.

Ainsi c'était donc vrai. Elle avait entendu, de la bouche des filles du domaine, des rumeurs selon lesquelles Sonia aurait été châtiée par Priscius, devant les esclaves de la maisonnée. Celles en cours de dressage n'avaient pas été autorisées à y assister. Vu sa compréhension des langues locales, elle doutait encore largement de ce qu'elle avait cru saisir mais là, la preuve était – littéralement – affichée devant elle. Des épaules au bas des reins, le dos de l'éducatrice était strié de marques profondes et larges,

au pourpre tirant sur un écœurant violacé nimbé de bleu fumée, qui s'entrecroisaient en dessinant un motif qui arracha à Elena un frisson d'épouvante. Elle se demanda bien ce que Sonia avait pu faire pour être fouettée ainsi et comment elle pouvait rester en apparence aussi parfaitement stoïque.

Pour un bref instant, la jeune femme eut sur l'éducatrice un sentiment plus compatissant, prenant conscience que malgré sa position, cette dernière partageait bel et bien leur sort à toutes ; mais elle ne s'y attarda pas, pour serrer sa cadette dans ses bras, vite rejointe par Cénis. Lisa souriait toujours, le regard clair bien que cerné de fatigue. Elle se blottit tendrement contre sa grande sœur, lâchant un soupir immense de réconfort et devança en murmurant le flot des questions qu'elle se préparait à subir.

— Je... je vais bien, Elena.

Cénis comprit. Elle avait fini par apprendre quelques mots de la langue des deux sœurs. Non qu'elle y tenait mais, à force, cela venait tout seul. C'est elle qui parla, avant l'aînée, en venant poser un baiser sur la tempe de Lisa :

— On a eu peur, tu sais ; je ne sais même pas depuis combien de jours nous sommes sans nouvelles. Ta sœur avait juste pu savoir que, selon Mirra, tu étais bien traitée.

Elena la coupa, berçant toujours sa cadette tendrement :

— Tu n'as rien ?... Que t'ont-ils fait ?

— C'est... heu... Je... je ne sais pas... comment je pourrais te l'expliquer. Je ne sais pas très bien moi-même. C'est... un peu flou. Je ne suis pas sûr de comprendre ce qu'elle m'a fait.

Lisa s'interrompit, et tourna son regard un peu las, en souriant tendrement vers Cénis, pour lui répondre :

— Mais.... il... il s'est passé 16 jours et demi. 16 jours et un peu plus de 9 heures de... depuis que cela a commencé.

Il y eut un une sorte de silence.

L'Étéoclienne eut du mal à croire ce qu'elle venait d'entendre ; et pour cause : l'idée de mesurer le temps n'était pas commune chez les lossyans et elle ne comprenait pas comment la terrienne avait pu le faire sans aucun instrument. Quant à Elena, elle sembla ne pas vouloir relever et préféra cajoler sa petite sœur de mots doux pour l'installer contre elle, invitant Cénis à les rejoindre. Il y aurait bien le temps de raconter ce qui était arrivé, ce qu'elles firent pour les moments à venir, jusqu'à ce que la nuit, le silence et le sommeil viennent s'imposer sur le trio.

La plus interpellée fut Sonia qui, comme à son habitude, faisant fi des élancements douloureux des coups de fouet, avait espionné le trio dans le plus grand silence. En toute logique, entre les drogues et l'isolement sensoriel, le temps disparaissait pendant le Languori. Elle pouvait cependant certifier que c'était à une heure ou deux près le temps écoulé depuis l'instant où elle avait en effet séparé Lisa des deux autres ; une mesure qu'elle n'aurait jamais dû pouvoir faire, même avec des instruments ; et elle était restée privée de ses sens la majorité du temps. C'était un mystère que Sonia ne s'expliquait pas et qui affecterait sûrement la réussite du Languori, car cela signifiait qu'il y avait toujours eu une petite part de l'esprit de son élève qui avait préservé un peu de conscience. Elle se demanda si Jawaad avait pu voir aussi tout ce potentiel-là. Elle savait pertinemment qu'il avait bel et bien vu la nature de Lisa et son don de Chanteuse de Loss. Mais avait-il remarqué tout le reste de son potentiel là où Priscius s'était montré stupidement aveugle ?

L'éducatrice leva un regard pensif dans la pénombre, presque avec un sourire, avant de quitter l'abri du mur qui la cachait puis de sortir du dortoir. Elle aurait bien le temps – et elle était patiente – pour comprendre comment Lisa avait pu mesurer le temps au milieu des affres de sa torture, mais elle

avait d'autres impératifs dans l'immédiat. L'étape suivante de son projet présentait de nombreux risques qu'elle connaissait bien pour la plupart et qu'elle allait prendre à dessein, mais cette fois qui la placeraient directement en péril ; ce qui l'amusait.

L'idée qu'elle allait véritablement trahir son maître, avec comme corollaire l'éventualité de la sentence attendant tout esclave trompant son propriétaire, ne l'effleura que comme une simple information à laquelle elle n'attribua aucune importance.

Traversant les jardins, elle se dirigea vers le chenil...



# Chapitre 11

## Jawaad

Jawaad consultait un carnet à la reliure de cuir bon marché, affalé dans un fauteuil que d'aucuns auraient considéré comme spartiate au vu du luxe qu'il aurait pu se payer. Jambes croisées, une botte calée sur le bureau, il profitait de la lumière que dardaient les derniers rayons du soir, une main tournant les pages, l'autre caressant la chevelure d'or tirant sur l'ocre de la jeune femme qui dormait bras et tête reposant sur sa cuisse, après avoir tiré un épais coussin à ses pieds.

L'esclave était belle, encore plus ainsi assoupie ; son visage éclairé par la douceur des derniers feux du jour exprimait une sérénité sincère. Elle était presque nue. L'avantage de l'été d'Armanth est qu'il fait si chaud que qui peut se dévêtir ne se fait pas prier.

Le peu qu'elle portait aurait pourtant payé quelques grammes de loss-métal. Une tunique de soie diaphane aux teints safran, largement fendue à ses flancs, seulement retenue par des cordelettes tressées de fil d'or, profondément échancrée sur sa poitrine et son dos aux muscles fins, constituait son seul

vêtement. On aurait presque pu faire tenir l'entièreté de l'étoffe dans un poing fermé. Elle portait des sandales légères dont les lacets, eux aussi de soie safran, remontaient à mi-mollet. Enfin, le reste de sa parure constituait en des bracelets de fils de cuivre tressés ornés de perles de jaspe et de béryl aux couleurs chamarrées. Ceux de ses chevilles s'agrémentaient de petites clochettes d'argent.

Jawaad quitta un instant des yeux sa lecture pour les poser sur Azur. L'esclave lui appartenait depuis presque dix ans. Il ne l'avait pas achetée, elle était encore une femme libre quand il l'avait rencontrée, non loin d'Allenys. C'était une Ar'hanthia, d'un peuple de nomades très pieux, suivant les grands troupeaux de ghia-tonnerres de leur presque-île, qu'ils considèrent comme sacrés. Il commerçait avec eux et l'avait retrouvée cachée dans la soute de son navire. Elle se nommait Her'eena, à l'époque.

Elle avait fui le mariage arrangé où elle devait être offerte au fils d'un chef de clan voisin, étant elle-même fille du chef de sa tribu. Le châtiment qui l'attendait dès lors qu'elle avait commis cette trahison était, si elle avait de la chance, l'asservissement, en étant revendue loin des siens par son propre père ; si elle n'en avait pas, une mort cruelle. Il ne lui restait que le seul choix de supplier Jawaad de l'emmener loin du courroux de ses parents ; le marchand en avait profité :

— Tu sais ce que cela peut signifier, selon les lois de ton peuple, qu'une femme supplie un homme ?

Her'eena le savait fort bien ; toute femme redevable d'un homme chez les Ar'hanthia pouvait être amenée à devoir payer sa dette par l'asservissement ; une coutume édictée disait-on par le Concile, que l'on retrouvait au nord des Mers de la Séparation, jusqu'à l'Hégémonie, bien qu'elle fût rarement invoquée ailleurs. Elle n'avait pu qu'acquiescer, avant d'ajouter :

— Mais tu me libéreras, si j'accepte ?

Jawaad avait lâché un bref sourire que la jeune femme, qui ne le connaissait pas, n'avait pas compris.

— Jamais je n'affranchis mes esclaves ; par contre, j'en ai déjà revendu.

— Mais comment pourrais-je redevenir libre ? Si... si je te le demande, tu accepteras de me revendre à mon grand-père ? Il m'affranchira, il comprendra, il te remerciera même de ton geste et il te paiera bien !

— Soit. Mais chez moi, la coutume est claire : une femme libre ne peut pas être asservie, sauf si elle commet un crime grave... ou si elle se soumet à celui à qui elle souhaite appartenir.

Her'eena avait accepté, naïvement. Elle s'était même mise à genoux, baissant la tête devant son étrange sauveur pour montrer la résolution de son geste, lui exposant son cou en écartant ses cheveux. Elle se donna à lui selon ses coutumes, croyant bien choisir en qui elle plaçait sa confiance et sa vie, même si elle n'avait plus aucune autre alternative. Elle ne vit donc jamais le second sourire qui fit briller le regard sombre de Jawaad :

— Tu es donc mienne à partir de ce moment. Un jour je proposerai à ton grand-père de te racheter, comme convenu, mais je ne sais pas quand ; après tout, tu as oublié de me dire à quel moment je devrais lui en faire l'offre.

Her'eena s'était décomposée, elle avait même tenté de le fuir, mais le marchand avait attrapé son bras pour l'arrêter. De toute manière, sur un appel de sa part l'équipage entier de son bateau aurait accouru. Il rajouta, fixant la détresse de la jeune femme qui commençait juste, prise de panique, à réaliser son erreur :

— Au fait, tu n'as plus de nom...

Dix ans plus tard, Azur dormait paisiblement contre sa cuisse. Il aurait pu tenir sa promesse puisque, tôt ou tard, il avait assuré faire une offre de vente à son grand-père. Mais la jeune Ar'hanthia s'était révélé un plaisir, une compagnie agréable nantie pour parachever sa valeur d'un talent inestimable, que d'aucuns lui enviaient et elle avait appris à aimer son maître avec une fidélité sans faille. Sa liberté ne l'intéressait plus.

Elle n'avait pas vieilli d'un iota. Le marchand y avait veillé ; le linci qui marquait sa cuisse d'une fine arabesque aux reflets de cuivre, évoquant un cercle discret qui aurait pu faire penser à un astrolabe, était un ambrose. Qu'un tel luxe représente une fortune dépensée pour une esclave était sans importance pour lui. Elle lui appartenait, il la souhaitait pareille à celle qu'il avait eu tant de plaisir à posséder, jeune et préservée à jamais.

Retenant la tête de son esclave, il retira son pied de son bureau. Azur bougea un peu et, en sentant la pression contre son crâne, se contenta d'ouvrir des yeux ensommeillés avant de se rendormir en souriant.

Jawaad consultait toujours le carnet, qui ne lui apprenait rien. Depuis l'accident sur le Radia Granateo, trois semaines auparavant, il était en permanence accompagné d'Abba ou de Damas, voire des deux et tout déplacement risqué faisait désormais l'objet d'une rapide reconnaissance d'un des hommes de confiance du Jemmaï ; des précautions que Jawaad appréciait modérément : il détestait se sentir entravé ; mais, malgré la relecture attentive des informations que Theobos avait pu fournir sur les hommes qui travaillaient ce jour-là sur le chantier, il ne voyait aucun indice lui fournissant une piste sur qui aurait pu être compromis dans la tentative de meurtre.

Ces dernières semaines, il avait travaillé à soudoyer et convaincre discrètement qui pouvait glaner des informations sur

chacun des noms de ceux qui avaient été en mesure de saboter le paquet de bois, de choisir le bon moment pour le dresser au-dessus d'Abba et lui et tenter de les écraser ; mais si la liste des suspects était réduite à quinze hommes, aucun d'entre eux n'avait laissé apparaître le moindre signe de compromission. Il se serait attendu à ce que l'un de ces suspects change ses habitudes ou son mode de vie, mais le responsable était apparemment très prudent, ou n'avait pas agi pour de l'argent. Il manquait encore d'informations, en rassembler d'autres prendrait encore plus de temps.

L'autre option était de guetter la prochaine tentative de meurtre, et l'erreur de son adversaire qui le ferait se dévoiler. Dans tous les cas, il était évident qu'il lui faudrait s'armer de patience, ce qui ne le dérangeait pas ; on considérait souvent – et à raison – la patience comme sa principale qualité. Pourtant, à ce stade, il envisageait de provoquer les événements en montant un piège dont il serait lui-même l'appât, afin de voir ce qui y tomberait et dévoiler ainsi le commanditaire.

Un bruit lointain accompagna les réflexions du marchand, en même temps qu'une brusque chute de la lumière du soir. L'orage grondait. Les premières pluies de l'été s'annonçaient et imposeraient leur domination pour les semaines à venir, comme chaque année. Le Marché aux Cages, comme la plupart des commerces à ciel ouvert, fermerait pour la saison des pluies et Armanth vivrait au ralenti pendant le mois suivant.

Le bureau de Jawaad n'affichait rien du luxe tapageur attendu de la part d'un marchand richissime et il aurait même été considéré comme spartiate. Si on en avait retiré les quelques tableaux et sculptures qui en ornaient murs et angles, il ne serait resté que deux tapis, une poignée de coussins, son bureau, deux sièges et enfin la bibliothèque, surprenante de sobriété, qui

couvrait tout le mur à la gauche du marchand. Même en faisant beaucoup d'efforts, on aurait eu du mal à y apercevoir ce qui dans la pièce paraissait véritablement superflu, ou témoignait de l'intimité de son occupant. Le service à thé en céramique couleur de terre patinée, peut-être, qui trônait sur une table basse, ou encore le petit vase de cristal plein à ras bord de billes de verre et de galets chamarrés posé sur son bureau. En homme riche et avisé, il profitait malgré tout de certains comforts peu communs et fort chers comme une lampe de chevet alimentée par une dynamo au loss qui, allumée d'un geste par le marchand, éclaira d'une lumière douce et orangée la vaste pièce dans un discret ronronnement de moteur.

Lorage tonnait plus près, maintenant. Un vent charriant une humidité fraîche et bienvenue soufflait par les grandes baies de la terrasse ouverte sur le bureau. Jawaad pouvait se replonger dans sa lecture et ses réflexions, sa jambe servant toujours d'oreiller à une Azur qui n'avait aucune envie de se réveiller, mais on frappa à la porte, avant de l'ouvrir immédiatement après ; il n'y avait que Damas ou Abba pour se permettre ce geste. Vu l'ombre massive qui occulta tout le cadre de la porte ouverte, c'était le géant noir, sans aucun doute. Sa voix tonna, comme toujours :

— Jawaad, j'ai la plus curieuse des visites pour toi. Tu devrais venir ; elle est dans le hall.

Jawaad leva la tête, un sourcil se dressant légèrement, signe de perplexité. Il y avait peu de choses qui pouvaient le surprendre ; et que son second considère importante une visite à une heure tardive, alors que le maître-marchand était réputé refuser pratiquement toute visite impromptue, en faisait partie.

\* \* \*

Sonia avait peu de temps, mais elle l'avait mis à profit avec célérité. Depuis longtemps, les chiens de Priscius la connaissaient bien. Ils étaient dressés, mais elle était éducatrice. Elle dressait des femmes, elle ; autrement plus complexes, rebelles, intelligentes et retorses que des cabots. Elle pouvait les approcher sans mal et sans provoquer de leur part les aboiements frénétiques qui auraient attisé la curiosité d'un des hommes de main de son maître.

Les molosses étaient, une fois apprivoisés et si on se débarrassait de la peur qu'ils pouvaient inspirer, rien de plus que de gros toutous avides de câlins et d'attentions ; malgré tout elle restait prudente. Le moins costaud de la meute faisait cinquante kilos et, même en jouant, sa mâchoire en lui attrapant le bras lui en aurait broyé les os ; mais eux battaient de la queue en bavant allègrement de joie, heureux de retrouver une amie qui, comme à son habitude, venait leur offrir quelques confiseries subtilisées aux cuisines du domaine. C'était parfait, elle pouvait venir récolter sans risques ce qu'elle était venue chercher.

L'opération en aurait dégoûté plus d'un. Elle avait besoin de leur urine, ce qui ne manquait pas, en taches plus ou moins humides dans les coins du chenil, au milieu de l'odeur âcre des animaux et de leurs excréments. La nuit tombée elle disposait d'une petite demi-heure de répit pour son travail, avant que les chiens ne soient lâchés dans l'enceinte extérieure du Jardin des Esclaves pour accomplir leur garde vigilante.

Ils étaient dressés à sentir l'odeur des lincis et ils la sentaient de très loin, comme tous les animaux de garde bien dressés. Franchir l'enceinte du domaine de Priscius était facile tant que les molosses seraient au chenil, mais à son retour ils veilleraient ; elle avait beau les avoir apprivoisés, ils accompliraient fidèlement

leur travail : dès qu'elle approcherait, ils aboieraient et fonceraient vers elle.

On ne pouvait pas échapper aux chiens. C'était la plus efficace des mesures de sécurité qui interdisaient à toute esclave la fuite. Où qu'elle puisse se cacher, ils surveillaient les domaines, les villas, les portes des quartiers et des cités. Le linci asservissait son porteur à jamais, par cette mesure simple et répandue. Vu le sort réservé aux esclaves fuyardes rattrapées, les tentatives étaient rarissimes. C'était des actes désespérés, une forme détournée de suicide ; mais on pouvait tromper les chiens. Sonia savait le faire depuis longtemps.

Une poignée de minutes plus tard, une ombre agile se faufilait entre les haies qui ceignaient le jardin. Un saut, le bruit à peine audible des branches secouées et, en trois mouvements, elle était sur le premier mur d'enceinte où elle ne resta pas perchée plus d'une seconde, retombant pour traverser le chemin de ronde et franchir le mur extérieur.

Armanth était, la nuit venue, aussi calme et obscure que la cité pouvait déborder de vie durant la journée. Si les porches des bistrotts, tavernes et commerces de bouches restaient encore éclairés un moment, le soir tombant signait une trêve silencieuse où le brouhaha constant de l'activité de l'immense ville portuaire disparaissait. Au point que désormais cris, chants et appels, aboiements et éclats de voix ou du travail des artisans les plus tardifs étaient tous clairement distincts, dans le calme qui s'installait dans les rues.

L'ombre, qui venait de franchir l'enclos délimitant le vaste domaine de la maisonnée de Priscius, ne s'attarda pas dans la large rue où allaient et venaient encore quelques citadins pressés de rentrer. Les derniers feux du soleil venaient de peindre de violet et de mauve un ciel qui, pour un bref moment, sembla

surréaliste, mais découpa surtout, comme des ombres chinoises, les premiers nuages d'orage de l'été. Le tonnerre en profita pour s'annoncer théâtralement.

Une ruelle sale et encombrée plus loin l'ombre s'arrêta, dissimulée aux regards par quelques détritrus. Sonia ouvrit le sac qu'elle avait emporté. Il contenait un large mantel noir à capuche, une paire de gants fins, des sandales à semelle de feutre épaisse et deux autres sacs, dont le plus petit qu'elle extirpa non sans une pointe de dégoût prudent. À l'intérieur se trouvaient des charpies de vieux draps imbibés de l'urine des canidés. La procédure suivante lui fit plisser les narines ; elle se frotta intégralement pour se couvrir de l'odeur forte et nauséabonde. Désormais et tant qu'elle pouvait s'abriter de la pluie qui menaçait, elle avait, pour quelques heures, un répit imparable. Cela aurait tout aussi bien fonctionné avec de l'urine de cheval ou de mora, mais malgré la présence d'une écurie, les seuls animaux du domaine qui lui étaient accessibles étaient les chiens de garde.

La puanteur couvrant le parfum du linci serait indispensable. Elle savait où se trouvait la villa de Jawaad, bâtie sur les hauteurs au pied des falaises, loin de l'agitation de la ville ; mais la route était longue et traverser Armanth n'était pas si aisé. La ville est immense, sa richesse tient à son intense commerce, dont le Marché aux Cages ; à ses arsenaux, qui n'ont aucun équivalent en modernité et en ingénierie sur Loss ; et à ses artisans hors pair, qui plutôt que se transmettre leur savoir de père en fils, tiennent des écoles avec apprentissages et compagnonnages, et même de véritables universités. Autant de savoirs stratégiques et sensibles que l'on protège jalousement afin que nul ne puisse aisément voler ces secrets industriels. Si la sécurité de la ville est organisée par les congrégations des quartiers, l'Élegio impose des contraintes strictes, et tous les postes de garde des enceintes

obéissent à son autorité – plus ou moins parasitée par les caprices des maîtres-marchands et de l'aristocratie locale.

Ainsi donc, surtout la nuit, les quartiers sont barrés de postes de contrôle, les portes, qui les isolent les uns des autres comme autant de frontières où le manant doit montrer patte blanche. De cette manière, malgré le foisonnement d'étrangers venus de tous les horizons dans la cité, on n'y circule pas sans être en théorie dûment répertorié ; et qui a le malheur de paraître louche aux gardes des portes est bon pour une nuit au trou, le temps de trouver qui peut se porter garant de lui ou assurer l'authenticité de ses sauf-conduits. Quelques andris placés dans la bonne main, sauf soupçons graves, règlent aisément ces petits inconvénients, mais aucun Élégiatori ne laisserait une esclave passer une porte nuitement.

Restait donc une seule autre voie possible pour elle : celle des toits. Sonia l'avait souvent fait, à Armanth et dans bien d'autres lieux, durant sa très longue vie. Une constante – qui lui avait bien servi – c'est que presque personne ne songe à lever la tête quand il est de garde. La seule contrainte s'avérait alors celle du bruit ; il fallait demeurer silencieux et ne jamais quitter les ombres, ce qui, sur des toits à plusieurs mètres de hauteur, était bien entendu une manœuvre malaisée.

En quelques bonds agiles dignes d'une acrobate de cirque, Sonia, revêtue de sa cape, avait rejoint le toit de tuiles du petit immeuble qui lui faisait abri, grim pant les trois étages avec une facilité presque outrageante. Elle faisait montre d'une adresse surprenante, là encore totalement inconnue de Priscius, décidément jamais assez curieux sur son esclave. Elle estimait que si elle pouvait conserver ce rythme de trot et ne pas se perdre elle pourrait atteindre l'Alba Rupes, le quartier résidentiel niché au pied des falaises, en moins d'une heure.

\*\*\*

Raego ne se trouvait vraiment pas assez bien payé pour le boulot qu'on lui avait confié. Une pluie lourde à peine plus fraîche que l'air saturé de la chaleur d'été vint en tombant appuyer encore son avis. Il aurait dû demander bien plus cher quand il avait négocié ce travail, quelques semaines plus tôt.

Tapi sur un toit, dans le couvert de la nuit, il observait à la lunette le vaste domaine de Jawaad. Arriver à trouver un point d'observation situé assez près et dégagé avait déjà représenté une gageure. Dans son métier, on croisait souvent des hommes paranoïaques. Il ne pouvait pas leur en tenir rigueur, leurs excès de prudence étaient motivés par la simple existence du métier qu'il pratiquait : on le payait fort cher pour espionner des puissants et noter leurs habitudes, leurs allées et venues, leurs sales petits secrets.

Raego se moquait bien de savoir ce que ses commanditaires en feraient par la suite mais il en avait une idée assez claire quand, quelque temps plus tard, un procès en diffamation condamnait un aristocrate à l'ire de la foule ou quand un marchand richissime décidait soudainement de revendre pour une bouchée de pain ses meilleures affaires à son rival du moment ; mais le spécimen présent, qu'il suivait depuis quelques semaines et connaissait déjà depuis un moment de réputation – qui ne connaissait pas le maître-marchand qui refuse d'être élu au Conseil des Pairs ? – cultivait une prudence franchement impressionnante ; et sans tomber, c'était le plus étonnant, dans l'excès de paranoïa.

La villa de Jawaad était un domaine étendu sur six hectares, organisé en dépendances s'étalant dans un immense jardin, qui n'avait de sauvage et foisonnant que l'apparence. Raego avait dû, au moins quatre ou cinq fois, jurer et invoquer le Concile – il n'était plus superstitieux depuis longtemps – en faisant plusieurs

reconnaisances pour trouver sous quel angle on pouvait approcher les appartements privés du marchand et surtout, voir ce qui s'y passait. Le jardin luxuriant n'était pas là par hasard. Entre les haies épaisses et les frondaisons des arbres il brisait tous les angles de vue, formant un labyrinthe inextricable pour tout observateur malintentionné.

En sus, l'homme avait l'air d'aimer les chiens. Il en avait compté plus d'une vingtaine de toutes races, certaines lui étant totalement inconnues, toujours en liberté dans les jardins. D'ailleurs, les esclaves du domaine s'en accommodaient très bien et jouaient avec eux. Cela, Raego ne l'avait jamais vu. Les esclaves sont le plus souvent réputées les craindre ; après tout, ces animaux sont tous dressés pour réagir aux lincis et leur interdire toute fuite, quitte à se jeter sur elles et les déchiquer ; mais les chiens n'étaient cependant pas là que pour la compagnie. La nuit ils rôdaient dans la propriété, en efficaces gardiens chargés de repérer toute intrusion.

On disait de Jawaad qu'il n'aimait pas les gens, ce qui semblait exact. En plus de six semaines, Raego n'avait pas vu plus de quatre visites chez le maître-marchand et elles n'avaient jamais duré longtemps. Il n'y avait qu'un garde faisant le pied de grue à l'entrée du domaine et personne ne patrouillait la propriété mais ses deux hommes de confiance vivaient avec lui, ainsi que plusieurs serviteurs et leurs familles. Pas paranoïaque, cet homme, certes ; Raego avait vu bien plus de débauche de sécurité confinant parfois au ridicule chez d'autres de ses victimes ou clients ; mais il n'aurait pas parié un andri d'argent sur un assassin voulant pénétrer la demeure. Même avec le meilleur fusil-impulseur du monde, l'enchevêtrement de la végétation dans ce jardin interdisait tout essai de le tuer à distance. Seul un archer ou un arbalétrier vraiment exceptionnel aurait peut-être

eu sa chance et encore, mais Raego n'était pas là pour cela, lui ; il devait trouver les points faibles dans les déplacements du maître-marchand et ses habitudes. Celui qui se chargerait de l'envoyer rendre compte post-mortem aux divins seigneurs du Concile, ou à tout autre dieu qu'il voudrait, c'était un autre, et l'espion avait la prudence d'arrêter là sa curiosité.

C'est à cet instant qu'il constata du mouvement dans la villa du marchand, tandis que la pluie redoublait. Orientant sa lunette, il la posa sur l'entrée du large hall qui dominait la bâtisse. Il s'y trouvait une forme encapée, capuche rabattue, se tenant sur le perron, c'est-à-dire loin à l'intérieur de la propriété, malgré les chiens et surtout malgré son observation vigilante.

Le juron inquiet et colérique qu'il lâcha aurait choqué la plus blasée des maraîchères de la Basse-Ville.

\*\*\*

Jawaad s'arrêta en haut des escaliers menant au hall, posant son regard sur la femme presque nue, cachée sous son mantel, qui avait rabattu sa capuche. Il la reconnut immédiatement.

Damas se tenait derrière elle, non loin. Il était sorti de la salle commune où il fumait tranquillement en profitant en compagnie d'Abba et des esclaves du domaine, qui ce soir s'étaient lancées dans une partie de Jhaemo endiablée, épicée par des gages que les deux hommes décidaient. Il s'était de suite posté près de l'entrée du hall, passant des rires de ce moment de détente à la vigilance la plus acérée.

À la droite de Jawaad, Abba le précédait, descendant les marches vers la large salle dont le centre accueillait un bassin agrémenté de lotus, d'arums et de lys aquatiques et accueillant des carpes rares. L'esclavagiste avait l'air vraiment décontenancé : qu'une femme, une esclave surtout, puisse ébranler son assurance,

devait fortement lui déplaire. Sonia était de l'autre côté du bassin, quelque pas devant le perron, ainsi abritée de la pluie qui battait, maintenant. Elle leva la tête sur Jawaad, tout en orgueil et en sensualité, mais concéda un signe de déférence en la baissant juste après, presque humblement.

Le maître-marchand se gratta la barbe, pensivement, avant de lever un peu la voix, juste assez pour se faire entendre ; il n'était pas enclin à crier.

— Je doute que ton maître soit au courant de ta venue ici, Sonia. Dois-je faire chasser l'incapable qui garde la porte de ma maison et ne t'a pas vue entrer, ou te faire fouetter pour te punir de la ruse qui t'a permis de mettre un pied chez moi sans permission ?

— Sans aucun doute, maître, je mérite punition pour avoir osé pénétrer chez toi sans nul droit de le faire. Mais avant, si tu le permets, laisse-moi le temps de t'annoncer qu'un homme discret et bien caché espionne ta maisonnée. Là-bas !

Sans se retourner, lâchant un sourire narquois, Sonia désigna du bras tendu derrière elle la direction exacte de l'espion qui, sur un toit, scrutait les moindres faits et gestes du maître-marchand et les siens depuis des jours.

\*\*\*

Raego ne loupait rien de la scène qui se jouait une grosse centaine de mètres plus loin ; sa longue-vue lui en montrait tous les détails. Il ne manqua donc pas le moins du monde le geste clair de la femme qui était apparue presque comme par magie sur le perron et qui désignait sa direction à la perfection.

Il lâcha un énorme juron ; quoi de plus naturel ? Mais sa seconde réaction fut une très grosse erreur : il se redressa pour entamer une retraite prudente et la foudre qui zébra alors le

ciel nocturne éclaira sa silhouette comme une parfaite ombre chinoise. On ne l'aurait pas plus remarqué s'il avait porté une torche embrasée en faisant de grands gestes. Damas courrait déjà vers lui, aboyant puissamment un ordre pour sonner l'alarme, sans attendre de renforts.

En un instant, après le cri d'alerte de Damas, tout le domaine se réveilla comme un seul homme. Abba avait hésité sur la marche à suivre, mais au regard de Jawaad, il avait emboîté le pas sur Damas ; il courait bien moins vite que le rapide contremaître de marine, qui dévoilait ici d'autres talents plus particuliers, dont un clair don pour la poursuite nocturne en milieu urbain.

Dans le brouhaha de la maisonnée s'activant frénétiquement, les quelques hommes du domaine fourbissaient leurs armes et déboulaient dans le jardin ; qui se demandait ce qui se passait, qui fournissait l'explication, qui enfin se lançait à la poursuite de l'espion. Jawaad restait pareil à lui-même, calme et en apparence détaché.

Le hall brilla des chandeliers rallumés par les servantes et les esclaves et le maître-marchand apaisa un peu la frénésie de son entourage d'un simple claquement de doigts, suivis de hochements de tête accentués par son regard. Flanqué d'une Azur soudainement très réveillée et nerveuse, il descendit à la rencontre de Sonia, pour s'arrêter à quelques pas d'elle.

— Si tu dis vrai pour l'espion, tu seras récompensée, ce qui ne retire rien au fait que tu seras punie d'être entrée chez moi sans permission. Maintenant, j'ai un fort doute que tu sois venue uniquement pour m'apprendre qu'un homme m'espionne. Donc ?...

Sonia releva la tête pour poser son regard bleu, qui flamboyait à cet instant, sur le maître-marchand. Encore essoufflée elle exultait de plaisir, son sourire dessiné sur son visage trempé

oscillant entre une jouissance malsaine et une sorte d'extase indéchiffrable. Azur qui se cachait derrière Jawaad, ses mains posées sur son épaule, la détesta immédiatement.

— Donc, maître, j'étais venue pour te rencontrer et, en effet, mon maître l'ignore. Je viens ici de ma seule initiative, pour te parler de l'esclave rousse que tu souhaites posséder. Mon maître risque de s'en débarrasser, persuadé qu'elle ne vaut rien et qu'il ne pourra rien en faire. Il ne voudra pas te la vendre, il craindra d'entacher sa réputation.

La réponse de Sonia attisa la curiosité du maître-marchand qui feignait, sans difficulté, un désintérêt nonchalant. Ce qui l'intriguait ici n'était pas l'information que l'éducatrice de Priscius était venue lui apporter mais le fait qu'elle ait pris une telle initiative et les risques qu'elle encourrait pour avoir pénétré chez lui dans ce seul but. Son autre curiosité – mais une puanteur âcre et animale flottant autour de l'esclave commençait à lui fournir la réponse – était la manière dont elle avait pu tromper la vigilance des chiens de sa propriété et déboucher si aisément sur son perron.

— Soit. Et ?... Jawaad laissa la question en suspens.

— Si cette esclave ne t'importe pas, alors je me serai trompée, maître, mais je suis persuadée du contraire ; et aussi bien ai-je vu comment tu l'as regardée et ton intérêt pour cette captive-là et nulle autre, aussi bien ai-je noté comment elle a réagi à toi. Elle est déjà marquée de ton empreinte, je m'en suis assurée.

Dans le même temps, Sonia extirpa de son grand sac le second paquet qu'elle avait soigneusement emballé. Celui contenant les linges sales de Jawaad qu'elle avait volés quelques jours plus tôt pour parfaire son plan, et le languori de Lisa.

— J'avais emprunté ceci, qui t'appartient.

Sonia posa le sac au sol.

— Bien sûr, je n'allais pas les garder ; ils ont fait leur office.

Jawaad écouta, suivant en détail les gestes de l'esclave ; son regard noir et impassible se posa sur la féline créature qui lui faisait face. Leurs yeux se toisèrent un instant, presque comme un défi. Jawaad connaissait peu Sonia, mais assez pour remplir les blancs de son explication ou tout du moins envisager en partie ses motivations. Il tourna la tête et, levant le bras, attrapa le poignet d'Azur pour la tirer doucement à sa hauteur, la fixant sans un mot. Un ordre passa dans son regard que son esclave comprit immédiatement. Elle tourna la tête sur Sonia pour la fixer intensément, soudainement si concentrée que son visage sembla un bref moment fait de marbre. Azur après un instant revint à Jawaad :

— Elle ne dit pas toute la vérité mais elle ne ment pas et n'est pas venue pour te mettre en danger, mon maître.

Sonia perdit immédiatement son arrogant sourire, pour foudroyer l'esclave du marchand d'un regard haineux.

Une psyké... Jawaad avait une psyké comme esclave. C'était si rare et si recherché, si inattendu que, de sa part, elle aurait dû s'en douter. Sonia inspira profondément pour reprendre son calme, avant que son sourire revienne, fixant à nouveau le maître des lieux. Après tout, cela servait son parti, elle pouvait donc dire la vérité sans fard, finalement ; sa psyké saurait sans mal lui confirmer sa sincérité.

Le marchand esquissa un sourire, il avait noté la surprise de Sonia et ébouriffa d'une main la chevelure d'Azur avant de poursuivre :

— Maintenant que tu as compris ce détail, esclave... – il lui rappelait son rang à dessein – j'aimerais savoir pourquoi tu viens chez moi, de nuit, sans la permission de ton maître, m'apprendre quelque chose dont je me doutais déjà et me rendre des affaires

que tu m'as volées, après m'avoir averti qu'un homme, apparemment fort bien caché, espionnait mes faits et gestes.

Jawaad fit une pause un instant, fixant Sonia :  
— Quel est ton intérêt ?

\*\*\*

Raego avait beau avoir cent mètres d'avance, il était en mauvaise posture. Il fallait au plus vite qu'il change de toit et descende vers le sud du quartier pour pouvoir se perdre dans les premières ruelles. Ici il était totalement à découvert, dans une partie de l'Alba Rupes bâtie uniquement de grandes villas aux propriétés étendues et toutes gardées. Un piège à rats pour sa profession, bien qu'il n'ait jamais vu de rats ; sur Loss ils étaient remplacés par les toshs, des sortes de marsupiaux voraces et omnivores pouvant facilement peser six livres.

Damas avait clairement vu l'espion et courait à toute vitesse, talonné par Abba qui avait du mal à suivre. Le réflexe commun ici aurait été d'attraper des chevaux sellés, il y en avait plusieurs chez Jawaad, pour se lancer à la poursuite. Damas savait pourtant que cette perte de temps signerait la disparition de l'intrus et que, de toute manière, il irait plus vite à pied que sur n'importe quelle monture ; entre autres parce que lui aussi savait grimper sur les toits et parce que dans le couvert de cette nuit noire et pluvieuse, il voyait mieux que n'importe qui.

Raego commença à dévaler la pente de tuiles pour passer d'un toit à un autre, bruyamment. Les chiens de garde de la propriété où il avait trouvé son point d'observation se mirent à hurler à qui mieux-mieux et les premières lumières confirmant le réveil en fanfare des habitants s'agitaient déjà.

Il s'élança dans un premier saut, passant de la bâtisse à la cour intérieure, pour courir sur le bord humide – et ça ne

s'arrangeait pas, la pluie le fouettait gaillardement – du toit de l'écurie des propriétaires locaux. Un autre bond dans une obscurité qui s'épaississait de plus en plus et il était dans les premières branches des arbres taillés en arches à l'entrée de ce domaine, pour se propulser d'un coup de reins et d'un grand balancement dans la rue.

Les échoppes des commerces locaux étaient juste en bas de la pente, il lui suffisait de dévaler une petite place couverte et les ruelles formeraient un labyrinthe parfait où bien malin serait celui qui le retrouverait. Il valait mieux ; après les chiens, les beuglements qui le talonnaient étaient ceux des hommes. Dans les environs, la sécurité pouvait se résumer simplement : tirer d'abord, poser les questions ensuite. Il allait avoir la moitié de l'Alba Rupes au train.

Raego jura encore, en courant le plus vite possible, devant se guider au jugé dans l'obscurité, le visage balayé par les trombes de pluie. Il aurait vraiment dû demander plus cher.

\*\*\*

Sonia toisait toujours, dans un mélange de respect et d'arrogance moqueuse dont on se demandait bien quel sentiment dépassait l'autre, Jawaad qui face à elle s'amusait lui aussi. L'esprit de l'éducatrice, encore noyée par l'exaltation de son escapade sur les toits qui l'avait enivrée de plaisir, conclut rapidement : face à une psyké, l'ensemble de ses tours ne servait plus à rien. Elle pouvait tromper les hommes aisément et leur faire croire ce qu'elle voulait, mais pas qui était littéralement, disait-on, capable de déchiffrer vos pensées, parfois avant même que vous les ayez formulés mentalement.

Le maître-marchand claqua des doigts vers une des esclaves de sa maison qui, comme les autres, s'attardait intriguée par

l'étrange confrontation. Un signe de l'index désignant Sonia, un regard et il avait donné un ordre silencieux. L'instant d'après la jeune femme courait chercher des linges pour que l'éducatrice trempée puisse se sécher un peu. Il se tourna vers elle, peu surpris du mutisme soudain de l'esclave de Priscius.

Sonia hésitait quant à son explication. Le poids du regard d'Azur, toujours aux côtés du maître-marchand, lui pesait désagréablement et celle-ci n'aurait aucun mal à sentir l'hostilité lourde et malsaine de l'éducatrice à son rencontre.

— Mon propriétaire, – Jawaad note de suite qu'elle avait cessé de le nommer maître – est devenu trop ambitieux et il va chuter. Il n'a jamais eu conscience de mes capacités et même pas la curiosité de les découvrir ou l'intelligence d'en tirer parti.

Toujours des faux-semblants ; mais Jawaad n'en était guère surpris. L'éducatrice de Priscius était l'exact contraire de ce qu'il recherchait et appréciait chez ses femmes ; mais elle n'en restait pas moins utile par l'étendue de ses capacités.

— Et tu comptes sur moi, pour avoir cette intelligence...

— Je n'oserai pas insulter ton discernement, maître. Dois-je achever ma démonstration en faisant la roue sur quatre doigts ?

L'insolence était pratiquement gratuite, comme la provocation. Sonia ne pouvait s'en empêcher, ce qui en général face à la plupart des hommes se serait conclu par une gifle magistrale et l'éducatrice aurait goûté alors le plaisir de sa victoire perverse. Jawaad resta si impassible qu'elle aurait tout aussi bien pu lui présenter des hommages rampants de servitude, ça n'aurait pas eu d'autre effet.

— Tu as conscience que je me moque totalement de toi et de tes qualités, esclave ? T'adresser à moi en espérant un geste de ma part est la preuve que tu n'es pas si fine d'esprit que tu t'en enorgueillis. Qu'ai-je à y gagner ?...

— Je sais quelle est la vraie valeur de la terrienne rousse, à tes yeux. Je sais comment tu peux avoir Selyenda sans coup férir.

Sonia afficha un sourire narquois, avant de rajouter, ne pouvant résister au plaisir de la remarque :

— Et sans doute sans rien déboursier...

\*\*\*

Damas ne talonnait plus l'espion. Pendant ce temps, Abba, courant sur le pavé de la rue à toutes jambes en devant composer avec sa masse de géant, réalisa qu'il n'avait aucune idée d'où se trouvait son camarade.

L'esclavagiste freina dans la nuit et l'averse, manquant se ramasser sur les dalles glissantes de la placette qui délimitait les dernières résidences et jardins d'Alba Rupes de ses premiers pâtés de maisons serrées. Derrière lui, il y avait tout un brouhaha de pas précipités, de cris et de sabots de chevaux claquant au loin, que même les chiens qui aboyaient comme des sourds ne pouvaient couvrir. Dans la nuit tombée, facilement trois maisonnées s'étaient vidées de leurs hommes poursuivant... personne ne savait vraiment quoi ou qui, à dire vrai. Il y avait un rôdeur, on avait sonné l'alerte et suivant le mouvement, tout le monde s'était mis à sa poursuite en s'égayant dans toutes les directions.

La foudre se déchaînait, le rideau de pluie devenant si dense qu'on n'y voyait plus à trente mètres, mais le dernier éclair découpa sur le ciel noir d'encre la silhouette de deux hommes courant l'un à la rencontre de l'autre, sur les premiers toits du pâté des maisons des échoppes. Abba eut un soupir plaintif en reprenant sa course dans un élan violent. La nuit allait être longue.

Damas coupa entre les jardins et les clôtures, sautant par-dessus les obstacles, traversant les fourrés sans la moindre

hésitation, et ce alors que l'orage changeait la nuit en une obscurité si dense qu'on s'y serait perdu. Une prudence cruelle et courante dans ces domaines vastes d'hommes puissants et paranoïaques était de planter des haies de sycotes dont les épines acérées provoquaient des inflammations atrocement douloureuses et de sérieuses infections ; le genre de piège imparable qui décourageait n'importe quel intrus, surtout en pleine obscurité ; mais Damas y voyait pratiquement comme en plein jour.

Pas de symbiote ici, pour cette qualité, même s'il savait que l'on en élevait certains qui rendaient nyctalopes. Damas avait le talent de certains habitants du Rift, ceux des lignées anciennes de Jemmaïs : dans la pénombre il pouvait voir parfaitement, bien qu'en perdant pratiquement toutes les couleurs. Et dans la plus totale obscurité, en se concentrant bien, il voyait la chaleur et le froid comme des taches et des reliefs. Bref, la pire des erreurs à faire pour ses ennemis était de croire que la nuit pouvait les abriter ; et des haies de sycotes ne le dérangaient en rien.

D'un autre bond agile, il enjamba les deux mètres du muret qui ne faisait guère pour lui un sérieux obstacle, son manteau s'accrochant un instant sans le freiner. Ne lâchant plus l'intrus du regard, il devinait la direction de sa course. Défonçant à demi une palissade de bois, il déboucha dans les jardinets accolés aux premières maisons du bas quartier, et attrapant la rambarde d'un balcon, il se hissa d'un élan sur la toiture.

Désormais, il était à sa hauteur, dans la nuit zébrée par la foudre. Chacun d'un côté de la ruelle qui s'étrécissait dans le lacin des bâtisses serrées les unes contre les autres, Damas et Raego fonçaient l'un vers l'autre.

\* \* \*

Le maître-marchand étira un sourire une fois l'explication de Sonia achevée. Elle avait accepté les linges et Jawaad avait envoyé la même esclave chercher une bassine d'eau savonneuse pour que l'éducatrice puisse se débarrasser de la pénible odeur d'urine canine dont elle était imprégnée. Il ne fit aucun signe vers Azur, ni ne lui adressa un regard pendant qu'il observait la toilette improvisée de l'esclave trempée. Celle-ci était concentrée sur Sonia, à la recherche des mensonges et des vérités qu'elle dissimulait. Si jamais elle pressentait un véritable danger dans ses omissions et ses détours, elle préviendrait immédiatement son maître.

— J'ai bien noté ta proposition, Sonia. Et toi, que vas-tu y gagner ?

Sans surprise pour Jawaad, l'éducatrice répondit par une autre pirouette provocatrice. Elle rivalisait d'insolence et plus encore depuis qu'elle se savait sous le regard d'une psyké.

— Il me semblait que l'évidence sauta aux yeux, maître.

— Quand je passe un marché, il est clair et rien n'est omis. À toi de voir.

— Ton esclave pourrait te le dire. Ne lit-elle pas mes pensées en ce moment même ? Sonia arborait un sourire ambigu dont le sens, adressé à Azur, la fit paniquer immédiatement. Elle reprit : certaines capacités sauraient immanquablement susciter l'intérêt de certains maîtres s'ils en avaient connaissance.

Jawaad étira un autre sourire presque invisible, à la réponse. Il accueillit d'un regard à peine appuyé de remerciement la tasse de thé que Janisse, l'épouse du palefrenier, venait de lui apporter. La femme était enceinte. Elle avait une trentaine d'années, ses cheveux noirs pris dans un chignon savant ; l'inquiétude se lisait sur son visage charmant et rond, au teint mat, quoiqu'un peu

bouffi et couperosé. Sa grossesse n'était pas facile et elle avait déjà perdu trois enfants, dont deux en fausse-couche.

— Jawaad, tu es sûr que tout va bien ? On dit qu'un homme t'espionnait, j'ai peur pour les enfants...

Avec ses employés et leur famille, le domaine de Jawaad accueillait leur progéniture, tous en bas âge. Le maître-marchand savait que Janisse avait surtout peur de perdre son bébé. Il posa sur la mère inquiète un regard patient et paisible, et esquaissa un signe de tête léger :

— Va dans le salon avec tout le monde. Ce n'est qu'un rôdeur...

Janisse obtempéra, non sans un regard méfiant et peu amène sur Sonia. Les citoyennes d'Armanth ne craignaient quasiment pas d'être asservies ; il fallait commettre un crime très grave pour y être condamnée. Si ce n'est que, comme partout, il était coutume de parfois revendre une de ses propres filles comme esclave quand l'argent manquait trop et qu'il ne restait que ce choix, les lois de la cité protégeaient pratiquement les femmes à égalité avec les hommes. L'on aurait trouvé rétrograde d'y pratiquer les us et coutumes du Concile à ce sujet ; mais Janisse, comme la majorité des femmes, voyait en des créatures comme Sonia des sortes de bêtes méprisables par leur sensualité affichée et l'aspect animal de leur féminité ; des êtres qui caricaturaient la femme elle-même. Les hommes profitaient de leurs esclaves et leurs épouses les jalousaient parfois de manière mortelle ; mais le plus souvent, les femmes libres se contentaient de considérer les esclaves pour ce qu'elles étaient dans l'esprit des lossyans : des animaux de compagnie ayant leur utilité. Une manière aussi de nier la réalité : toute femme aurait pu connaître leur sort.

Jawaad retourna à Sonia :

— Ton maître ne m'appartient pas et il n'a aucune dette envers moi. Tu es une des possessions sur laquelle repose son commerce, esclave. Je ne ferai donc rien.

Ce fut au tour de l'éducatrice de sourire.

— Je n'en doute pas, maître ; directement tu ne feras rien. Indirectement... tu connais du monde.

Jawaad acquiesça à sa manière à peine visible.

— Il faudrait encore que je veuille décider qui va t'acheter. Tu restes une esclave, quoi que tu fasses pour t'attirer mes bonnes grâces.

— Mais je suis persuadée, maître, que dans ta grande mansuétude tu admettras de passer un marché. Après tout, c'est toi qui as employé ces termes, maître, n'est-ce pas ?

— Oui, Sonia, mais tu sais que rien ne me force à tenir ma part de marché avec une esclave. Tu ne possèdes rien, pas même tes propres choix.

— Pourtant, c'est un de mes propres choix qui fait que je suis présente ici, maître et que je t'ai offert des informations servant tes intérêts.

Jawaad lâcha un sourire à peine discernable, alors que son regard pesait longuement sur l'éducatrice, les sourcils froncés en un plissement inquisiteur. Azur en fut brièvement surprise, elle n'avait pas coutume de voir son maître si intrigué.

— Je ne passe aucun marché avec une esclave ; mais, parfois, je les récompense. Ainsi donc, puisque tu as exprimé le souhait de la récompense que tu désires, je vais en prendre note et n'oublierai pas que ce que tu as fait pour moi mérite ma générosité.

Jawaad ne laissa pas le temps à Sonia de répondre, reprenant d'une voix plus dure, faisant un pas vers l'esclave, la surplombant presque :

— Mais tu es entré chez moi deux fois, sans ma permission ; tu as fui ton propriétaire, tu connais les lois. Tu n'iras nulle part pour le moment, je te garde ici.

Sonia cacha mal un bref moment de panique à son tour, qu'elle voilâ derrière un faux sourire sinistre et licencieux, au regard toujours provocateur, presque dément, levant la tête sur le maître-marchand qui la toisait. Sa voix se fit suave.

— Si c'est le souhait du maître ; je ne suis qu'une esclave, après tout. Mais j'ose supputer que tu anticipes déjà que cela va rendre encore plus... intéressante la suite des événements et les rapports que tu entretiens avec mon propriétaire ?

— Il fallait y penser avant et tu as dû y songer.

Jawaad claqua des doigts pour attirer l'attention d'Azur, qui se décomposait à suivre le fil des pensées que son talent lisait sur le visage de l'éducatrice.

— Va me chercher une laisse.

Il revint à Sonia.

— Tu passeras la nuit dans ma chambre.

Jawaad tendit la main vers le sac que portait l'éducatrice, où se trouvait la réserve de linges souillés de pisse qui aurait dû assurer la sécurité de son voyage de retour. Sonia eut, mais brièvement, du mal à dissimuler son inquiétude ; son esprit évacuait ce genre de réactions sans mal, pour ne laisser au premier plan que sa morgue arrogante ; mais elle lâcha son colis et Jawaad le garda en main en rejoignant la salle commune où étaient rassemblées femmes, enfants et esclaves de son domaine. Il semblait à peine vérifier si Sonia lui emboîtait le pas.

\*\*\*

Abba manqua encore dérapier et de s'affaler sur les pavés détremés. La pluie battante transformait l'étroite ruelle pentue

en ruisseau qui charriait boues et détrit. Il maugréa, se redressant immédiatement pour reprendre sa course, le souffle court. Il était presque au niveau de l'espion et entrapercevait dans les trombes d'eau zébrées par la foudre la silhouette de Damas au-dessus de lui ; enfin, il supposait que c'était lui. Si on lui en avait lancé le pari, il ne l'aurait pas tenu.

Raego maudit trois ou quatre fois les esprits quand il réalisa que l'un de ses poursuivants, non seulement était sur les toits, lui aussi, à seulement quelques mètres, mais qu'il fonçait sur lui pour l'intercepter. Il aurait bien juré que c'était impossible mais il aurait dû refuser ce que ses yeux voyaient. Tant pis pour lui. Il songea brièvement qu'il n'aimait pas devoir éliminer un collègue si doué, mais les affaires sont les affaires. Il dégaina son pistolet-impulseur pour l'armer et viser, pointant l'arme vers l'homme qui dans une poignée de secondes serait sur lui.

Abba entendit un claquement, comme un coup de tonnerre, qui faisait écho à la foudre se déchaînant ; mais il était accoutumé à la déflagration d'un pistolet-impulseur et il leva la tête immédiatement pour voir un corps chuter, deux étages au-dessus de lui. Un corps qui, dans la pénombre, engoncé dans une cape, aurait très bien pu être celui de Damas. Il fonça pour tenter de rattraper l'homme qui chutait.

Raego n'avait rien vu venir. Il allait tirer quand une vive douleur combinée au bruit désagréable d'une chose s'enfonçant dans ses chairs, lui fit comprendre qu'il venait de se faire épingler comme un papillon. Le poignard s'était logé jusqu'à la garde au sommet de sa cuisse. Raego appuya bien sur la détente de son pistolet mais il chavirait déjà dans le vide avec une stupéfaction qui le suivit dans sa chute ; pensant se réceptionner la tête la première, deux étages plus bas, il ne se donnait pas beaucoup de chances.

Sa brève réflexion fut soudainement interrompue. Il s'attendait à l'impact au sol mais, au lieu de cela, il réalisa qu'il venait de tomber dans une paire de bras qui, avec un " humpf " violent, l'avaient rattrapé. Il tourna la tête pour voir qu'un visage noir, au faciès bestial rendu encore plus impressionnant par la pluie qui détrempait ses tresses enchevêtrées, le fixait avec une colère contenue. Il aurait presque montré les crocs.

Abba ne mordit pas et ne grogna pas, bien que Raego n'en eût pas été surpris, mais sa voix fit bel et bien penser au grondement sourd et menaçant d'un fauve furieux :

— Toi, faut qu'on cause...

# Chapitre 12

## Franello

**L**a discussion n'eut pas lieu de suite : Abba, très en colère, très trempé aussi, revint à la villa de Jawaad en traînant Raego par les cheveux. L'espion blessé, que chaque cahot sur le sol secouait en ravivant la douleur de sa plaie, trouva le trajet bien assez difficile à endurer pour être convaincu de collaborer rapidement. Damas suivait l'esclavagiste et calma les foules quand les deux hommes se retrouvèrent mêlés à tous ceux qui s'étaient lancés à la poursuite du rôdeur. Tous étaient nerveux, trempés et, pour beaucoup, agacés, ne sachant pas trop après quoi on les avait envoyés courir. Il fallut l'appui et toute la persuasion d'Abba – ce qui impliqua de parler très fort, de rouler des muscles et de rappeler qu'il pouvait casser en deux la plupart de ses interlocuteurs sans forcer – pour que Raego échappe aux envies soudaines de lapidation des vigiles et des habitants du quartier, très mécontents d'avoir dû prendre la tempête à cause d'un intrus. Quand l'esclavagiste eut enfin rejoints la villa de Jawaad avec son fardeau qui, épuisé, n'en menait pas large, il était pour le moins de méchante humeur.

\* \* \*

La tempête redoublait, le tonnerre se déchaînant avec assez de force pour que parfois on en ressentie la vibration de l'air et, qu'aux fenêtres, les carreaux tintent ; un temps à rendre craintivement superstitieux. Abba, qui l'était largement, triturait son collier de perles d'os orné de nombre de médailles et fétiches où, en bonne place, trônait l'effigie du Concile, un simple anneau d'argent. Damas, même s'il l'était nettement moins, frottait malgré tout du pouce l'écaille de baleine qui ne quittait jamais sa ceinture. Autant mettre la chance de son côté, aurait-il pu songer, même pour une simple tempête, que les érudits prétendaient n'être qu'un phénomène naturel et en rien une expression de la colère divine. Mais qu'en savaient véritablement les savants, après tout ? Jawaad quant à lui, affichait comme toujours une quasi-indifférence à l'orage qui, zébrant le ciel, éclairait régulièrement le cellier d'un éclat bleu qui semblait éteindre les chandelles chargées de l'illuminer un peu. Face à lui, Raego, appuyé sur de vieux sacs de jute, avait autre chose à penser qu'à l'orage. La foudre et la peur des dieux ne le concernaient guère lui non plus ; il était blessé et il jouait sa vie.

— Bon, je vous ai tout dit. Écoutez, Jawaad, je n'ai aucune raison de mentir. Mon boulot est compromis, votre... heu... enfin l'autre, là, – il désignait Damas du menton – m'a épinglé comme un papillon. Je pisse le sang, je n'irais pas loin sans soins et mon seul salut, c'est de tout vous dire en comptant que vous n'avez finalement pas intérêt à me tuer... non ?

Le maître-marchand posa son regard sombre sur l'espion mal en point. Jusqu'ici, il n'avait pas fait un signe pour le faire soigner mais Azur était à ses côtés, portant déjà de quoi s'occuper sommairement du blessé. Elle attendait l'ordre de son maître.

— Je pourrais et faire disparaître ta dépouille, personne n'irait venir me poser des questions sur ton sort.

— Mais je vous ai tout dit ! L'homme qui m'a embauché, c'est Narwin Callimus ! Mon boulot était de suivre vos déplacements, d'apprendre vos habitudes, de savoir à quel moment on peut vous trouver et où ! Je n'y suis pour rien, ni pour les spadassins de la taverne, ni pour l'accident sur le chantier naval. Moi, mon boulot, c'est d'espionner les gens, pas de les tuer !

— Narwin Callimus, que sais-tu sur lui ?

— C'est un administrateur des taxes portuaires ; un vieux gratte-papier dont on ne se méfie pas, juste un comptable. Je n'ai jamais entendu quoi que ce soit à son sujet qui pourrait expliquer pourquoi il vous en veut ! Tout ce que je sais, c'est qu'il est employé par la Maison Marchande de Naa'shetim pour le compte de l'Élegio, qu'il y est vu comme un médiocre bonhomme sans fard, mais qui fait bien son travail. La seule chose digne d'intérêt... enfin, je veux dire, à part qu'il m'a engagé pour vous surveiller depuis plus d'un mois, c'est qu'il cache bien sa parenté avec Franello.

La pause théâtrale dans l'explication fit sortir Abba de ses gonds. En deux pas, il était sur le blessé et beugla d'une voix qui aurait pu arrêter toute une phalange en marche :

— Qui est-ce ? Dis la suite ou, par les Hauts-Seigneurs, je vais te vider la panse comme une brebis et te laisser crever à regarder ton propre foie sécher à l'air !

Raego sursauta et recula dos à un tonneau en voyant le colosse le charger, ce qui dans le mouvement n'arrangea pas sa blessure, lui arrachant un cri rauque et étouffé. Jawaad ne fit pas un geste et Damas ne réagit pas plus. Il valait mieux ne pas se mettre entre Abba et sa proie quand il était en colère. Raego glapit sa réponse :

— Un Ordinatori ! Un prêtre du temple ! Il est au service de l’Espicien, c’est son prévôt. Je n’en sais pas plus, ce n’est pas mon client que je devais espionner, mais Jawaad, moi !

Le maître-marchand fixa un instant, toujours aussi calmement, Damas, qui était appuyé contre la porte du cellier, et qui à la mention de l’Ordinatori avait immédiatement posé sur son patron un regard lourd de sens. Jawaad revint river ses yeux noirs, plus sombres et durs, maintenant, sur Raego.

— Tu devais m’espionner, mais tu as nécessairement pris le temps de te renseigner pour assurer tes arrières si les choses tournaient mal, comme maintenant.

Jawaad jeta un rapide coup d’œil sur Azur. Celle-ci, rendue nerveuse par la colère d’Abba, qu’elle craignait beaucoup, et la soudaine tension perceptible chez son maître, avait du mal à lire aisément les pensées de Raego sur ses traits, mais elle répondit à son maître d’un léger signe de tête négatif. Le marchand reprit :

— Quel est ce lien de parenté, et en quoi cela m’intéressera-t-il assez pour que je te laisse vivre ?

Raego se tenait toujours appuyé dos au tonneau et trouvait la proximité colérique d’Abba plus difficile encore à supporter que la douleur de sa blessure ; mais il sentait surtout ses forces l’abandonner et il n’était pas sûr, s’il s’évanouissait maintenant, qu’il se réveillerait jamais :

— C’est... c’est son demi-frère, un bâtard que son père a eu avec une houri des bains de Squalia. Franello l’a appris je ne sais pas trop comment ; par sa mère, je pense. Ça, je n’en suis pas sûr, mais à mon avis, il fait chanter son frère ou lui a promis des trucs en échange de ses services. Je n’ai pas été y voir de près, je vous l’ai dit, je n’étais pas payé à l’espionner. Heu... s’il vous plait, je veux bien vous aider, mais là, je vais plus tenir longtemps...

Raego commençait à avoir le teint clairement cireux. Jawaad fit un signe de tête pour Azur qui se précipita vers le blessé pour commencer à s'en occuper, rapidement assisté d'Abba, après un regard de reproche sur son patron. Le géant l'aurait bien achevé sans discuter, mais l'homme avait été utile et, s'il pouvait l'être encore, il valait mieux qu'il survive à sa blessure. L'espion décida alors, un peu à son corps défendant, que c'était le moment idéal pour s'évanouir.

Jawaad laissa Azur et Abba s'occuper du blessé. Il lui faudrait un bon médecin au matin, mais pour le moment il savait pouvoir compter sur son esclave et son second pour maintenir l'homme en vie. Il rejoignit son bureau, suivi par Damas. Rallumant la lampe de chevet au passage, il dédaigna son propre fauteuil et s'appuya à l'une des colonnes qui s'ouvraient sur la terrasse, croisant les bras en posant le regard sur la nuit pluvieuse. L'orage s'éloignait. Damas brisa le silence, se calant quant à lui contre le mur.

— Ce n'est plus une querelle de marchands, Jawaad. On peut ruiner ou tuer un maître-marchand, mais là, c'est un Ordinatori, et le prévôt d'un Espicien ! On ne peut pas le toucher...

Jawaad resta plongé dans son silence pour un moment qui fit presque s'impatienter Damas, avant de répondre enfin, toujours en fixant la pluie.

— Tu sais ce que cela veut dire ?

— Je pense, oui. La question serait : que sait-il et pourquoi essaie-t-il de te faire tuer discrètement sans éveiller les soupçons, plutôt que se servir de ce qu'il sait pour convoquer un tribunal ? Même l'Élegio ne pourrait pas l'empêcher.

— Il n'en sait pas assez ; le Conseil se ferait plaisir à prendre mon parti et casser un procès. Je lui serai alors redevable et devrais accepter de siéger, et ce Franello chuterait, lui et ce qu'il sait. Il a malgré tout choisi d'agir en secret ; pourquoi ?

— Il faudrait le lui demander, on navigue sous un ciel d'encre, là.

Damas se figea, presque interdit devant le sourire qui naquit sur le visage de son patron, quand celui-ci se tourna vers lui. Le regard de Jawaad se fit plus sombre encore. Et ce regard annonçait des complications que le Jemmaï redoutait un peu.

\* \* \*

Sonia était affalée sur une des fourrures épaisses et chaudes qui ornaient le sol de la chambre de Jawaad, fixant dans la pénombre le plafond, bras sous la nuque. Sa laisse de maillons d'acier était solidement cadencée à l'un des anneaux du lit, ce qui ne l'aurait guère arrêtée, pas plus que les fenêtres barrées de fines grilles. La sécurité du maître-marchand était plutôt sommaire et pour avoir déjà faussé compagnie à la surveillance de gardes féroces dans des geôles souterraines réputées inviolables, ce n'était pas réellement une chaîne, quelques serrures et une grille qui auraient freiné l'éducatrice ; tout du moins, tant qu'on ne la fouillait pas en la mettant totalement nue et hors de portée de toute ce qu'une chambre aurait pu contenir pour aider son évasion. L'idée lui avait d'ailleurs traversé l'esprit, mais elle serait alors esclave en fuite. Si elle parvenait à échapper aux chiens de Jawaad, ce qui n'était vraiment pas assuré, elle ne pourrait pas fuir indéfiniment ; elle serait pourchassée, quoi qu'il arrive et de toutes manières, dans quel intérêt ? Elle avait été libre, un jour, elle s'en souvenait ou, tout du moins, elle se rappelait l'avoir été ; mais la liberté n'avait plus aucun sens pour elle. Du moins, pas celle-ci, recherchée et chérie par les hommes et les femmes, regrettée et pleurée par les esclaves. La sienne était dans son absence totale de remords, dans l'animalité sans chaînes de sa féminité, dans l'ignorance complète de tout doute. Elle n'aurait

pas su quoi faire de sa vie une fois affranchie sauf, peut-être, y mettre fin.

L'orage avait cessé depuis peu, mais pas la pluie, qui tombait dans un ruissellement aux allures de petite musique berçante. Elle entendit cependant les pas de l'homme qui approchait de la chambre et tournait déjà la tête quand il entra dans la pièce plongée dans l'obscurité. Jawaad jeta un regard sur l'esclave allongée sur les fourrures, et, sans s'en soucier, se dirigea vers le chevet du large lit bas pour y allumer le chandelier, qui éclaira la pièce d'une lueur vacillante. Puis, se laissant choir sur les draps lourdement, il retira nonchalamment ses bottes, sans un mot ; mais Sonia pouvait parfaitement sentir son regard attentif et scrutateur peser sur elle. Elle glissa de côté, dans un mouvement félin, pour se mettre sur le ventre, s'exposant négligemment avec une lascivité effrontée, rendant au maître-marchand un regard langoureux et joueur.

— Le maître a-t-il appris des choses intéressantes ?

Sa voix était faussement mielleuse et suave. Jawaad prit son temps pour répondre, fixant toujours la superbe femme qui, en réponse, ondulait légèrement sur la fourrure dans un jeu de séduction instinctif.

— En quoi cela regarde-t-il une esclave ?

— L'esclave démontre l'intérêt qu'elle porte à ce qui soucie le maître...

— Tu ne te préoccupes que de ton intérêt ; mais tu m'as été utile, ce soir et tu vas encore l'être. Demain, je te ramène à ton maître, tu vas me servir ; et je tiendrai ma promesse de récompense.

Sonia tiqua à la réponse avant de s'étirer de tout son long dans une imitation, brûlante d'érotisme, de reptation animale, exposant avec une innocente feinte son dos rougi et lacéré par

les marques du fouet avec lequel Priscius l'avait longuement et brutalement corrigée. Elle reprit, la voix toujours plus sensuelle :

— Me ramener à Priscius va rendre les choses plus compliquées pour que le maître tienne sa promesse. Il est probable qu'il m'enchaîne pour longtemps, après m'avoir encore fouetté, au sang, cette fois...

Jawaad ne montra pas la moindre émotion :

— Si tu as les qualités auxquelles tu prétends, ni l'une, ni l'autre de ces complications ne vont te poser problème. Mais si tu doutes, je peux retirer ma parole, esclave ?

Sonia tiqua encore. Même sans la psyké du maître-marchand, il était malaisé de négocier avec lui, ce qui lui arracha un sourire presque cruel ; elle s'en amusait, et préférait cela à s'en inquiéter. Elle pressentait que Jawaad, sans rien avoir demandé, avait désormais clairement une idée précise de ce dont l'éducatrice était capable. La seule chose qui lui échappait était la confiance tranquille qu'il semblait avoir à cet instant. Après tout il était menacé de mort et elle aurait pu être un autre piège mis sur sa route pour l'assassiner. Sa duplicité – elle était sûre que le maître-marchand en avait pris la mesure – l'aurait parfaitement rendu capable de commettre un tel acte ; mais pour réussir son plan, elle devait gagner sa confiance ou tout du moins lui donner envie de considérer qu'elle était de valeur et digne d'intérêt pour lui.

— J'ai, bien entendu, la même confiance en la parole du maître, que lui envers la mienne.

Jawaad se laissa tomber finalement dos sur le lit, pour s'y allonger pleinement, passant la main sur la flamme de la chandelle pour l'éteindre.

— J'en doute. Maintenant, dors !

Pas à un seul instant, son regard n'avait suggéré la moindre attirance pour l'esclave qui lui présentait pourtant sans équivoques ses charmes de toute sa sensualité ravageuse. Même en ayant pris son parti de sa totale insensibilité à ses tours, Sonia ne put en retenir un bref soupir dû à la frustration charnelle qui la tint éveillée, dans le noir, un long moment.

\*\*\*

Narwin Callimus avait pour habitude d'avoir des nouvelles de ses espions tous les deux jours au matin, en allant prendre son morne poste au Bureau Portuaire des Rentes, Taxes & Collectes. Des nouvelles écrites, déposées dans une urne de terre cuite parmi d'autres oubliées de belle lurette, au milieu des détritits d'un quai du Radia Ambra. Ainsi, sauf à être très curieux et même s'il pouvait perdre quelques rapports dans l'éventualité hautement improbable d'un hypothétique nettoyage de la rue, faire le lien entre ces documents et sa personne aurait été malaisé. S'il avait été véritablement versé dans le métier de l'espionnage et de l'intrigue, il aurait sans doute trouvé le moyen de coder les rapports ; mais, d'une part, cela ne lui avait pas réellement traversé l'esprit, d'autre part, il avait déjà été assez ardu de trouver et embaucher des spécialistes de la filature qui sachent lire. Il avait découvert avec surprise et agacement que, non, ce n'était pas une compétence si répandue et qu'il était dans ce domaine un privilégié. Il n'avait jamais songé à réfléchir sur le fait que la majorité des habitants d'Armanth composant le petit peuple des artisans, ouvriers, fermiers et servants est illettré, simplement parce que tous ces gueux ne comptaient guère plus que comme un décor pénible à ses yeux.

Aussi bien, naïvement, le vieux fonctionnaire, pour qui la situation s'approchait un peu d'une aventure mettant quelque

piquant dans sa vie monotone, ne prenait pas beaucoup de véritables précautions quand il venait vider l'urne de son contenu. C'est un peu ébahi qu'il arrêta son geste alors qu'il se penchait sur le tas de poteries oubliées ; une ombre venait de se découper au-dessus de lui. Il tourna la tête, intrigué et son teint un peu blafard de comptable rachitique blanchit immédiatement. Jawaad le toisait, grattant négligemment sa courte barbe drue, son autre maintenant la laisse du collier de Sonia qui trônait derrière lui, sculpturale et arrogante dans l'air frais et humide que charriait le léger vent de la baie. Et à sa droite se dressait, ses bras de colosse croisés sur sa poitrine massive, Abba qui le fixait avec une colère presque palpable, une veine gonflée à son front.

Narwin manqua de s'effondrer dans le tas de détritiques où était dissimulé l'urne et tenta aussi prestement qu'il en était capable de fuir au plus vite sur le quai, déjà bien fréquenté de bon matin ; mais Damas l'y attendait déjà, s'approchant l'air de rien, faisant, presque joueur, un non de la tête. Un regard de l'autre côté du quai lui fit renoncer dans un gémissement pitoyable à toute échappatoire : deux marins avançaient eux aussi négligemment vers lui. Toute retraite était coupée. Abba s'avança, attrapant brutalement le comptable au col. Il aurait fallu un cric pour faire céder son bras.

— Ce n'est pas pour me répéter, mais toi, faut qu'on cause !

Narwin glapit de terreur :

— Haaa ! Ne me touchez pas, ou je crie !

Jawaad étira un sourire, fixant l'homme qui, les deux mains sur l'avant-bras de son second, essayait vainement de se dégager.

— Vas-y, crie et Abba te brise la nuque. Tu sais très bien, tu es fonctionnaire, tu connais donc bien les lois, qu'on ne pourra retenir un crime de sang si je me porte garant de mes hommes. Tu

me coûteras, quoi, une poignée d'andris en amende et quelques heures perdues dans un tribunal ?

Les passants, juste au-dessus du petit groupe, regardaient la scène avec une certaine curiosité, rapidement découragée cependant par la stature du géant noir qui malmenait le comptable et par les deux marins et Damas qui fixaient hostilement les curieux, faisant rempart entre leur patron et le reste du quai. Quelqu'un finirait bien par prévenir la garde du quartier, mais on pouvait compter quelques très longues minutes avant leur arrivée. Damas y avait veillé, avant de repérer les lieux décrits en détail par Raego. Une demi-douzaine d'andris dans la main du sergent de permanence avait assuré qu'il répondrait avec un zèle tout relatif à quelque signalement d'un désordre public de ce côté du Radia Ambra.

Jawaad étira un sourire.

— Mon second t'a dit quelque chose, non ?

Abba soufflait, menaçant, approchant l'homme chétif de son visage bestial. Ce dernier ne tenait plus debout que par la pointe des pieds. Le comptable hoqueta.

— Heu... oui, oui, heu... C'est moi qui vous fais espionner, mais je n'y suis pour rien ! On m'a forcé la main, tout ce que je faisais, c'était l'intermédiaire ! Je prends les rapports, je les copie et je les transmets ! Rien d'autre, juré ! Par les Hauts-Seigneurs, je vous jure que je ne suis responsable de rien d'autre !

Jawaad acquiesça, gardant l'œil sur Damas qui, malgré les précautions précédemment prises, faisait vigile ; une mauvaise surprise pouvait toujours arriver. Derrière lui, Sonia plissait les yeux au spectacle, regardant avec un délice évident la terreur du comptable face à la puissance bestiale d'Abba.

— Je sais tout cela, Narwin Callimus, reprit le maître-marchand ; mais tu vas faire quelque chose pour moi, et tu vas le faire

proprement. Si tu t'acquittes de ta tâche, je vais peut-être songer à ce que tu vives encore quand cela sera fini.

— Mais, heu... Oui ?... Heu, vous voulez que je fasse quoi ? Je peux tout vous dire, promis !

— Inutile ; Damas va t'accompagner et tu vas donner rendez-vous à ton demi-frère. Tu suivras à la lettre toutes les indications de mon maître d'équipage ; si jamais tu commets la moindre bêtise, il te tuera sans hésiter.

Le comptable donna l'impression qu'il se décomposait, littéralement.

— Mais il va se douter que c'est un piège, je ne pourrai jamais le convaincre !

— Suis les consignes de Damas à la lettre et si tu n'arrives pas à persuader ton frère, eh bien, tu mourras.

Abba relâcha Narwin, le repoussant légèrement. Le comptable faillit chuter sur les ordures, tenant à peine debout, le teint livide de peur, tandis que Damas lui faisait signe d'approcher. Jawaad fixait les environs. Aucun garde en vue, mais il avait été suffisamment peu discret pour alerter d'éventuels observateurs ; il comptait bien que ce fut le cas. Il étira un sourire, regardant s'éloigner le chétif fonctionnaire flanqué de Damas. Franello apprendrait tôt ou tard qu'il était démasqué et que le chasseur était en passe de devenir la proie. Abba interrompit sa réflexion.

— Tu joues un jeu dangereux. Je sais que Damas peut bien prétendre le contraire, lui adore cela ; mais moi pas. Si cet Ordinatori ne mord pas à l'appât, que feras-tu ?

— Le meilleur moyen de le savoir sera le moment venu. Pour le moment, j'ai une esclave à aller chercher...

Sonia, en retrait, esquissa un sourire pervers et satisfait. Jawaad aurait pu régler cette affaire sans qu'elle en soit témoin et elle se doutait qu'il avait choisi l'option de l'emmener avec lui

à dessein. La curiosité de l'éducatrice en était ainsi piquée au vif et elle en goûtait le plaisir avec délice.



# Chapitre 13

## La séparation

**T**u as dit QUOI ?  
Le cri outré de Priscius résonna dans toute la villa et figea toutes les esclaves présentes jusqu'au pavillon des bains. À dire vrai, même ses hommes de main à portée d'oreille du hurlement eurent un temps d'arrêt inquiet à entendre leur patron.

Jawaad, sirotant le thé offert par l'esclavagiste, n'avait pas cillé ; lui s'y attendait. Il avait d'ailleurs posé sa main libre sur la tête de Lisa à ses pieds, la retenant fermement, les doigts glissant sur son front jusqu'à ses yeux, en prévision du coup de gueule de son vis-à-vis ; et il avait bien fait. Quand Priscius éclata, elle manqua elle aussi crier de peur, se réfugiant brutalement dans les jambes de Jawaad, par un instinct ancré viscéralement dont elle n'aurait même pas pu elle-même saisir la portée. Mais c'était bien contre lui qu'elle venait de se cacher, tremblant comme une feuille, le visage à demi enfoui dans son long kilt.

Jawaad constata avec intérêt que Sonia n'avait rien omis. La petite barbare rousse n'en avait pas conscience, mais elle

était déjà imprégnée de sa présence. Le maître-marchand répéta calmement.

— Je te la prends pour rien ; je t'en débarrasse.

Priscius explosa une seconde fois, son visage barbu prenant une teinte écarlate.

— Non, mais tu as perdu la tête ? Tu me prends pour qui, par les dieux anciens ? Tu as idée du prix qu'elle m'a coûté jusqu'ici ? Par Odin, je ne sais pas ce qui me retient de te faire sortir de chez moi à coup de pied au cul !

Jawaad leva un regard, le sourcil dubitatif, sur le marchand d'esclaves et sa menace, sans paraître véritablement s'en offusquer. Il glissa sa main sur le côté du visage de Lisa pour venir appuyer sa tête contre sa jambe. Elle était à genoux et tremblait toujours, se laissant faire sans chercher à résister un seul instant. Le maître-marchand toisa Priscius, toujours aussi impassible, mais il laissait à l'esclavagiste le soin de constater de lui-même l'emprise qu'il avait déjà sur la jeune esclave.

— Elle est invendable, et tu le sais ; de plus, tu m'es redevable. Je t'ai ramené ton éducatrice quand la loi me donnait tout droit de la garder, puisqu'elle s'est introduite chez moi.

Priscius dut retenir une violente envie de cogner immédiatement le maître-marchand mais Abba, qui se tenait derrière Jawaad, le foudroya d'un regard mauvais au même instant, l'encourageant prestement à se contenir. Appuyé contre le mur de son bureau, bras croisés, le colosse armé de son énorme cimenterre veillait sur son patron sans cacher son dédain pour le nordique avec qui Jawaad faisait affaire. On prétendait de cet esclavagiste noir qu'il pouvait briser le crâne d'un cheval à coups de poing ; ses énormes biceps rendaient cette rumeur tout à fait crédible et Priscius n'avait pas envie de la vérifier. Mais il aboya encore, le ton hargneux :

— Ne me parle pas de cette chienne ingrate ! Elle n'est pas près de sortir de la cage où je l'ai jetée !

— Pourtant, ton commerce tient en très grande partie aux talents d'éducatrice que tu exploites chez elle et son escapade m'a été utile, comme je te l'ai dit. C'est pour son utilité et sa valeur que j'ai pris la décision de te la ramener. Mais... je peux tout aussi bien la reprendre, tu sais ? Il y a assez de témoins qui m'ont vu la tenir en laisse toute la matinée pour que je fasse valoir mon droit.

Priscius foudroya Jawaad du regard, ne déclenchant en réponse que son indifférence coutumière. Il plongea rageusement sa main dans le bol de pistaches posé sur son bureau, plus pour trouver quelque chose à serrer et broyer que par fringale. Il s'arracha les mots, le ton grondant.

— Je suis bien forcé de remercier ta générosité, maître-marchand ; mais elle n'échappera pas à la punition que je réserve aux esclaves fuyardes, crois-moi !

— Cela te regarde ; moi, tout ce qui m'intéresse, c'est de te débarrasser de la jeune rousse. Tu m'es redevable et tu ne peux rien faire d'elle ; quoi qu'il arrive, tu en seras de ta poche.

— Et comment peux-tu prétendre cela, dis-moi, hein ?

Jawaad étira un sourire et sa main poursuivant sa glissade caressante sur le visage de Lisa dont il cachait les yeux, vint flatter ses lèvres du majeur avant de doucement en forcer le passage pour s'immiscer dans sa bouche. À sa propre surprise, Lisa ne tenta pas une seconde de fuir le geste et se laissa faire sans résister en happant le doigt de l'homme aux pieds de qui elle était réfugiée. Elle ignorait qui il était, elle savait juste qu'elle connaissait son odeur et que cette odeur l'enivrait à la hanter et lui faire perdre tout crainte, alors qu'elle savait pertinemment que l'odeur des hommes la paniquait ; d'ailleurs celle de Priscius, proche, mettait ses nerfs à vif. Comprenant trop bien la discussion qui se tenait

dans le bureau de Priscius, dont elle était l'objet, la seule chose qui parvenait à retenir sa panique, c'était de s'en remettre complètement à cet envoûtement dont elle n'aurait pas pu réaliser véritablement l'origine, même si elle se doutait que cela avait un rapport avec ce qu'avait fait Sonia. Celle-ci n'avait jamais parlé du Languori ou des languiren devant sa protégée. Sans avoir d'explication claire ni prendre pleinement conscience qu'en fait, elle n'aurait simplement pas pu y résister, elle s'abandonnait à cette plénitude, fragile mais si douce, pour ne pas céder à la peur qui la rongait depuis qu'elle se tenait à genoux près du maître-marchand, entre ces hommes qui l'épouvantaient ; depuis qu'elle était devenue l'enjeu silencieux de leur négociation.

Priscius grimaça sa perplexité à observer la scène. Aucun homme n'avait jusqu'ici jamais réussi à amadouer cette peureuse sans qu'elle tremble de terreur au moindre contact et, là, elle semblait complètement sous le charme.

— Parce que ton éducatrice m'a expliqué qu'elle n'a même pas réussi à en faire une languiren. Et le reste, tu le vois toi-même... Si tu me la donnes, tu as tout à y gagner.

Priscius leva haut un sourcil dubitatif.

— Comment ça ?

Jawaad baissa le regard sur Lisa qui suçotait son doigt, redevenue d'un calme presque hypnotique maintenant que Priscius avait cessé de hurler. Elle ne tremblait plus, les yeux clos, se prêtant à sa propre surprise avec un réconfort immense au jeu imposé par le maître-marchand. Celui-ci, toujours aussi impassible, reprit une gorgée de sa boisson avant de répondre, évitant de donner son avis sur le breuvage – personne ne savait jamais faire le thé.

— Ta réputation a subi de durs revers récemment. Dans ton dos, les autres esclavagistes des grandes maisons d'Armanth

ne tarissent pas de moqueries à ton sujet et cela n'ira pas en s'améliorant s'ils apprennent que tu n'as pas su dresser et éduquer une esclave...

Priscius gronda d'agacement au rappel du tour pendable dont il avait été victime et qui commençait à lui coûter cher et pas que financièrement. Il jeta un autre regard vers Abba, dans l'espoir d'un soutien ; après tout, c'était un de ses confrères. Le colosse noir lui répondit en le fixant d'un air parfaitement entendu de dédain hostile. Il était au courant, depuis le début et ne ressentait pas la moindre compassion pour son collègue ; ce dernier avait été trop arrogant et le payait, même si Abba trouvait discutable la méthode employée.

Priscius se tourna de nouveau sur Jawaad qui prenait son temps, son pouce caressant le visage de Lisa. Blottie contre lui, les yeux clos, elle avait cessé de trembler et respirait plus calmement.

— Et alors ?

— Et alors si tu donnes une esclave, que tu sais de toute évidence brisée à dessein pour te faire perdre la face, à un maître-marchand renommé, que dira-t-on de toi ? Que tu t'es débarrassé d'un fardeau dont tu ne peux rien tirer ou que tu as offert un cadeau de prix à l'un des hommes les plus riches de la ville, que tous savent réputé difficile ?

L'esclavagiste plissa les yeux, retrouvant son calme, en pesant l'offre du marchand.

— Hé bien... Il sera mentionné la générosité de mon cadeau, et sa valeur, bien sûr puisque, tu le sais, tu n'es pas exactement considéré comme un client facile, bien au contraire.

Jawaad acquiesça avec un bref sourire. Priscius reprit, encore hésitant ; il n'allait pas céder aussi rapidement sans essayer de négocier.

— Mais tu pèses bien le prix qu'elle m'a coûté ? Je te ferai vraiment un cadeau de grande valeur, ce qui ne va pas arranger mes finances.

— Cela dépend quelle valeur tu donnes à quelques andris et à ta renommée, Priscius. La fortune est plus aisée à reforger que la réputation...

Jawaad marquait un point. Priscius réfléchit encore, observant l'esclave rousse au sein tatoué pour laquelle il avait malgré tout dépensé plus que de raison, dans le but de contrarier le plan de Batsu et de ses collègues pour le ridiculiser. Malgré ses efforts, il n'avait rien pu en faire jusqu'ici, ou presque. Là, aux pieds du maître-marchand, même si la peur de la jeune femme était palpable, elle aurait presque pu faire illusion d'une fille dressée avec art, à défaut d'être véritablement éduquée.

— Mettons que j'accepte. Quelle garantie ai-je que tu fasses bonne renommée de mes marchandises et de ma maisonnée ?

— Aucune, Priscius ; mais je serai ingrat de dénigrer l'homme qui m'offre un cadeau généreux, tu ne crois pas ?

— Bref, si je résume ta proposition : je te fais un présent de prix, contre aucune assurance claire que cela me rapporte quoi que ce soit ?

— Tu te débarrasses d'une fille qui ne te rapporterait rien, que tu ne pourrais même pas exposer sur les estrades des enchères, en te laissant toute latitude de faire passer cela pour une généreuse et amicale offrande à un maître-marchand. Tu as déjà perdu la somme que tu as déboursée ; tu peux par contre redorer ta renommée. C'est à toi de voir.

Il y eut un long silence. Abba observait les deux hommes et la petite esclave chétive qui se cachait dans les pieds de son patron. Cela ne s'était pas réellement amélioré du point de vue physique depuis qu'il l'avait vue dans les cages de Batsu, avant

que celui-ci ne l'échange à Priscius pour paiement de sa dette. Si elle était clairement plus soignée et propre, elle restait très amaigrie et son dos portait les cicatrices fines et enchevêtrées du fouet. Abba tentait de voir en quoi elle pouvait être si spéciale pour intéresser autant Jawaad que cela ; il avait au premier regard un peu de mal à comprendre. Elle était sans aucun doute jolie, mais minuscule et frêle et, pour l'esclavagiste, elle manquait sévèrement de formes. Il la briserait au premier coup de reins s'il la prenait et ne se risquerait pas à l'attraper par le poignet au risque de le lui broyer sans faire attention. De son point de vue, en se basant sur son physique, on ne pourrait rien en faire de valeur. Les lossyans qui veulent acheter une esclave cherchent le plus souvent des femmes aux formes généreuses et félines, aux seins lourds et arrogants, aux silhouettes exaltant la féminité la plus lascive. Là, c'était plutôt les formes d'une adolescente affamée qui aurait cessé de grandir, aux seins trop petits, aux hanches trop étroites ; mais elle était métisse et rousse. Une rousse aux yeux verts ; et terrienne de surcroît. Quatre traits dont trois rarissimes, qui rien qu'en eux-mêmes en faisaient une marchandise qui pouvait valoir une petite fortune.

Abba reporta son regard sur son patron. Il le connaissait depuis des années et il savait qu'il y avait bien une dernière chose qui expliquerait l'intérêt de Jawaad, mais cela ne faisait que rendre l'esclavagiste plus dubitatif encore : si cette terrienne rousse aux yeux verts était une Chanteuse de Loss, comment l'aurait-il su et pourquoi était-ce ce qu'il cherchait ? Il garda ses réflexions bien en tête ; à la première occasion, il ferait part de tout cela à Jawaad, et le cuisinerait un peu.

Après une réflexion agacée, Priscius se décida enfin à répondre, ses propos ponctués par des pas rageurs d'un côté puis

de l'autre, sa large main malaxant toujours ses pistaches qu'il broyait dans un tic colérique.

— Ha, prends-là ! Mais nous sommes convenus que c'est un cadeau de prix que je te fais et je n'hésiterai pas à en colporter la nouvelle partout, alors j'espère bien que tu n'iras pas raconter autour de toi une version différente !

Jawaad pressa un peu plus Lisa contre sa jambe pour anticiper sa réaction d'angoisse à la décision, la bâillonnant toujours de son doigt qui remua doucement pour agacer sa langue.

— J'honore toujours à leur juste valeur les cadeaux qu'on me fait.

Priscius acquiesça, encore fort peu convaincu du bien-fondé de la négociation, mais une telle occasion ne se représenterait pas ; donc, il avait le choix entre quelque chose qui lui assurerait peut-être un certain prestige, ou rien du tout. Il lâcha ce qui restait des pistaches dans le bol de son bureau et en se secouant les mains, sortit papiers et plume.

— Je vais rédiger le contrat de propriété qui sera enregistré, que les choses soient faites proprement.

— Comme tu veux ; en général, la parole me suffit.

Jawaad appuya légèrement sa caresse contre la joue de Lisa, qui s'était remise à trembler comme une feuille. Elle venait de prendre conscience qu'elle était donnée à cet homme qu'elle ne connaissait pas, comme une marchandise ; rien de plus qu'un objet de négociation, ou une bête de prix ; qu'elle allait soudain encore changer d'environnement, quitter des lieux qui, même s'ils s'apparentaient à une prison, étaient rassurants et familiers, au moins un peu ; mais surtout, ce qui créa un hoquet d'angoisse si profond que Jawaad put le ressentir, c'est qu'elle comprit qu'elle allait être séparée de sa sœur.

\*\*\*

L'assistante de Sonia, qui remplaçait l'éducatrice enfermée en cage dans l'attente de son sort, découvrit avec surprise qu'elle n'avait aucune chance d'arrêter Elena ; pas sans aiguillon électrique, en tout cas. Elle était bien trop agile, trop rapide et surtout, trop décidée.

— Arrête, ça ne sert à rien, tu ne vas rien y changer !

— C'est ma sœur !

Le bruit s'était répandu dans le Jardin des Esclaves du retour de Jawaad, le maître-marchand, venu sans aucun doute pour acheter une des filles de Priscius ; et dès que Lisa avait été envoyée dans les bureaux du maître des lieux, tout le monde se doutait qu'il venait conclure l'affaire. Le hurlement de Priscius avait achevé de confirmer la rumeur.

Ce qui avait, peu auparavant, jeté le trouble sur les esclaves avait été la réapparition de Sonia. L'esclavagiste s'était retenu d'exploser en reprenant possession de son bien et avait écouté l'explication de Jawaad qui la lui ramenait ; mais une fois celle-ci fournie, il avait balancé à l'éducatrice une gifle à assommer un cheval, l'envoyant valdinguer au sol ; et dans sa colère, il lui avait encore asséné un violent coup de pied au ventre. Un de ses hommes de main avait ensuite traîné Sonia par les cheveux, avec quelques autres coups pour faire bonne mesure et l'avait jetée dans les cages du sous-sol sans que nul ne puisse l'approcher.

Un froid glacial s'était répandu sur tout le jardin, accentué encore par l'humidité de la pluie qui s'était remise à tomber depuis le matin. Sonia était particulièrement crainte, parfois détestée aussi, mais elle était surtout respectée. La voir traitée si brutalement, avec si peu d'égards, avait choqué tout le monde. Certaines des filles de la maisonnée s'en réjouissaient silencieusement, mais pour la plupart le spectacle les avait épouvantées et profondément et durablement touchées. L'assistante de Sonia

n'était pas des moins affectées et l'effarement de la scène l'avait rendue imprudente, sans quoi elle aurait anticipé la réaction de l'aînée des deux rousses, qui conservait un tempérament fort et rebelle. Elle l'aurait solidement attachée et surtout, elle aurait eu l'aiguillon à portée de main, tant pis pour l'interdit énoncé par Sonia à ce sujet ; dans tous les cas, c'était trop tard. Quand Elena vit sa sœur conduite par Jawaad se diriger vers l'entrée du domaine, de l'autre côté des jardins, elle bondit pour courir à toutes jambes vers elle. Elle était vraiment agile ; Sena, c'était son nom, ne parvint pas à la retenir, se lançant à sa poursuite la panique au cœur. Aussi bien elle-même que l'esclave indisciplinée en train de foncer vers sa cadette paieraient cher l'esclandre, surtout vu l'humeur de Priscius.

Lisa marchait, presque hagarde, guidée par Jawaad qui gardait une main fermement posée sur sa tête. Elle entendit le cri d'Elena et la vit courir vers elle, de l'autre côté du jardin. Difficile de savoir si Jawaad fut surpris de la réaction de sa nouvelle esclave ou s'il décida simplement de la laisser faire ; il fixa juste sa main, un sourcil levé, où s'était trouvée en dessous la tête de la jeune femme, comme si le fait qu'elle se soit mise à courir avait pour lui une sorte d'incongruité amusante et curieuse. Lisa lui avait échappé sans coup férir pour à son tour foncer vers sa sœur aînée, manquant au passage chuter dans le bassin qui ornait la place centrale.

— Foutrailles de sang de... !

Priscius, rouge de colère, se précipitait déjà à la poursuite de la jeune femme, décrochant le fouet à sa ceinture. Il n'allait pas laisser pareille rébellion se produire entre les murs de sa propriété ! Jawaad lui barra le passage d'un bras, le foudroyant d'un regard sombre et mauvais.

— Tu ne touches pas mon bien.

Faisant un signe vers Abba qui s'était lui aussi fait surprendre, le maître-marchand suivit son esclave fuyarde, sans se presser. Le géant noir obtempéra d'un air entendu et lança un regard menaçant vers Priscius, qui sonnait clairement comme un " toi, pas bouger ". Le nordique se sentit soudainement pris à défaut au sein de sa propre maison et il n'était pas homme à l'admettre. Il s'avança donc à son tour, colérique. Qui que ce soit qui lui tombe sous la main allait ramasser pour tous les autres.

Elena n'aurait sans doute guère pu être arrêtée par rien, tant elle courait de toutes ses forces. C'est au pied des marches de la place, devant le bassin, qu'elle attrapa Lisa pour la serrer dans ses bras, s'effondrant au sol avec elle. Ce qu'elles se dirent, noyé dans leurs larmes, ne fut compris que du seul Jawaad qui connaissait – bien que très sommairement – le français.

— Lisa ! Lisa... tu te souviens de ce que je t'ai dit, tu t'en rappelles ? Je serai toujours là, je ne t'abandonnerai pas. Même si nous sommes séparées, je ne t'abandonnerai jamais et je te retrouverai. Tu entends ? Petite sœur, où que tu sois, quoi qu'il arrive, je te retrouverai !

— Je t'aime, Elena ! Je t'aime ! Pardon !... Pardon pour tout ça ! Je t'en supplie, pardonne-moi pour tout ce que j'ai fait !

Elena posa un baiser sur le front de sa cadette qui s'effondrait en sanglots, redevenant pour un bref instant l'aînée, la plus forte. Elle entendit Sena juste derrière elle mais s'en moqua éperdument, autant que des hommes qui, face à elle, allaient dans quelques pas venir lui arracher sa sœur des bras.

— Ce n'est pas ta faute ; ça ne l'a jamais été, petite sœur. Je t'aime, il n'y a jamais rien eu à pardonner. Lisa, sois courageuse. Je te jure que je serai toujours là...

Elena fut interrompue par la voix de Sena, qui, voyant approcher Jawaad mais aussi Abba et son maître, n'en menait pas large :

— Ca suffit, Athéna ! Ici !

Son ordre sonnait d'une fausse autorité chargée de peur. Priscius leva son fouet quand il arriva sur le couple enlacé, prêt à frapper sans discernement. Une énorme poigne arrêta brutalement son geste, sous le regard terrifié de l'assistante. Abba tonna, les muscles saillants de colère, la voix agacée et clairement menaçante :

— Tu fais ça, je te démolis, tout esclavagiste que tu es, dans ta propre maison ! C'est clair ?

Priscius tira sur son bras. L'esclavagiste était puissamment bâti et même plus vieux que Abba, il était confiant dans sa force ; mais la prise du géant noir était un étau qui se resserra encore, douloureusement. Le nordique aboya rageusement sur son collègue :

— Tu oses t'en prendre à ton hôte ? ! Je suis chez moi et j'ai toute autorité sur mes propriétés, fils de chienne !

Priscius avait lâché l'insulte sous le coup de la colère, sans réfléchir ; il le regretta immédiatement. D'un élan brutal, Abba l'envoya valser dans les buissons entourant la place, comme s'il n'avait rien pesé. Priscius avait à peine touché le sol que le colosse noir avançait déjà sur lui.

— Le fils de chienne va te faire bouffer tes paroles et te les faire vomir avec tes dents !

Elena serrait sa cadette contre elle, ébahie par la scène ; quant à Sena, elle reculait dans une fuite prudente, livide de peur. Jawaad arriva à la hauteur de l'ainée et lui attrapa l'épaule, tout en se tournant sur son second.

— Abba, non. Nous sommes ses invités.

Puis se penchant sur Elena.

— Lâche-la.

La jeune femme serra un peu plus Lisa contre elle. Des larmes coulaient en traçant des sillons brûlants sur ses joues. Elle fixa le maître-marchand, suppliante.

— Je vous en prie, non...

Jawaad répondit avec un calme étonnant. Son regard, si sombre et peu amène de coutume, devint presque rassurant tant il était paisible ; mais l'ordre, sec et implacable, ne souffrait aucune discussion.

— Elle m'appartient, esclave. Je l'emmène ; alors lâche-la, avant que je ne t'y force.

Elena ouvrit les bras pour libérer sa cadette, réprimant un tremblement au ton du marchand ; mais Lisa, elle, se raccrochait de toutes ses forces. L'aînée blêmit, incapable de renoncer. Serrant sa sœur contre elle, elle se prosterna au sol, se penchant jusqu'à toucher du front la botte de Jawaad. Elle mit toute sa volonté, tous ses espoirs, à parler le plus clairement possible en athémaïs.

— Maître, je vous supplie... c'est ma sœur. Ne nous séparez pas... je vous en supplie. Achetez-moi, avec elle !

— Pourquoi ferai-je cela esclave ?

Abba, quelques pas plus loin, se tenait devant Priscius qui se relevait en essayant de s'extirper des branchages, dans des gesticulations colériques et désordonnées. L'altercation avait sonné l'alerte et les hommes de son domaine approchaient au pas de course. Certains étaient déjà repartis chercher leurs armes en courant. Quant aux esclaves, toutes étaient restées cachées, fixant la scène avec effarement et une crainte respectueuse. Seule restait Sena, qui ouvrit des yeux ronds à voir Elena supplier le maître-marchand ; une chose qu'elle aurait pensé impossible chez la barbare rebelle.

Elena souffla d'anxiété, ravalant ses larmes, le cœur battant. Elle sentait Lisa se raccrocher désespérément à elle, retenant son souffle, levant sur Jawaad un regard suppliant et noyé de larmes. L'aînée à son tour leva la tête, se cambrant en faisant mine dans un mouvement sensuel de vouloir grimper le long des jambes du marchand. Elle remercia silencieusement le ciel : sa cadette libérait un peu sa prise, ce qui l'aidait à sa tentative de séduction.

— Parce que je ferais tout ce que vous désirez, maître, quoi que vous puissiez demander, si je vous appartiens. Je ferai tout pour rester avec ma sœur...

Jawaad baissa la tête, plissant les yeux. Il fixait la jeune femme, à la fois si semblable et si différente de sa cadette. Plus adulte, comme plus femme et plus belle ; plus forte aussi, de toute évidence. Il avait pu en voir le caractère lors de sa précédente venue, mais il avait occasion cette fois d'observer son regard ; un regard d'un vert sombre, aux teintes de frondaisons épaisses. Des yeux suppliants et embués de larmes, trahissant la peur et l'épuisement, mais qui brillaient toujours farouchement de volonté. Une voix se fit entendre à quelques pas : Sena approchait craintivement. Elle jetait des regards clairement peureux sur Priscius, plus loin, qui se dressait devant Abba, dans un défi silencieux, mais elle tentait de raisonner Elena, d'une voix bien mal assurée :

— Arrête ça, Athéna, une esclave ne décide pas à qui elle appartient. Tu as été promise aux enchères, aux plus hautes places de l'estrade du Marché aux Cages, alors lâche Selyenda et reviens de suite, ou notre maître va nous punir !

Jawaad leva son regard sur la jeune femme qui, autant par sa voix hésitante que par sa panique visible, ne semblait pas en mener large. La voix du maître-marchand se fit mordante et froide, dédaigneuse :

— Et pourquoi ne tenterait-elle pas de me convaincre, esclave ?... Elle ne décide de rien, ici, mais elle a au moins le courage d'essayer...

Sena répondit, pratiquement suppliante, cette fois :

— Mais... maître.... Notre maître ne le permet pas...

— Moi, je le permets.

Elena reprit un peu de cran, essayant un sourire enjôleur, rendu un peu pitoyable par son visage mouillé de larmes. Mais qu'importe, elle devait tout tenter.

— Je vous servirais selon le moindre de vos désirs, je ferai tout ce que vous pourrez souhaiter, maître. Je peux apprendre vite, tout ce que vous voudrez ; devenir tout ce que vous ordonnerez... Je vous en prie, achetez-moi avec ma sœur.

Derrière Jawaad, Priscius reprenait contenance avec morgue, ses hommes de main le rejoignant. Abba suivait leur approche du regard, sourcils froncés sur son visage de brute ; ça commençait à faire du monde. Provoquer une bagarre qui pouvait finir en bain de sang n'allait servir les intérêts de personne ; aussi il recula d'un pas, en toisant l'esclavagiste.

— L'affaire est close. Évitions de nous battre chez toi, je ne tiens ni à tuer tes hommes, ni à prendre un mauvais coup.

Priscius hésita franchement avant de ravalier sa colère et fit un signe pour stopper ses hommes qui arrivaient à la rescousse :

— Soit, affaire close, Abba, mais toi et ton patron, vous... il se ravisa et changea de formule pour quelque chose de plus poli, la voix sourde : quittez ma demeure, maintenant ! Je suis chez moi, et je décide ici de mes lois !

Le géant noir acquiesça à la décision, plutôt sage. Il n'aurait pas voulu devoir vérifier s'il pouvait mettre une raclée à toute la maisonnée de l'esclavagiste et, pour tout dire, doutait d'en sortir indemne. Il se tourna vers Jawaad ; celui-ci restait toujours aussi

calme et s'était accroupi face à l'esclave qui le suppliait. Il venait de saisir sans brusquerie Lisa par le bras, le regard sur Elena.

— J'ai toutes les esclaves que je souhaite et la dernière que je voulais m'appartient, désormais.

Elena se dressa brusquement sur ses genoux, paniquant soudain, fixant le marchand le regard noyé de larmes.

— Non... s'il vous plaît, je vous en prie ! C'est ma sœur... c'est ma seule famille ; ne nous séparez pas ! Je vous en supplie, c'est trop cruel, nous ne le supporterons pas. Pitié ! Je... je sais que vous comprenez !

Jawaad posa calmement sa main libre sur la joue de la jeune femme, dans une caresse douce de son pouce, fixant son regard aux reflets vert sombre et si profonds, voilé par les pleurs qui coulaient maintenant en flots brûlants. Lisa sanglotait toujours, suppliante, sans un mot et le maître-marchand détourna un bref instant son regard sur elle, avant de revenir à Elena.

— Je le comprends.

La voix de Jawaad était calme, étonnamment presque douce.

— Mais désormais, ta sœur m'appartient ; pas toi. Vous êtes esclaves, vos liens ne me regardent pas, ils n'ont aucune valeur, ici. Tu es une marchandise, comme elle.

Elena s'effondra en sanglots, s'agrippant au marchand qui se relevait en entraînant Lisa avec lui. L'aînée supplia encore, presque dans un cri :

— Non, Pitié, ne faites pas ça, ne nous séparez pas ! Je vous en supplie !

Mais le maître-marchand repoussait les mains de la jeune femme qui s'agrippait à lui, se tournant vers Abba, impassiblement.

— On y va.

Lisa, qui était restée si passive jusque-là, tira brusquement au même instant. Jawaad la tenait fermement, et la frêle jeune

filles n'avaient aucune chance d'échapper à son étreinte, mais elle avait attrapé sa sœur aînée, de toutes ses forces.

— Elena, ne me laisse pas !

L'aînée, le visage décomposé par la peine, murmura, à nouveau dans leur langue natale, la voix brisée par les sanglots.

— Je te le promets, je te retrouverais, et je viendrais te chercher. Je ne t'abandonnerais jamais, petite sœur. Jamais !

Jawaad poussa patiemment Elena, forçant Lisa à lâcher prise. Cette dernière pleurait de toutes ses forces, refusant de lâcher sa sœur. Le maître-marchand tira simplement un peu plus fort pour la soulever et la prendre dans ses bras ; mais il fixa longuement l'aînée, son regard noir à cet instant devenu pensif et insondable, en reculant avec son fardeau qui résistait encore et voulait s'agripper à sa sœur. Celle-ci, dans un geste de résignation désespérée, attrapa doucement les bras de sa cadette, qui ne cessait de l'appeler, achevant de la forcer elle-même à la lâcher. Elle ne pouvait plus retenir ses larmes, murmurant toujours.

— Je reviendrais te chercher... je passerais ma vie à cela, Lisa. Courage, je reviendrais te chercher.

— Je t'aime, grande sœur ! Je t'aime !

Jawaad fit un signe de tête vers Abba, qui attendait son patron pour lui emboîter le pas et s'orienta vers la sortie du domaine. Lisa se débattit encore dans ses bras, criant de toutes ses forces :

— Elenaaaa !

Priscius venait de perdre définitivement patience. Fou de rage, il fondait sur Elena, qui prit le premier coup de plein fouet, faisant glapir de peur Sena, qui battit en retraite ; mais l'aînée n'avait d'yeux que pour sa sœur et tandis que Priscius l'attrapait rageusement par les cheveux et par un bras pour la

traîner derrière lui, dans des imprécations colériques, elle hurla encore, pour Lisa :

— Je t'aime, petite sœur ! Je reviendrais te chercher, je te le jure !

Jawaad tourna juste le regard pour entrevoir Elena qui subissait les foudres de Priscius, fronçant brièvement les sourcils à la scène. Il raffermi sa prise sur son esclave se débattant toujours, passant sa main sur son visage pour l'aveugler et la bâillonner. Comme il s'y attendait bien entendu, elle sembla immédiatement s'abandonner, malgré sa panique, et redevenir calme. Il quitta le domaine de Priscius sans se soucier de lui dire au revoir, délaissant ce dernier tout à sa colère déchaînée.

\* \* \*

Lisa se souviendrait des années après de ces instants. Elle se rappellerait chaque nuit qu'elle vivrait sous le ciel de Loss de ces cris qui lui déchiraient le cœur ; des bruits cinglants et horribles des coups que Priscius portait à sa sœur, défoulant sur elle toute la rage et la frustration qu'il avait accumulée, aveuglement. Elle se souviendrait avoir pensé qu'il la tuerait ; et enfin de la si froide et cruelle indifférence de Jawaad, qui l'emportait loin d'Elena et de celle d'Abba, qui n'avait pas un instant jeté un regard en arrière sur la scène.

Mais après tout elles n'étaient que des esclaves. Aux yeux des spectateurs présents, que des marchandises ; des animaux qu'on achète, qu'on utilise, et qu'on revend. Qui se serait soucié qu'un animal soit battu par son propriétaire ? Les coups dont elle entendait si distinctement chaque impact et chaque cri en réponse, lui donnaient la nausée et quand Jawaad la retint contre lui, l'éloignant, à jamais – comment aurai-elle pu croire autre chose à cet instant ? – de sa sœur, plaquant sa main sur son visage

pour bâillonner ses cris de détresse, elle voulut le mordre, planter ses dents dans sa paume, assez fort pour lui arracher la chair ; mais elle en fut incapable, docile et fascinée.

Elle ne le savait pas encore et ne pouvait pas le comprendre, mais ce que Sonia lui avait fait la soumettait à lui plus fortement qu'aucune chaîne. Son odeur était celle dont son âme était imprégnée jusqu'à son essence ; elle était pour elle le plus intime de tous les refuges, le joug sous lequel elle ployait d'instinct, le manteau dans lequel venir chercher cachette et réconfort. Elle n'avait aucune raison de l'aimer et à cet instant, elle le haïssait de tout son désespoir ; mais tout son instinct, lui, le chérissait déjà infiniment.

Voilà ce que le Languori avait fait, l'asservissant comme une poupée docile soumise au moindre de ses gestes, sans pouvoir y résister ; sa volonté était vaine et ridicule, face à la force immense du lien que Sonia avait veillé à bâtir et consolider.

Elle aurait voulu à cet instant mourir, alors que s'assourdisaient les cris, et le bruit des coups, qui pleuvaient sur sa sœur aînée ; elle aurait voulu le détester, lui hurler toute sa rage, mais tout ce qu'elle pouvait, c'était de pleurer, en se blottissant dans l'étreinte rassurante de ses bras. Le monde devint pour elle une brume opaque, tandis que son esprit se perdait à nouveau dans ces méandres où rôde la folie, voisine du désespoir.



# Chapitre 14

## Les Ordinatorii

Les choses ne se passaient pas du tout comme prévu. Jawaad se gratta le menton, en apparence imperturbable, fixant son interlocuteur qui venait de se présenter ; l'homme était reconnaissable entre tous. Soigné, le dos droit, l'allure hautaine et assurée, l'Athémaïs au teint plutôt pâle, les cheveux courts et bouclés, presque à peine sorti de l'enfance, portait une longue chasuble noire bordée de blanc par-dessus une tunique unie, de la même couleur, descendant sous le genou, brocardée de reflets chamarrés. Il avait enfin les épaules ceintes d'une large étole, elle aussi noire liserée d'or, marquée du cercle blanc symbole du Concile. À son cou pendait, comme pour insister encore, le même cercle d'argent symbolisant l'Église redoutée dont il était prêtre.

À ses côtés deux Ordinatorii affichaient les mêmes tons, le noir liseré de blanc, dans des atours martiaux. Engoncés dans une sombre cuirasse de cuir renforcée de linotorci, ils portaient une chemise à manches bouffantes d'un rouge écarlate, retombant en longs pans sur leurs larges pantalons noirs. Enfin leur visage était

dissimulé par un casque grec au panache en crin couleur de sang. Ils veillaient sur l'envoyé de l'Église, longues lances-impulseur en main, glaive au côté ; imperturbables dans leur dévotion absolue à leur service sacré, ils paraissaient deux statues menaçantes.

Jawaad ne risquait pas de se tromper sur le rang et la nature de l'homme en face de lui, flanqué de ses gardes du corps. Il se doutait bien qu'autour de la place en guettaient d'autres qui, en civil et dissimulés dans la foule et les ruelles entourant la place, attendaient un seul signe pour fondre comme une nuée défendre leur maître.

Le maître-marchand fronça un sourcil mécontent et dubitatif, jetant brièvement un regard sur Azur, qui, effrayée à raison par l'Ordinatori et ses gardes, restait cachée derrière son épaule, mais il ne chercha pas de confirmation, il était déjà parfaitement sûr de lui : ce n'était pas Franello. Les choses prenaient une tournure particulièrement inattendue...

\*\*\*

— Le message est passé, Jawaad. J'ai bien cru que Narwin ferait une apoplexie avant qu'on en ait fini.

Damas s'appuyait au chambranle de la porte, regardant Jawaad s'affairer à son bureau au milieu de nombre de papiers. Les coursiers avaient livré quantité de missives et de lettres, dont une large partie finissait d'ailleurs froissée et jetée avec dédain par le maître-marchand ; on pouvait raisonnablement se demander s'il les avait même lues. Celui-ci leva la tête, délaissant son tri pour fixer son maître d'équipage.

— Et ?

— Le Campo Annuciante, à la fin du jour. Ce n'est pas vraiment le meilleur des lieux pour un rendez-vous public...

Jawaad acquiesça, en se redressant pour tourner la tête vers son balcon, fixant le ciel un instant, dans ses réflexions :

— Pas le pire non plus. Tu as pris des dispositions ?

— Six hommes qui savent être discrets, deux avec des pistolet-impulseurs, un troisième qui sait lancer le poignard ; mais il y aura foule à cette heure. Ça a tout du piège idéal, s'il veut en finir proprement et sans traces.

— Abba veillera sur mon dos et je prends Azur.

Damas hochait la tête à son tour, mais son regard sur le maître-marchand ne cachait pas ses doutes.

— Je ne suis pas Abba. Ces gens-là, je ne les crains pas, ni leurs dieux et leurs croyances, ce ne sont que des hommes, mais Abba a raison sur une chose : c'est vraiment un jeu dangereux, même à Armanth. Si jamais cela se passe mal, si l'on touche à un Ordinatori je ne donne pas très cher de nos peaux après cela...

— Nous allons discuter. Jawaad posa son regard sombre sur le Jemmaï : et ce qui est vrai dans leur sens est vrai dans le nôtre ; nul ne touche impunément à un maître-marchand de la Guilde et Franello sait très bien ce qu'il encourt à essayer. Nous serons sur un pied d'égalité. Jawaad rajouta un sourire esquissé à ses propos, pour les appuyer : et je ne fais pas venir Abba, ma psyké et toi, pour rien.

Damas soupira, et fixa Jawaad. Il n'était pas convaincu et ne le dissimulait pas. Les Ordinatorii avaient un point commun avec son orgueilleux ami et patron : ils se considéraient au-dessus des lois et des codes, où qu'ils soient, à raison puisque l'Église plaçait en dogme que la parole de tout Ordinatori supplante celle de toute autre autorité, qu'elle émane du plus insignifiant planton de caserne ou d'un empereur ; même dans l'enceinte de la cité de la Guilde des Marchands qui, depuis ces trente dernières années, avait imposé à l'Église de reconnaître et se soumettre aux lois de

l'Élegio et du Conseil des Pairs, chacun de ses prêtres pensait toujours avec ce dogme en tête, conforté par l'influence de leur parole sur l'aristocratie et le peuple. Le poids de l'Église s'étendait à tout Loss, où que l'on aille. Son autorité faisait loi sur plus de la moitié des grandes cités-états des Mers de la Séparation, les légions à son service représentaient des dizaines de milliers d'hommes, voire plus. La seule organisation qui pouvait modestement se comparer à un tel pouvoir était la Guilde des Marchands, qui contrôlait les mers, le commerce et les îles de tout le Sud, mais le Concile et son étendard étaient la Loi et la parole divine, que nul ne pouvait ignorer et qui inspirait une crainte légitime même au plus athée des lossyans. Un Ordinatori était sans doute aussi intouchable qu'un Maître-marchand et autrement plus dangereux.

Jawaad n'était pas plus dupe de ce constat qu'il ne l'était du doute qui travaillait Damas. Il jeta sur le bureau sa dernière poignée de missives pour poser un regard vers sa chambre, où était enfermée Lisa, allant en fermer silencieusement la porte.

— Allons à ce rendez-vous ; je compte sur toi.

Damas emboîta le pas à son ami. Un bref instant plus tard, par quelques ordres donnés sans jamais hausser le ton, le maître-marchand fit venir à lui Azur et Abba pour prendre la route du Campo Annuciante. La place était située au pied des terrasses abritant le palais-forteresse du Conseil des Pairs et ses dépendances, les archives de la cité, le palais de l'Élegio et les temples. Personne dans le domaine n'avait été prévenu du détail de la rencontre à venir, encore moins bien entendu de sa dangerosité, le maître-marchand ayant laissé simplement quelques consignes relatives aux affaires courantes pour sa comptable et l'ordre pour les siens de ne pas quitter l'enceinte de la villa tant qu'il ne serait pas de retour ; cependant, tandis qu'il prenait la

route pour son rendez-vous, accompagné de sa petite escorte, un silence angoissé pesait sur sa maisonnée...

\*\*\*

Lisa avait cessé de pleurer. Vaincue par le chagrin, elle dormait réfugiée dans un coin de la confortable cage qui avait été montée et installée dans la chambre de Jawaad, jouxtant son bureau. Reposant sur une couche faite de tapis et de coussins moelleux, emmitouflée dans des draps doux et légers, elle tremblait parfois, caressée par le léger vent, frais et humide, que charriait la pluie fine tombant sur la ville. Son esprit, loin de là, nageait dans les eaux sombres de ses propres limbes ; hantée par les cris de sa sœur aînée venus se mêler à la lugubre farandole des fantômes de sa détresse, de ses crimes et de sa culpabilité, elle souhaitait sombrer à son tour, mais le même cri se répétait sans cesse : “ Je t’aime, petite sœur ! Je reviendrais te chercher ! ”. L’abandon se refusait avec une vicieuse cruauté ; à chaque fois qu’elle pouvait croire disparaître dans sa folie, le même appel retentissait jusqu’à tout couvrir... Son sommeil ne la reposait nullement et elle gémissait en tressaillant parfois.

Jawaad avait fait monter la cage dès son retour, supervisant son installation lui-même. Les couvertures et les draps provenaient directement de son lit, pour une raison évidente et il avait veillé au confort de sa nouvelle esclave, mais aussi à l’isoler. La seule personne de la maisonnée qui avait eu permission de s’occuper d’elle directement était Azur, qui avait fait sa toilette avec ordre de ne lui adresser la parole sous aucun prétexte et ne jamais la brusquer. Depuis l’arrivée de Lisa jusqu’au départ de Jawaad, celui-ci s’était arrangé pour être toujours présent non loin de la jeune femme. Sans étonnement, il avait constaté sa

détresse résignée et l'état de passivité catatonique dans lequel elle avait plongé.

Il avait donné ses derniers ordres avant son départ : Airain, son éducatrice, avait charge de veiller au bien-être de sa nouvelle acquisition et de prévenir tout incident pendant son absence. La jeune femme vint donc, silencieuse, voir comment se portait Lisa, non sans cacher une curiosité mêlée de jalousie et d'un certain dédain pour l'abattement de la captive. Elle s'étonnait de cet étrange achat, perplexe quant à la raison qui motivait la dernière lubie de son maître. Elle n'appréciait guère l'apparition d'une nouvelle fille dans le harem du marchand, elle la percevait comme une rivale, bien entendu ; mais elle ne voyait là qu'une esclave pitoyablement recroquevillée dont elle entendait les légers geignements.

À un moment celle-ci murmura plaintivement, comme si elle appelait dans une langue qui lui était inconnue. Elle s'approcha sans bruit pour en entendre plus, l'attention captivée par ces mots qu'elle ne comprenait pas.

\*\*\*

Malgré la fine pluie qui balayait toujours la ville, le Campo Annuciante était noir de monde. Le Campo était une artère centrale d'Armanth, sur la terrasse du palais de l'Élegio et c'était sans doute l'une des places les plus densément fréquentées de la ville, avec le Grand Marché et le Marché aux Cages. Ici point d'enchérisseurs et d'esclavagistes mais des bureaucrates et des aristocrates orbitant autour des administrations et des temples, dans une débauche de tenues voyantes et débordantes de richesses, suivis de leur cohorte d'indigents et de mendiants, de vendeurs à la sauvette, de voleurs à la tire et de gardes privés.

Damas était invisible. Jawaad avait une très bonne idée de ce que manigançait son maître d'équipage : il supervisait les hommes dissimulés sur la place et près des rues attenantes et veillait sur son patron. Le port du fusil-impulseur était interdit à tous, sauf aux gardes de l'Élegio et aux Ordinatorii, mais le Jemmaï savait faire mouche à trente mètres avec un pistolet et devait déjà avoir choisi un balcon ou un bord de toit idéalement situé.

Jawaad était donc accompagné d'Abba, dont la simple présence créait une distance de sécurité minimale autour de lui et de son patron, n'importe quel quidam cédant à l'instinct de se tenir à une portée respectueuse du colosse noir aux allures de brute ; et d'Azur qui, à la différence de son entrain confiant habituel, affichait une nervosité palpable quant à la rencontre à venir.

Le maître-marchand choisit la terrasse d'une taverne faisant face à la place et aux entrées du palais du Conseil des Pairs. Les lieux auraient ailleurs mérité plutôt les lettres de noblesse d'une auberge de grand luxe, mais il dédaigna comme à son habitude de profiter des chaises confortables et des banquettes ornées d'épais coussins pour s'appuyer simplement à un pilier des tonnelles qui l'abritait de la pluie fine. Dans la foule, les Ordinatorii étaient reconnaissables et il s'en trouvait quelques-uns vaquant à leurs occupations pressées, ou discutant un peu, alors que le soleil descendait à l'horizon, avant de rejoindre leurs pénates ; mais celui qui approcha, flanqué de deux gardes imposants, attira immédiatement son regard. Abba l'avait aperçu lui aussi et en un instant la tension s'accrut, les puissantes veines courant sur les biceps du colosse s'épaississant soudainement. Jawaad savait que son second craignait avec un respect superstitieux le pouvoir spirituel de ces hommes.

Il y eut un instant de flottement. Il était si palpable que l'esclave qui venait rejoindre l'homme appuyé à l'entrée de la taverne en recula, oubliant de demander la commande, quand elle vit le prêtre du Concile et ses deux gardes s'arrêter devant celui-ci. Les clients alentour, pour ceux qui en avaient l'occasion, se levèrent et saluèrent prestement et respectueusement l'Ordinadori, décidant d'aller voir ailleurs s'ils y étaient ; les autres se sentirent tous forcés de baisser la voix et de ne s'intéresser qu'à ce qui les concernait.

Jawaad brisa le silence et marcha au passage sur quelques conventions en achevant d'effrayer les spectateurs alentours, les convainquant totalement de se mêler de ce qui les regardait.

— Tu ne ressembles pas à l'homme qu'on m'a décrit comme étant Franello.

Abba manqua s'étouffer un coup et eut du mal à retenir le regard choqué qu'il riva sur son patron. Il se reprit difficilement pour se dresser et toiser, bras croisés, les deux gardes du prêtre, dont l'impassibilité était rendue plus menaçante encore par les casques qui dissimulaient leurs traits. Le jeune prêtre ne cacha pas non plus sa désagréable surprise à l'entrée en matière de son interlocuteur.

— Mes respectueux hommages, Jawaad le Marchand. On m'avait précisé des choses à votre rencontre que vous venez de confirmer en une phrase ; mais vous avez vu juste en effet, je ne suis pas Son Excellence Franello. Vous ne pensiez tout de même pas qu'il allait venir en personne ?

Jawaad ne répondit que par un bref sourire accentué par son regard sombre qu'il posa sur l'Ordinadori.

— J'imagine que si. C'est lui qui me doit des explications.

— Je suis ici pour cela. Je me présente, si vous permettez : Albinus Mercalor, secrétaire de son Excellence. Il m'a mis au

courant de toute l'affaire qui vous concerne ; vous pourrez donc traiter avec moi, comme si j'étais sa voix et ses yeux.

— Et si je te dis que je ne le veux pas ?

Le prêtre cette fois-ci ne montra aucune surprise à la réponse désarmante. Le portrait détaillé du marchand, dressé par les services de son maître, correspondait bien à ce qu'il observait à l'instant.

— D'autres accidents arriveront et il se passera quelque chose tôt ou tard. Son Excellence a tout son temps.

Jawaad hocha à peine la tête, claquant des doigts vers la serveuse qui était restée prudemment en retrait de la scène. Il leva juste assez la voix pour se faire entendre de l'esclave apeurée :

— Un thé, et une coupe de vin pour mon ami.

Il reprit, pour Albinus :

— Si tu es ses yeux et ses oreilles, tu peux alors répondre à cette question : pourquoi Franello veut-il me tuer ?

— Comme vous y allez, messire ; il ne s'agit nullement de vous tuer, il n'y a eu jusqu'ici qu'un regrettable accident, non ?

— Très bien conçu, oui, je pensais les Ordinatorii plus directs que cela. Depuis quand l'Église se targue-t-elle de subtilité ?

— Eh bien, pour vous répondre, depuis qu'une cité ose prétendre ne pas être vassale de notre autorité. Nous savons nous adapter, et Son Excellence s'y emploie avec un art certain.

Jawaad étira un sourire sinistre, toisant toujours le prêtre avec un détachement qui confinait à l'arrogance.

— Ce qui signifie que ton Franello et ton Église en viennent à s'abaisser aux méthodes les plus viles pratiquées par les marchands pour régler leurs comptes. C'est intéressant de l'apprendre ; mais je ne connais pas cet homme, Albinus. En

général, ceux qui veulent me tuer déploient ce genre d'efforts pour une bonne raison...

Le jeune prêtre, toujours aussi fier et calme, afficha une sorte de sourire entendu.

— Ho, il y a une très bonne raison. À dire vrai, Son Excellence n'a que l'embarras du choix parmi les raisons qui le portent à s'intéresser à vous mais, voyez-vous, vous vous trompez sur un point : son Excellence ne comptait pas que vous décédiez. À dire vrai, il était sûr que ce ne serait pas le cas.

Abba tiqua immédiatement et Azur attrapa la manche de son maître, serrant ses doigts autour de son biceps, toujours réfugié derrière lui. Jawaad savait ce que le geste de son esclave signifiait. Elle commençait à lire de mieux en mieux sur le visage du prêtre et en distinguait désormais les faux semblants et la réalité qu'il dissimulait ; ce qu'elle lisait l'alertait. Il n'en montra rien, fixant toujours Albinus.

— Donc, tu dis que ce n'était pas sensé me tuer. Intéressant. Et que voulait-il donc apprendre de cette expérience, puisqu'il semble qu'il avait déjà l'embarras du choix quant aux raisons de m'assassiner ?

— Vous le savez fort bien, Jawaad. Vous avez survécu, et votre garde du corps... – Il fixa Abba un instant, presque avec condescendance, ce qui fit grimacer le colosse entre craintes soudaines et colère sourde – ...aussi fort soit-il, devrait être mort écrasé par une tonne de bois. Je suis tenté de croire aux miracles, vous comprendrez que cela va avec ma position et mon rang ; mais ici, nous sommes persuadés qu'il s'agissait de toute autre chose. Quelque chose qui semble en rapport avec votre passion hérétique pour les artefacts et écrits anciens, dont vous faites collection.

Il y eut un second blanc. La pression de la main d'Azur sur la manche de Jawaad s'accroissait et elle s'était encore rapprochée de lui. Quelque chose menaçait et elle lisait sur le visage du prêtre que d'un instant à l'autre, un événement allait se produire. Abba connaissait les codes gestuels d'Azur lui aussi et sa main glissa à son cimeterre, fixant la place encombrée de monde. Il guettait un éventuel assassin mais, pour atteindre son patron, celui-ci devrait sortir une arme et viser : un geste difficile à dissimuler. Il pouvait voir deux des hommes de confiance de Damas, à quelques mètres, parmi les badauds. Si le Jemmaï avait pris toutes les précautions dont il était coutumier, une telle tentative finirait par une balle bien placée ou un poignard enfoncé entre deux vertèbres. Jawaad reprit, après un bref regard sur Azur :

— Disons que je sais de quoi tu parles et que je sais donc ce que ton maître croit à mon sujet... Et alors ?... Si jamais il avait eu des preuves suffisantes, les hommes de l'Élegio eux-mêmes m'auraient déjà arrêté sur sa demande ; et à part tes deux chiens de garde, je ne vois personne pour venir me chercher...

Le prêtre cacha son sourire de victoire, la seule à le lire clairement fut Azur, et il reprit :

— C'est pour cela que je suis venu. L'Église n'a rien contre vous et quand bien même, votre poids politique vous protégerait de poursuites légitimes, même de notre part. Il s'avère que pour accomplir notre tâche dans cette cité dépravée, il nous faut nous armer de patience et nous abaisser à certaines méthodes qui ne sont que le reflet de cette décadence ambiante ; mais son Excellence avait prévu ce moment et s'attendait à ce que, tôt ou tard, vous dévoiliez vos cartes.

L'esclave de service revenait en portant la commande de Jawaad. La terrasse s'était relativement vidée de ses occupants, maintenant. Il y eut un autre moment de flottement et Jawaad

sentit un frisson sur sa poitrine. Son pendentif commençait à vibrer, de plus en plus et il savait ce que cela signifiait. Il lâcha un cri bref :

— Abba !

Le prêtre ne cachait plus son sourire de victoire, faisant un preste pas de côté, ses gardes s'écartant vivement à leur tour, dévoilant derrière eux une jeune femme aux cheveux teints de noir, un brou de noix malpropre pour cacher leur véritable couleur. Presque hagarde, comme si elle était droguée, elle portait une simple tunique d'esclave, élimée et crasseuse ; nul ne s'en serait jamais méfié. Écartant légèrement les bras et fermant les yeux, elle se mit à Chanter.

Il n'existe qu'une seule méthode efficace connue pour dévoiler un Chanteur de Loss : le mettre en danger mortel pour le forcer à user de son pouvoir. Ceux qui ignorent qu'ils sont accordés au loss Chantent alors d'instinct, pour rester en vie. Jawaad avait pris ses précautions et Damas avait pensé à tout, sauf à l'insignifiante survenue d'une esclave dans la foule ; encore moins qu'elle soit Chanteuse et déchaîne son pouvoir sur son patron. Ce qui sauva la vie du maître-marchand fut la possession de ce qu'il supposait assez justement être l'unique autre moyen de détecter un Chanteur de Loss ; il y gagna ainsi la seconde qui lui permit de réagir.

La voix de l'esclave remplit l'air, le faisant vibrer dans une tonalité de cristal suraigu. La foule environnante se figea ; tout ce qui était métallique émit une légère lueur bleue. Pendant une fraction de seconde, le monde entier sembla se geler. La réalité eut un hoquet. Abba allait attraper Jawaad, mais ce dernier propulsa Azur dans ses bras en les repoussant de toutes ses forces, s'abritant derrière la poutre contre laquelle il s'était appuyé. Sur la largeur de la terrasse et sur dix mètres de profondeur, tout ce

qui n'était pas solidement arrimé au sol se mit à léviter, clients et serveuse compris. Un battement de paupière plus tard une ondulation brutale, presque lumineuse tant elle était palpable, propulsa chaises, tables, jardinières, vaisselle et êtres humains comme autant de poussières balayées par un vent de tornade, vers le mur de la taverne. L'onde de gravité emporta deux clients et la serveuse. Les deux plus chanceux moururent sur le coup, déchiquetés par l'impact du mobilier, dans des gerbes de sang. La dernière percuta le mur en hurlant son agonie, broyée par la force de la vague.

Damas visait déjà la chanteuse de son pistolet, quand il vit un de ses hommes se dresser derrière elle. Le geste fut net et rapide, un poignard s'enfonça sous les côtes de l'esclave pour lui percer le cœur. Elle s'effondra tuée sur le coup et l'assassin disparaissait déjà dans la foule prise de panique, se mêlant aux gens courant de toute part pour fuir le carnage. Damas sauta de son perchoir pour foncer vers la terrasse.

Jawaad était toujours en vie et, contre toute attente, à peine égratigné. Sa voix de baryton s'éteignit un bref instant après celle, cruellement interrompue, de la Chanteuse. Comme si le temps vivait au ralenti, les éclats de bois, de pierre, de céramique et de verre éjectés par la vague retombaient mollement au sol, presque dénués de force de rebond. Autour de lui et dans son dos, sur un sillage dont la frontière était dessinée par les débris jonchant le sol, toute une portion du décor avait partiellement échappé à la vague de destruction. Non loin, Abba, jeté au sol par l'onde de gravité, jurait de douleur. Azur, à moitié sonnée, était affalé contre lui, toujours dans son étreinte, et tentait de réaliser ce qui venait de se passer.

Des gens hurlaient, d'autres fuyaient les ravages, croisant ceux qui accouraient pour essayer de comprendre ce qui s'était

produit. Des gardes arrivaient de toute part, alors qu'une partie de la tonnelle menaçait de s'effondrer dans des craquements sinistres. Dans la cohue, Damas se précipita à l'aide de son patron, son pistolet-impulseur tourné vers les Ordinatorii.

— Ca va ?

Jawaad était lui aussi sonné par l'impact, les oreilles bourdonnantes encore du violent appel d'air dont il n'avait pu que compenser par son propre Chant l'effet de gravité. Derrière lui, l'esclave qui aurait dû lui apporter son thé venait de cesser de hurler, en rendant son dernier souffle.

— En un morceau.

Il se releva difficilement, s'écartant de la tonnelle prête à rompre pour s'avancer vers le prêtre, immédiatement protégé par ses deux gardes en voyant le mouvement menaçant du maître-marchand. Albinus, malgré sa propre surprise devant les dégâts provoqués par la Chanteuse, n'en semblait pas moins fier et parfaitement satisfait. Il leva le ton pour se faire entendre au milieu des cris et du brouhaha de la foule qui se massait et que la garde de l'Élegio tentait de traverser péniblement pour venir voir la cause de cette panique.

— Je pense, Jawaad, que la preuve est faite, n'est-ce pas ? Qui survivrait à la tentative d'assassinat, absolument démente et suicidaire, d'une Chanteuse de Loss, à part un autre Chanteur ? Regardez-vous, elle vous ciblait directement et vous n'avez pas une égratignure ! Enfin... presque.

Joignant le geste à la parole, il désigna le maître-marchand aux Elégiatorii qui étaient enfin parvenus à percer la foule que le prêtre avait prise à témoin sciemment. Ceux-ci eurent de prime abord la même réaction que les spectateurs amassés autour de la scène de désastre : un ébahissement incrédule devant le carnage qui s'offrait à leurs yeux ; mais, mus par le réflexe de l'autorité et

de l'uniforme, ils se dirigèrent directement vers l'homme qu'on leur désignait, le pointant de leurs fusils-impulseur.

Abba tentait de se relever, jurant encore mais même avec l'aide d'Azur qui bien que secouée était indemne, il ne parvint pas à tenir debout, son genou se dérochant. Damas, quant à lui, couvrait Jawaad, mais entre les Ordinatorii et les gardes de la ville, le Jemmaï trouvait que la posture se présentait fâcheusement. Il suivait du regard les déplacements malaisés de ses hommes dans la foule, toujours prêts, sur son ordre, à tuer les cibles qu'il leur désignerait. Jawaad arrêta la montée en tension d'un geste vers Damas avant de se tourner vers le prêtre, parlant plus fort pour s'assurer d'être entendu.

— Je viens surtout d'échapper à un autre attentat, ce qui ne vous surprend guère. Je compte bien que les gardes de l'Élegio enquêtent sur le propriétaire de l'esclave qui vient de tenter de me tuer.

Du bras, il désignait le corps de la Chanteuse gisant à quelques mètres, se tournant sur les gardes.

— Si vous voulez m'arrêter, je vous suis, mais j'espère que vous avez de bonnes raisons.

Abba beugla vers les gardes, la voix rendue encore plus intimidante par la douleur qui le mettait en rogne.

— C'est Jawaad, le Maître-Marchand appelé à siéger au Conseil des Pairs, que vous menacez, là !

Les brouhahas de la foule s'intensifiaient, certains confirmant, d'autres questionnant en entendant le nom fort célèbre. Les Élégiatorii se retrouvaient dans une position désagréable, à se demander qui était coupable des dégâts et des morts et finalement pris entre l'autorité d'un maître-marchand, et non des moindres et celle d'un Ordinatori. Ce dernier leur facilita étonnamment la tâche, faisant se lever un sourcil surpris à Jawaad lui-même.

— Il est évident que messire Jawaad vient d'échapper à ce qui aurait dû être une mort certaine. Un idiot aura oublié les Principes édictés par la très Sainte Église sur l'application du Haut-Art aux Chanteuses de Loss et voici le résultat dramatique.

Mais il continua plus bas, pour Jawaad, tout en sachant pertinemment qu'il était entendu par les oreilles proches et affichant un sourire victorieux, au regard cette fois clairement menaçant.

— Mais ici, dans une ville qui professe le progrès de la science et de l'homme, personne ne croira à un miracle ; et qui sait combien de personnes vous ont vu survivre et comment, à ce qui aurait dû vous déchiqeter comme ces pauvres hères derrière vous ? Je vous souhaite le meilleur, messire Jawaad, et vous transmets les salutations et toute l'attention de son Excellence.

Alors qu'Albinus tournait les talons, la foule pressée autour de lui s'ouvrant avec une crainte respectueuse pour le laisser passer, lui et ses gardes, Jawaad le héla.

— Dis à ton maître que, désormais, j'en ai autant pour lui !

# Chapitre 15

## La première nuit

**L**a nuit était tombée depuis longtemps sur l'Alba Rupes ; ainsi donc le retour sous une escorte conséquente de Jawaad et des siens dans sa propriété ne passa pas beaucoup plus inaperçu que ne l'avait été la nouvelle, répandue dans toute la ville, de ce qui l'avait retenu au palais de l'Élegio.

Le trot des chevaux tirant la diligence, elle-même escortée de trois gardes montés, claquait sur les pavés, attirant l'attention des hommes et des vigiles postés aux entrées des domaines composant la partie haute du quartier. À peu près tout le monde savait la nouvelle qui courait dans presque tout Armanth ; le précédent drame provoqué par un Chanteur de Loss datait de trois ans et l'on en parlait encore. Ainsi donc, l'intérêt de cette nouvelle histoire dont le contenu enflait en même temps que naissaient de nouveaux détails sordides et formidables n'allait que s'amplifier encore ; et le retour sous escorte du maître-marchand ajouterait d'autres atours épiques au récit.

Dans la diligence, Abba se retenait de pester. C'est pour lui que Jawaad avait accepté l'offre de l'escorte. Il avait pu voir un

médecin, pendant que son patron s'expliquait avec le capitaine de la garde du palais de l'Élegio ; mais l'homme de sciences n'avait pu faire grand-chose si ce n'est soulager la douleur et fournir au colosse un élixir qui accentuerait pour quelques jours la faculté de régénération de son symbiote. Il lui était cependant strictement impossible de marcher autrement qu'à cloche-pied ; et, vu sa masse, il aurait fallu compter quatre hommes solides pour porter sa civière. Restait donc la diligence, ce qui avait rallongé le trajet, même au trot. Armanth était une ville d'îles et îlots reliés par des ponts et de terrasses grimpant vers les falaises. Ainsi donc, hormis quelques artères principales, rares étaient les voies assez larges et hautes pour des diligences et carrioles ; ce qui rendait les déplacements malaisés.

Soutenu par Jawaad d'un côté et Damas de l'autre, suivi par Azur, Abba s'extirpa péniblement de la diligence. Depuis la villa se précipitait à leur rencontre une bonne partie de la maisonnée du maître-marchand ; mais celle qui courait le plus vite était Joran. Elle fila vers l'esclavagiste, larmoyante de panique, n'ayant d'yeux que pour son maître. Lâchant l'épaule de Jawaad, Abba attrapa la jeune fille minuscule comparée à sa masse titanesque, qui lâcha une exclamation :

— Mon maître !

Abba lui rendit son accueil d'un bref baiser en prenant ses lèvres, avant de la reposer, grondant de douleur.

— Je vais bien. File nous préparer à manger, mienne.

La petite esclave fit une moue de protestation, prenant un ton suppliant :

— Mais, moi je veux m'occuper de toi, mon maître... S'il te plaît !

Abba étira un sourire qui, par sa douceur, tranchait sur son faciès brutal rendu encore plus hostile par la douleur.

— Obéis. File !

Joran n’insista pas et le prit même avec un air joyeux, malgré sa moue, tandis que les habitants du domaine arrivaient tous à l’entrée. Parmi eux Airain, elle aussi angoissée, venait approcher de Jawaad et regarder l’état de son maître. Une petite foule se massait, dont Janisse et Hembar, le couple de palefreniers et, l’air soulagé, Alterma, qui n’avait pas été des moins inquiètes de la maisonnée. Le maître-marchand, après un ébouriffage dans la toison sauvage des cheveux d’Airain, se tourna vers Azur.

— Va avec Joran, que les esclaves l’aident à préparer à tous un repas généreux. Vous mangerez avec nous.

Azur acquiesça et fila vers la villa, à la suite de Joran. Airain resta sur place, venant prêter main-forte, un peu comme tout le monde, d’ailleurs, pour aider le géant noir à clopiner. Le sentier dallé des jardins était en pente douce, mais à cloche-pied, ça n’allait pas être une mince affaire.

Azur était de la maisonnée, la chef des esclaves de Jawaad, que toutes surnommaient avec respect “ aînée ” ; et c’était sa préférée. Airain, quant à elle, était son éducatrice et la seule des esclaves qui n’obéissait pas au doigt et à l’œil à Azur. Celle-ci avait responsabilité sur toutes les filles de la maison, y compris celles qui appartenaient à ses gens. Bien qu’appréciée pour sa gentillesse et sa générosité, elle était aussi redoutée. On ne peut pas mentir à une psyké ni lui cacher quoi que ce soit et même Airain, qui prenait souvent ses aises avec la discipline des lieux, l’avait regretté une ou deux fois, car la préférée de Jawaad avait aussi le devoir de punir. En l’absence des maîtres, elle n’hésitait pas à le faire.

La seule qui échappait à cette dernière règle était Joran, la timide et adorable préférée d’Abba. La jeune fille, petite perle de beauté à la peau pâle couverte de taches de rousseur, au regard

clair d'un vert de printemps, les cheveux roux et ondulants aux reflets orangés, déboula dans la cuisine, empressée de préparer le repas. Azur était non loin et d'une voix autoritaire appelait les quatre autres filles de la maison pour venir prêter main-forte. En un instant la cuisine devint un joyeux désordre, orchestré par la psyké qui insista pour que toutes les esclaves suivent les consignes de Joran. Elle était la meilleure cuisinière de la Maison mais, sans l'autorité d'Azur, la jeune femme n'aurait jamais même osé dire à ses consœurs ce qu'il fallait faire.

Il n'y avait que cent mètres à faire pour aller du portail du domaine à la villa de Jawaad. Ce furent cent mètres fort longs. Damas en riait, tout à l'effort franchement ardu.

— Mais tu pèses le poids d'un âne mort ! Fais quelque chose, je ne sais pas, moi... Maigris ?

Abba râla, mais esquissa un bref sourire, vite effacé par la souffrance ; l'antidouleur du physicien du palais commençait à se dissiper. De ce qu'il avait compris, il avait des ligaments déchirés et une entorse du genou. Bien qu'il n'ait qu'une très vague idée de ce que pouvaient être des ligaments, il en retenait qu'il était très douloureusement handicapé.

— Oui, ben ça va, hein. C'est du muscle, ça pèse lourd, qu'est-ce que j'y peux ?

Jawaad, de l'autre côté, soufflait lui aussi à l'effort pour supporter le poids du colosse ; mais pour la troisième fois, il refusa d'être remplacé... surtout par Alterma, la dernière à se proposer, qui se serait effondrée sous la carrure du géant.

— Merci, mais va plutôt dans la pharmacie, trouver de quoi lui soulager la douleur. Airain, va avec elle !

Autour d'eux fusaient les questions sur ce qui avait bien pu arriver. Hembar avait proposé d'aller chercher un cheval, mais Jawaad avait, là aussi, refusé.

— Il ne pourra pas tenir en selle sans hurler ; et je doute qu'il apprécie que nous l'entendions crier.

Abba aboya, agacé :

— C'est déjà amplement assez humiliant comme ça ! Et puis, c'est quoi des ligaments, hein ? À part un truc qui fait un mal de chien ?

Ce fut un éclat de rire général, qui soulagea aussi bien le moral que les efforts de la petite troupe pour rejoindre enfin la villa et le salon, où Abba fut installé le plus confortablement possible. Damas en rajouta un peu, en soufflant, exténué.

— Cesse de râler, Joran va pouvoir te chouchouter tout son saoul pour quelques jours !

Abba ne put s'empêcher de sourire, entre deux grommellements de douleur, tandis qu'Airain accourait avec le remède trouvé dans la pharmacie.

— Elle n'attend que cela, mais je me serai bien passé de ce mauvais moment pour lui en offrir l'occasion !

Jawaad reprenait son souffle, lui aussi. Mais la question revint, posée par Alterma, curieuse et inquiète :

— Mais que s'est-il donc passé ?

\*\*\*

L'explication avait pris un long moment. Chacun avait rajouté de son point de vue, mais le récit avait surtout été nourri par Abba et Damas, qui avaient presque rivalisé d'inventions pour revisiter l'événement de manière théâtrale.

Finalement, alors que Joran, suivie d'Azur et du reste des filles, apportait ce qui s'apparentait de près à un vrai banquet improvisé, le récit s'était poursuivi entre les talents de conteur des deux compères. Jawaad les laissa faire en n'intervenant que peu, esquissant un sourire aux jeux d'acteurs de ses deux amis qui

captivaient toute sa maisonnée ce soir. Cependant, aucun d'entre eux ne fit jamais mention d'une partie de la discussion avec l'Ordinatori ni sur la manière exacte dont le maître-marchand avait échappé à la mort. Il n'y avait que quatre personnes à savoir clairement que Jawaad était un Chanteur de Loss. Trois d'entre elles se trouvaient à ses côtés ce soir ; quant au quatrième il résidait à Mélisaren, de l'autre côté des mers.

Le banquet fut un succès et un moment de détente qui calma les inquiétudes de la maisonnée. Tout le monde avait pu se régaler et profiter du repas, esclaves compris, installées sur les tapis autour de leurs propriétaires respectifs. Entre bonne chère et bon vin, alors que s'attardait la soirée dans la nuit, ne restèrent bientôt plus que Jawaad, Abba et Damas. Azur rêvassait à demi endormie sur les cuisses de son maître et Joran, blottie comme un chat, était réfugiée sous le bras d'Abba. Jawaad avait dû un peu insister pour renvoyer Alterma afin de rester avec ses hommes de confiance ; mais la comptable, passablement enivrée, avait vite cédé. Damas avait allumé une pipe de genlane et profitait de la fumée douceuse aux vertus apaisantes, lui aussi affalé autour des tables basses devant les restes du banquet. Maintenant à nouveau entre eux, il décida de briser le silence calme de la nuit en posant la question qui fâche :

— Et maintenant, on fait quoi ?

Abba, soulagé de la douleur, attrapa Joran dans ses larges bras et la cala sur lui, ce qui la fit tressaillir de surprise. Elle s'installa cependant de suite, souriante et ravie, venant enfouir son visage contre le torse de son maître, ses mains le caressant avec un plaisir évident. Abba se pencha, le temps de lui poser un baiser sur le sommet du crâne, puis se tourna vers le maître-marchand.

— Il a raison de poser la question. Par les Hauts-Seigneurs, qui sait combien de personnes t'ont vu survivre à ce qui s'est

passé ? Entre cela et les mots de ce salopard, la rumeur va se répandre, Jawaad. Tu réalises à quel point tes rivaux vont vouloir sauter sur l'occasion ? Il leur a fourni l'arme et les balles pour t'abattre !

Le maître-marchand acquiesça, caressant doucement la chevelure d'Azur. Airain venait de les rejoindre sans bruit, lui apportant son thé, qu'il réceptionna en tapotant le tapis près de lui, pour lui permettre de venir se blottir à son tour.

— C'était vraisemblablement le second but visé. Le premier était de me voir faire ; mais ce jeune prêtre n'est pas malin...

Damas leva un sourcil perplexe, relâchant une bouffée de fumée.

— Comment cela ? Je trouve que le piège était remarquable, moi !

— Oui, mais il n'en a rien organisé, il n'était que l'appât. Il m'en a trop dit sur les buts de son maître.

Abba fut curieux à son tour.

— Heuuu... explique ?

Jawaad prit son temps, en dégustant son thé. Un vrai thé, ce qui lui arracha un sourire satisfait ; celui-ci était bon :

— Il a dit : " Quelque chose en rapport avec votre passion hérétique pour les artefacts et écrits anciens, dont vous faites collection " ; peu de gens savent ce que je collectionne. Pour les livres, cela ne surprendrait pas grand monde et il y a bien des hommes riches à Armanth à collectionner aussi les vestiges d'avant les Guerres Divines et le Long-Hiver et j'ai toujours été très discret ; mais le mot artefact, qu'il a employé, est la clef...

Le maître-marchand fit une autre pause pour une gorgée de thé. Damas et Abba étaient soudainement fort attentifs. Près de lui, Airain s'était trouvé une place et, dans un soupir tendre, s'était glissée entre le bras de Jawaad tenant son thé et sa poitrine,

posant sa tête contre son torse. Il la laissa faire en refermant son bras contre elle, possessif et accueillant. L'éducatrice profitait le plus possible de ces moment-là, et autant elle était attentive à la discussion, autant elle souhaitait aussi pouvoir goûter à la sérénité d'un instant paisible contre son maître. Son travail la forçait à résider et à vivre la plupart du temps au Jardin des Esclaves ; se blottir contre son propriétaire était parfois rare et lui manquait.

Jawaad esquissa un bref sourire en regardant faire Airain et lâcha un peu son thé pour venir caresser la hanche de son éducatrice, tout en reprenant :

— Ne pas forcément vouloir me tuer. Vouloir semer le doute à mon sujet dans Armanth, s'intéresser à mes voyages et à mes collections. S'assurer que je suis bel et bien ce qu'il suppose. Provoquer un drame dans lequel je suis mêlé en pleine foule. Ce Franello ne veut pas ma mort ; il veut quelque chose que je possède. Il pense ne pas pouvoir mettre la main dessus de manière directe, mais il suppose qu'il lui serait aisé de s'en emparer si je venais à perdre mon rang, ruiné.

Damas tiqua, se penchant depuis son fauteuil vers son patron.

— Jawaad, je ne sais pas ce que cet Ordinatori recherche, mais tes collections, un type comme moi, si on lui dit quoi trouver et où, peut mettre la main dessus ; et s'il ne le peut pas, c'est que c'est si bien caché que c'est sur toi qu'il faudrait mettre la main. Ça ne tient pas : il aurait pu te tuer et un cadavre parle mal. Il aurait pu trouver comment t'enlever et t'interroger ; nous ne sommes pas infailibles et s'il est patient, il pourrait y parvenir.

Jawaad acquiesça.

— C'est pour cela que son autre but tient dans son désir de me discréditer. Il y a un autre projet derrière ce Franello et d'autres hommes ; ce qui s'est passé est juste l'amorce de cela.

— Que veux-tu dire ?

— Que je ne suis pas seul visé.

Abba grommela.

— Et... et quoi ? On se met à la recherche d'autres marchands et nobles à Armanth collectionneurs de vieux trucs, qui auraient froissé l'Église ? Ça peut très bien concerner la moitié de la ville, on ne trouvera jamais. Sans compter que des maîtres-marchands et des aristocrates de ton côté, là, par contre, on ne va pas en trouver des masses !

— Non, Abba, tu as raison, ce serait une perte de temps. Je pense avancer mon départ.

— Quoi ? Tu veux partir avec ce qui s'est passé ?

— Oui, dès demain ; la meilleure manière de laisser les choses se calmer est de laisser l'histoire grossir puis s'essouffler. Entre-temps, Franello devra réviser ses plans ou les avancer ; et si je pense savoir ce qu'il cherche parmi ma collection, je suis curieux de savoir quel est le reste de son projet ; mon absence retire une pièce du jeu et me permet de le regarder de loin.

Abba gronda encore, caressant, avec une tendresse étonnante, la nuque de Joran de sa main libre.

— Ce n'est pas une bonne stratégie ; tu vas laisser la rumeur courir librement, les hommes de l'Élegio vont enquêter et vouloir interroger des témoins et tu es le premier concerné. On ne tue pas une rumeur en la fuyant, qu'est-ce qui va se passer quand le principal témoin sera connu avoir décampé ?

— C'est toi qui va leur répondre. Tu es blessé, donc tu ne risques pas de voyager. Tu es le principal témoin avec moi, de notre côté, et tu es mon second ; quand je ne suis pas là, ma Maison est la tienne. J'ai quelques doutes qu'on ose mettre ta parole en jeu.

— Et je vais dire quoi ? !

— La vérité, dans le sens qui m’arrange le mieux. Le temps de mon voyage, la tension aura baissé et les amateurs d’histoires en auront eu d’autres, plus fraîches, à se mettre sous la dent. D’ici là, j’aurais eu le temps d’échanger quelques lettres avec l’Élegio et ainsi de clarifier les aspects officiels de l’affaire. Entre-temps, tu auras eu le temps de me rejoindre et donc de laisser les rumeurs désenfler.

Damas tirait toujours sur sa pipe. À défaut de n’avoir jamais trouvé – ou plutôt retrouvé ; il en avait possédé une, et cela c’était vraiment très mal fini – une esclave à son goût, il compensait avec quelques plaisirs venus de son peuple et d’autres acquis dans Armanth, où l’on pouvait trouver de tout ; mais il enviait ses deux compères pour la tendresse féminine dont ils étaient entourés, même s’il profitait largement des filles de la maison. Il chassa cette pensée sans intérêt : après tout, il tomberait bien sur la femme parfaite à ses yeux, tôt ou tard ; et puis, il n’aimant guère l’esclavage comme tous ceux de son peuple. Il souffla longuement la fumée, avant de demander :

— Au fait, que chercherait-il d’ailleurs à te prendre ?

Jawaad étira un large sourire, en fixant son maître d’équipage. Sur son torse brillait son pendentif d’argent aux allures d’astrolabe, le seul bijou qu’il arborait jamais.

— Il l’avait sous les yeux.

\*\*\*

Ortentia perçait les nuages pluvieux de la nuit, déjà largement avancée, quand Jawaad vint rejoindre sa chambre. Une chandelle éclairait la pièce, il fit signe à Airain d’en allumer une autre. Ses deux esclaves l’avaient accompagné et pour la nuit elles dormiraient toutes deux avec lui ; ce qui n’était pas si rare pour Azur, qui dormait toujours au pied de son lit, était cependant un

cadeau pour les deux jeunes femmes, qui espéraient bel et bien que Jawaad n'avait pas seulement en tête l'idée de dormir. Elles ne furent pas déçues et leurs cris de plaisir, leurs rires et leurs soupirs résonnèrent tard encore.

\*\*\*

Sous la lumière bleutée d'Ortentia, la plaine s'étendait à l'infini. Il semblait qu'à l'infini elle était couverte de campements de toiles abritant autant de centaines de milliers d'hommes, de chevaux et de montures, d'oriflammes et de chars. Une armée antique en campagne, attendant la venue du jour.

Lisa pensait rêver, mais ses rêves l'emmenaient toujours sur Terre, dans des cauchemars de culpabilité et de regrets, dans des hurlements de peine et la souffrance de tortures innommables que son esprit réinventait chaque nuit. À cet instant le rêve était trop étranger à ses propres souvenirs, trop net et trop précis. Ho, elle aurait pu s'imaginer reconstituer tout cela à partir des péplums anciens ou récents qu'elle avait pu voir à la télévision, mais elle aurait dû admettre que ceux-ci étaient bien loin de ce qui déroulait à son regard.

C'était une armée de coalition, aux étendards et aux couleurs bariolés, comme si on avait rassemblé des hommes de tous les horizons. Elle pouvait voir – et elle savait n'en avoir jamais vu – des ghia-tonnerres, des griffons de guerre dressés et au loin, au sol et dans le ciel, des dragens. Des animaux de Loss, bien d'autres plus exotiques et impressionnants encore, dressés à guerroyer et à servir l'homme dans la bataille. Elle les reconnaissait, ces mammaliens aux allures si proches des dinosaures terrestres, en étant bien sûr persuadée que jamais on ne les lui avait décrits. Et elle sut immédiatement le nom, dans

la brume spectrale de l'horizon, de la ville qui dressait ses murs face à cette armée : Antiva.

— Mais qui es-tu ?

La voix était aussi autoritaire que perplexe. Lisa se retourna, réalisant qu'elle se tenait sur une butte face à la plaine sans fin. À ses côtés, semblant surprise en pleine contemplation depuis les hauteurs, se tenait une grande femme d'une quarantaine d'années, toute en noblesse et en assurance. De presque deux têtes de plus que Lisa, elle était vêtue d'une tunique courte et plissée que recouvrait une solide cuirasse lamellée, les tibias et les avant-bras ceints de protections métalliques. Une lourde cape rouge tombait de ses épaules en venant lécher le sol et, à sa ceinture pendait un court glaive riche et orné. Il n'aurait manqué que le casque d'hoplite pour parfaire le tableau d'une guerrière hellène, mais son absence rendait encore plus flagrant le roux flamboyant de ses longs cheveux bouclés, retenus en catogan. Sur son visage clair aux traits racés brillait un regard vert profond et acéré. Lisa riva son regard sur la guerrière antique. L'air semblait flotter autour des deux femmes comme une brume impalpable voulant signer la nature onirique de cette rencontre. Il était évident qu'elle rêvait, mais il y avait tant de détails qu'elle appréhendait déjà qu'elle se souviendrait de tout à son réveil ; c'était une évidence.

— Je suis... Lisa hésita un bref instant pour choisir le nom qu'elle allait donner : Je suis Lisa ; et c'est mon rêve ici, je crois...

La noble femme rousse dressa le menton, sourcils froncés.

— J'ai la même impression de rêver ; pourtant, je sais ce que nous regardons, mais il n'y a que dans un rêve que je verrai une jeune femme vêtue comme toi.

Lisa tiqua et pencha le nez pour se regarder : un jean élimé et troué, des baskets qui avaient vu dans le lointain de meilleurs jours, et l'esquisse d'un tee-shirt noir flanqué du logo d'un groupe

de symphonique-métal qu'elle appréciait : elle avait tout d'une terrienne, tout de la normalité qu'elle avait perdue depuis plus de trois mois. Elle retint un sanglot, ravalant ses larmes.

— Ma manière de me vêtir chez moi, sur Terre. Cela ne vous dit sans doute rien, je suppose...

La femme fronça encore les sourcils, fixant la scène de l'immense camp militaire aux pieds des deux femmes, courant sur la plaine, avant de revenir à Lisa.

— Je saisis le concept. Nos ancêtres venus des étoiles ont eu de nombreux noms pour notre monde passé, d'où parfois viennent encore des êtres perdus, parfois des tribus entières ; mais je ne devrais pas comprendre ce mot. Nous rêvons bel et bien, toi et moi.

— Mais où sommes-nous ?

— Tu ne le sais pas ? C'est le siège de la plus grande et longue des batailles de mon temps. Antiva est la cité imprenable contre laquelle nous luttons depuis presque trente ans. Une coalition qui m'a confié le commandement de ses armées : Parcia, Eremanth, Nadesiva, Noïqomos, et tant d'autres, qui refusent le joug barbare et cruel du Cercle des Mages d'Apollon. Une guerre devenue aveugle et qui doit cesser ce soir, car je me refuse encore à sacrifier des milliers et des milliers de soldats...

La noble femme fit brusquement un pas vers Lisa, perplexe, presque menaçante :

— Mais tu ne sais donc pas qui je suis ?

\* \* \*

Lisa rouvrit les yeux, perdue, alors que le jour venait lécher le fond de la chambre de Jawaad. En lieu et place de cette plaine onirique dont les détails lui échappaient mais qui, comme elle l'avait pressenti, restait si claire dans son esprit, elle était dans

le lit du maître-marchand. Affalée sur sa poitrine, il la tenait fermement serrée avec, d'un côté et de l'autre, ses deux esclaves dormant paisiblement blotties contre lui. Elle n'avait aucun souvenir de la manière dont elle était arrivée là, le rêve flottant encore aux franges de son esprit ensommeillé. Elle ignorait qu'elle avait été légèrement droguée la veille par Airain, sur ordre de Jawaad, pour dormir plus calmement. Elle l'aurait su, elle aurait sans doute pu penser que ce rêve si frappant venait de là, mais l'explication n'aurait pu la convaincre. Elle n'aurait pas pu inventer ces animaux qu'elle n'avait jamais vus et ces noms qui ne lui disaient rien mais qu'elle savait réels.

La panique la saisit quand elle réalisa où elle se trouvait et elle manqua se débattre dans les bras de Jawaad. Elle était bien entendue nue – complètement d'ailleurs ; elle ne portait même plus de collier – et l'homme aussi. Le maître-marchand ouvrit les yeux à son tour, la fixant, en apparence clairement éveillé. Son regard noir et calme posé sur la jeune femme, son visage proche du sien. Lisa se mit à trembler, et Jawaad murmura, sans la lâcher.

— Chuuuut. Ne les réveille pas.

Lisa eut le réflexe de s'arquer sur ses bras, mais d'une simple pression Jawaad la plaqua à nouveau contre lui, lui interdisant de se défilier. Elle renonça, tremblante, le regard embué par les larmes. Il reprit :

— Tu sais qui je suis ?

Lisa eut une impression douloureuse de déjà-vu. Depuis son réveil, elle était à nouveau hantée par les cris de sa sœur et par sa culpabilité ; elle aurait tout donné à cet instant pour retourner s'abandonner dans les bras rassurant de la plus passive catatonie, mais quelque chose d'autre la forçait à l'attention et à la plus vive conscience. C'était l'odeur de cet homme, qui la captivait : une

odeur qui lui arrachait malgré elle un frisson incontrôlable et doux.

— Un... un maître ?... Le... maître ?

Jawaad fit un non léger de la tête. Lisa déglutit, la panique arrivait à toute vitesse ; pourtant, elle ne pouvait pas y céder : il y avait toujours cette odeur, toujours cette fascination. Elle resta rivée au regard sombre qui ne la lâchait pas-

— M... Mon maître ?

— Et toi, qui es-tu ?

Jawaad parlait à voix basse, gardant ses yeux noirs sur l'esclave dont il détaillait le visage, découvrant avec intérêt la facilité avec laquelle celle-ci exprimait tout par le regard, sans rien pouvoir cacher. Un livre ouvert d'émotions à l'état brut. Lisa balbutia :

— Une... une esclave, mon maître...

Le maître-marchand répondit encore par un non de la tête, mais ne laissa pas le temps à la jeune rousse de tenter de se rattraper.

— Quel est ton nom ?

— Selyenda...

Jawaad fixa encore un instant sa nouvelle acquisition. Son regard était dur, son visage froid et illisible, ses yeux suivaient les détails du visage de son esclave, puis vinrent après un passage à ses formes amaigries, se river à nouveau au regard de jade vert tremblant de peur, humide de larmes, de la jeune femme.

— Tu n'en as plus. Je te donnerai un nom quand tu auras mérité ce cadeau. Qui suis-je ?

— Mon.... mon maître...

Lisa trembla en prononçant ces simples mots. Elle sentit l'étreinte du marchand se resserrer autour d'elle au même moment et son corps lui échappa dans un élan de plaisir et de

chaleur, alors qu'elle se blottissait sans pouvoir se retenir contre le large torse de son propriétaire. Un sanglot qu'elle ne parvint pas à retenir la fit hoqueter ; l'instant d'après, elle pleurait de toutes ses forces, secouée par les larmes. Elle réveilla Azur et Airain, un peu brutalement. Jawaad souriait, lui. Il parla encore à voix basse.

— Tu es mon esclave et tu apprendras à aimer l'être.

Jawaad laissa pleurer Lisa contre lui un bref moment, avant d'embrasser ses deux autres filles en guise de bonjour et de les pousser doucement hors du lit, les envoyant, pour Azur préparer son petit-déjeuner, pour Airain son bain.

Le temps de se couvrir la taille d'une serviette, il revint vers Lisa toujours recroquevillé sur son lit, sanglotant encore doucement. Lui attrapant le poignet, il la tira vers lui. Il n'eut pas besoin d'être brusque, mais le geste ne souffrait pas d'être contredit et Lisa se laissa entraîner, docile et apeurée, le visage en larmes, pour finir debout contre son maître. Il baissa les yeux sur elle.

— Tu as encore un jour pour pleurer ta sœur.

Il ne rajouta rien et, tirant son esclave par le poignet, prit la direction des bains de la villa.

À peine plus modestes que ceux de Priscius, les lieux, attenants aux appartements du maître-marchand, étaient autrement plus confortables et douillets, nanti de douches et de robinetteries de cuivre, en plus du grand bassin où Airain, trônant debout, l'attendait nue, superbement féline et provocante. Elle avait apporté pour son maître des vêtements propres et préparé le nécessaire de bain. Elle allait pouvoir encore profiter du privilège, mais surtout, pour elle, du plaisir de laver son maître ; et son sourire aussi bienheureux que dévoué trahissait son bonheur de le servir ainsi ; mais elle ne put retenir une moue légère de jalousie un peu dédaigneuse en voyant la jeune barbare que le maître-marchand

tirait derrière elle, si frêle, si maigre, si pitoyablement peureuse. Jawaad jeta un regard vers son éducatrice.

— Jalouse ?

Airain fit la moue.

— Non, mon maître, pas vraiment. Je ne vois pas en quoi je devrais être jalouse d'elle.

C'était un petit mensonge, à dire vrai, mais dans les faits la comparaison entre l'éducatrice teranchen, féline et sculpturale, aux formes généreuses et au ventre ferme, et la jeune terrienne amaigrie, si fragile et menue, ne pouvait que la rassurer. Jawaad qui n'était pas dupe de la possessivité de son esclave, esquissa un rapide sourire.

— Alors, ne fait pas cette tête et vient me laver.

Lisa tremblait, forcée de suivre les mouvements du maître-marchand qui retenait toujours son poignet. Elle se retrouva elle aussi sous le jet de la douche, mais Jawaad ne se souciait ni de ses crispations ni de sa peur et se laissa savonner par Airain, profitant des soins de son esclave autant qu'elle profitait de ses attentions et des gestes tendres et sensuels qu'il lui prodiguait de sa main libre. Puis, sans prévenir, il tira Lisa à lui et, prenant l'éponge des mains d'Airain, il se chargea de la laver lui-même, sans jamais lâcher son poignet. Loin de la douceur attentionnée de son éducatrice, il était plus rude, mais sans aucune brutalité. La jeune terrienne dut se laisser faire, tressaillant avec par moment des hoquets de panique seulement contenus par l'effet langoureux que pouvait avoir le contact et la proximité avec cet homme.

Airain regardait son maître faire, s'étant éloignée pour préparer, au bassin, quelques huiles et savons pour laver les cheveux de Jawaad. Elle finit par observer la scène, sourcils froncés et attentive. Elle était éducatrice et regardait les femmes

avec un œil acéré et entraîné à deviner et conclure de ce qu'elle pouvait noter. Le temps du bain, elle avait déjà une idée assez claire de ce que la nouvelle acquisition avait vécu et enduré et des causes de son état, ce qui la toucha, malgré ses élans de jalousie. C'est donc plus tendre et patiente qu'elle vint aider son maître à laver Lisa qui avait fini par se remettre à pleurer, les nerfs à vif ; mais la jeune rousse ne se débattait pas et se laissa faire avec un besoin évident de se blottir contre le marchand quand celui-ci la retint dans ses bras, assis dans le bassin, aux soins d'Airain qui lui lavait les cheveux.

Une voix venant de l'entrée du bain interrompit ce moment de calme retrouvé. Alterma se tenait derrière les rideaux et n'aurait bien entendu pas avancé ; la simple éventualité de voir son patron nu l'aurait fait passer de son teint clair à un parfait rouge pivoine à la seconde.

— Jawaad ? Je suis navrée de vous déranger. J'ai un message de Damas, il veut vous prévenir que la Callianis sera prête à prendre la mer pour la marée du premier quart de nuit.

Le maître-marchand répondit d'une voix sèche.

— Cela pouvait attendre que je sorte de mon bain.

— Ho... heu, oui, je sais... mais pas moi. Nous avons peu de temps pour régler vos affaires courantes, maintenant et c'est avec vous que je dois lister et faire acheter et embarquer à bord tout le nécessaire et le confort que vous désirez. Le bateau ne devait partir que dans deux semaines.

— Je te fais confiance, tu es payée pour savoir tout ça.

Il y eut un rire. Alterma avait une voix joyeuse, qui désarmait souvent ses interlocuteurs.

— Ca, je le sais, Jawaad, mais je serai contrariée si j'omettais dans la liste quelque chose qui vienne à vous manquer. Je vous attends, merci d'avance !

Jawaad étira un sourire, se délaçant à nouveau sous les mains expertes et tendres d'Airain. Il appréciait l'humeur de sa comptable et sa fronderie toujours polie. Il ferma les yeux, caressant doucement la chevelure de Lisa qui cessait un peu de trembler, alors qu'Airain s'était mise à chanter. Il songea qu'au-delà de son agacement de voir son second et ami blessé, au-delà aussi des problèmes engendrés par les derniers événements, qu'il serait forcé de gérer au mieux, que son adversaire qui venait de parvenir à déstabiliser son quotidien orchestré avec soin devenait de plus en plus passionnant...

\*\*\*

La cave était silencieuse et sombre. Elena avait ravalé ses larmes depuis un moment déjà et ruminait sa colère, la seule chose, ô combien fragilisée, qui ne l'abattait pas encore complètement après qu'on lui ait arraché sa sœur. Elle avait mal partout et surtout au dos. Priscius l'avait fouettée lui-même, après qu'elle ait été battue à la suite de ce qui c'était passé ; et depuis la veille elle était enfermée à nouveau dans cette cage détestable, dans l'obscurité et le silence.

Elle savait qu'elle allait sûrement passer au moins un ou deux jours au fond de la cave. Elle se demanda aussi ce qui était arrivé à Cénis, qui avait tenté de prendre sa défense et avait elle aussi pris des coups de la part de l'esclavagiste fou de colère ; et bien sûr, elle se demandait quel sort vivait sa sœur. Elle ne cessait même d'angoisser à le craindre, hantée par ses cris et ses larmes.

Elle ravala des sanglots brûlants.

Un bruit léger lui fit redresser la tête, se figeant. Elle ouvrit des yeux ronds de surprise ; dans la pénombre se dressait la silhouette aisément reconnaissable de Sonia, debout devant elle. Elle resta interdite. Elle était persuadée que l'éducatrice avait elle

aussi été jetée dans une cage puante dans une autre des geôles de Priscius, le temps qu'il décide de son sort. Sonia étira un sourire vicieux, comme si elle devinait les pensées d'Elena ; elle s'adressa à elle dans un français particulièrement honorable :

— Il ne sait pas fermer un cadenas convenablement.

Passé la stupéfaction, Elena se redressa de son mieux. La cage lui interdisait d'être plus qu'à genoux.

— Fais-moi sortir ! Aide-moi !

Sonia se pencha sur elle et s'accroupit face à son élève ; son sourire ne la quittait pas.

— Et quoi, avec ton athémaïs balbutiant, ton accent affreux, tes talents de petite citadine d'une ville confortable de ton monde ? Tu n'as rien appris encore et rien compris non plus. Tu n'es qu'une idiote, ici, un animal stupide.

— Fais-moi sortir ! Ou je hurle jusqu'à ce que j'arrive à attirer Priscius et crois-moi que je lui dirais sans hésiter que tu veux fuir !

Sonia secoua la tête, l'air faussement désolé, affichant une moue amusée.

— Et tu ruinerais une chance que je donne à ta sœur ? Tu serais aussi stupide que cela ?

Elena ouvrit des yeux ronds.

— Que veux-tu dire ? Explique-moi, sale pu...

Elle arrêta là ses mots, blémissant presque. L'instinct venait de la forcer à retenir prudemment, presque respectueusement, son injure devant l'éducatrice qui l'avait si savamment torturée et dressée pendant des semaines, ce qui ne fit que rendre Sonia plus satisfaite.

— Je vais veiller sur elle, sauf si bien sûr je finis enchaînée, en attendant le supplice que me réservera Priscius si jamais tu

criais pour lui révéler que je peux sortir de ses cages comme je le veux et que je me prépare à m'enfuir.

Sonia se pencha encore sur Elena, de l'autre côté des barreaux, et elle approcha sa main pour venir caresser doucement la joue de la terrienne, son regard bleu brillant lugubrement.

— Toi, ici, tu n'es rien ; une esclave qui n'a aucune chance de survivre même si elle pouvait s'enfuir. Tu serais rattrapée et suppliciée pour l'exemple et c'en serait fini de ta vie sans valeur ; alors, reste dans ta cage. Restes-y, et retiens la leçon de tout ce que je t'ai appris.

Elena finit par repousser la main de Sonia d'un geste de colère, la voix sourde.

— Pourquoi fais-tu cela ? Pourquoi ? Tu prends ton pied à me torturer ?

Sonia se redressa. Le temps manquait et elle devait faire vite, elle allait devoir prendre des risques bien plus dangereux que lors de sa précédente escapade et cette fois, elle devrait pratiquement tout improviser ; mais elle fixa un bref moment l'aînée de Lisa, avant de répondre :

— Parce que tu es peut-être aussi intéressante que ta sœur. Pour le vérifier, il te faut de l'espoir ; désormais tu en as un et toutes les leçons nécessaires pour t'en servir. Il ne manque qu'une chose...

Sonia lâcha dans la cage une petite tige de métal. À peine plus grande qu'une aiguille à coudre, l'objet semblait d'un argent très brillant.

— Caches-le bien, ne le perds jamais ; tu sauras vite à quoi ça sert si je ne me suis pas trompée. Adieu, Elena.

L'éducatrice planta là Elena, à sa surprise ébahie, disparaissant dans la pénombre. Sonia avait employé son prénom d'origine ; de sa part, cela semblait simplement impensable.

Elena attrapa la petite écharde d'argent, se demandant comment elle allait la dissimuler, bien que la solution, pour peu agréable qu'elle puisse être, lui apparut rapidement évidente. Elle mit longtemps à tenter de comprendre les mots de l'éducatrice, dans le silence de sa cellule exiguë. Elle en pleura de colère, faillit céder à l'envie, par pure vengeance, de se briser la voix à hurler pour la dénoncer. Elle frappa les barreaux de sa cage et cria bel et bien de rage, deux ou trois fois ; mais finalement, alors que le jour mourait et qu'elle était plongée dans un noir d'encre, elle comprit.

Sonia ne le saurait jamais, mais elle murmura, presque comme une prière, pour la femme à demi-folle, cruelle et insensible, qu'elle détestait tant :

— Merci...



# Sommaire

Chapitre premier – Celui qui cherche.....	17
Chapitre 2 – –L'enfer .....	33
Chapitre 3 – Priscius.....	45
Chapitre 4 – Le cadeau.....	65
Chapitre 5 – Le premier nom.....	79
Chapitre 6 – L'Alba Rupes .....	95
Chapitre 7 – Sonia .....	109
Chapitre 8 – Le Linci.....	131
Chapitre 9 – La Callianis.....	159
Chapitre 10 – Le Languori.....	183
Chapitre 11 – Jawaad .....	213
Chapitre 12 – Franello.....	241
Chapitre 13 – La séparation.....	255
Chapitre 14 – Les Ordinatorii .....	275
Chapitre 15 – La première nuit .....	291

## Lexique

**Ambrose** : type de symbiote conférant une jeunesse et une longue vie à son porteur, jusqu'à dépasser les 150 à 200 ans. Les Ambroses sont rares et c'est un luxe au prix exorbitant.

**Anciens** : peuples disparus de la surface de Loss, dont ne restent que des ruines enfouies et oubliés, recelant d'étrange et magnifiques Artefacts technologiques et des trésors de loss-métal, loss-cristal et autres matières précieuses. Ces ruines, considérés maudites par l'Église, sont terriblement dangereuses.

**Andris** : pièce d'argent d'environ 5 grammes en circulation dans toutes les Mers de la Séparation. L'andris est la monnaie étalon de la Guilde des marchands.

**Aran'thia** : membre du peuple nomade des Cités-Unies, qui sont très traditionalistes et élèvent des ghia-tonnerres qu'ils considèrent comme sacrés.

**Baggala** : navire de type oriental à deux mâts et à voile trapézoïdale, semblable à un boutre de grande taille.

**Béhémoth** : navire lévitant blindé, surarmé et pourvu de nombreux moteurs à lévitation. Lents et massifs, ces navires ne peuvent que léviter et jouent le rôle de cuirassiers, capables de défaire les fortifications des meilleurs cités-états. Ils sont encore très rares et presque légendaires.

**Béryl** : cristal translucide ayant de nombreuses teintes. Il est très dur et peut être taillé ou poli pour créer des outils de précision, des bijoux, mais aussi des armes de contact solides et au tranchant terriblement acéré.

**Canon-impulseur** : canon semblable aux armes embarqués de la marine ancienne, mais employant les propriétés de répulsion du loss-métal. S'ils sont simples à fabriquer, les amorces de loss-métal sont, elles, onéreuses.

**Chanteur de Loss** : individu rarissime et redouté ayant la capacité d'entrer en résonance avec le loss-métal, et d'en obtenir, en émettant des sons (en Chantant), un pouvoir sur la gravité, l'électromagnétisme et même la vie. Les Chanteurs de Loss sont considérés comme des démons dangereux ; en général, on les tue ou on les asservit. La grande majorité des Chanteurs sont des femmes, mais aussi des personnes rousses, aux yeux verts ou les deux.

**Conseil des Pairs** : Une des instances dirigeantes d'Armanth, capitale de l'Athémaïs, et l'organe dirigeant de la Guilde des Marchands.

**Concile Divin** : nom de la religion née à Anqimenès, juste après le Long-Hiver et qui, au long du millénaire, s'est répandue dans toutes les Mers de la Séparation, en chassant toutes les autres croyances et rites. Elle domine maintenant la plupart des cultures mais non sans mal, et la Guilde des Marchands lui fait concurrence politiquement et culturellement. L'Église du Concile Divin est notoirement organisée comme une force militaire très performante.

**Draekya** : le plus légendaire et redoutable de tous les prédateurs connus du monde de Loss. Il ressemblerait à un fauve à la gueule de dragon, pourvu de six flagelles mortels, pesant de 500 kg à trois tonnes. On prétend qu'un seul homme a pu tuer une Grande Draekya en combat singulier sans armes à impulsion.

**Dogmes** : la religion du Concile Divin n'a pas un livre de récit sacré semblable à la bible, mais un document nommé « les Dogmes » qui contient les lois, obligations et interdits censément dictés par le Concile Divin, et auquel tout humain doit en théorie se soumettre absolument.

**Dynamo à loss** : machinerie qui peut tenir dans un espace très réduit et emploie les propriétés de répulsions de deux pôles

opposés de loss-métal pour, avec une dynamo, produire un courant continu. Cela permet d'alimenter des moteurs électromécaniques, par exemple pour faire fonctionner les moteurs à lévitation.

**Éducatrice** : le terme n'est employé que pour désigner les esclaves des plaisirs aux talents reconnus, formées pour éduquer d'autres esclaves dans les Jardins des Esclaves à tous les arts et subtilités de la séduction, de la danse, des plaisirs et des services dédiés à satisfaire leur futur propriétaire.

**Élegio** : titre du chef de l'exécutif et des forces armées d'Armanth.

**Église** : nom générique donné à l'organisation religieuse du Concile Divin.

**Esclave des plaisirs** : esclave de luxe formée spécifiquement aux arts de la séduction, de la danse et du chant, des services, des plaisirs et aux loisirs sexuels.

**Espicien** : titre donné au rang d'évêque de l'Église.

**Étéoclien** : habitant des régions des Plaines de l'Étéocle, une culture dont les Cités-états sont très indépendantes et souvent en concurrence.

**Femme d'Épée** : titre donné aux femmes ayant décidé avec succès de défendre leur honneur et leur indépendance par elles-mêmes, à la pointe de l'épée si nécessaire. Elles sont souvent de carrière militaire, mais ce n'est pas systématique. Vues avec méfiance par la société, elles n'en sont pas moins respectées.

**Fusil-impulseur** : l'arme à impulsion la plus répandue, se servant des propriétés de répulsion du loss-métal pour tirer des projectiles avec puissance. L'arme elle-même n'est pas si onéreuse, mais les amorces de loss-métal le sont.

**Ghia-tonnerre** : mammalien herbivore de 3 à 5 tonnes ressemblant un peu au croisement entre un rhinocéros et un

tricératops avec une large collerette cervicale. Il peut cracher de la foudre via des organes bioélectriques. Il est domestiqué par les Aran'thia.

**Guilde des Marchands** : organisation étendue dans toutes les Mers de la Séparation, qui contrôle les grands marchés du commerce maritime, du cours des matières premières, et du trafic des esclaves. C'est aussi une puissance géopolitique à part entière, qui prône le libéralisme et le progrès et s'oppose sans le cacher aux Dogmes de l'Église du Concile Divin.

**Hache ardente** : les armes ardentes, en général, sont des armes de contact presque légendaires, que l'on trouve dans les unités d'élite de l'Hégémonie et de l'Heamlaris, les deux grands empires de Loss, ou encore dans les mains des meilleurs officiers de l'Église. Faites de titane, ces armes dissimulent une très puissance dynamo à loss qui fait chauffer le métal à blanc, déchirant les armures et infligeant de terribles plaies.

**Haut-Art** : l'ensemble des techniques et méthodes de conditionnement et de dressage des êtres humains, compilés au long des siècles par les maîtres-esclavagistes de Loss. Le Haut-Art est réellement considéré comme un art chez les lossyans et il est terriblement efficace. Il est presque impossible d'y résister mais, ayant été développé pour asservir les femmes (et surtout les potentielles Chanteuses de Loss), on ne l'emploie que très rarement sur des mâles.

**Hauts-Seigneurs** : autre terme donné pour désigner les êtres sans nom du Concile Divin, et éviter de blasphémer en employant le terme cité.

**Hourî** : esclave prostituée des bordels légaux (la prostitution de personnes libre est officiellement interdite par les Dogmes), C'est un statut et un sort misérable pour les esclaves qui y sont soumises.

**Imareth** : nom du peuple et de l'île éponyme ; les Imareth ressemblent au peuple Teranchen, leurs voisins, mais la piraterie y est presque un art de vivre.

**Jardin des Esclaves** : nom générique des domaines et maisons privés et gardés par des chiens où les esclavagistes pratiquent le Haut-Art et dressent les esclaves de luxe, dont les Esclaves des Plaisirs et les rares Languiren.

**Jemmaï** : habitant du Jemmaï-he'jil. C'est un peuple nomade, savant et très secret, considéré à raison hérétique par l'Église. Il vit au-delà du Rift, là où ne s'aventurent que les plus braves et les plus fous.

**Lance-impulseur** : arme typique des légionnaires de l'Ordinatori, c'est une lance courte à la lame large et longue, pourvu d'un puissant et efficace fusil-impulseur. Certains modèles sont même à rechargement rapide.

**Légide** : titre donné au chef militaire d'une cité-état dans les Plaines de l'Étéocle. Souvent synonyme de stratège.

**Kalici** : Animal arboricole du Sud-Est des Mers de la Séparation, un des très rares mammaliens à ressembler un peu aux primates de la Terre. Pesant entre 50 et 100 kg, ils n'en sont pas moins très agiles. Leur peau est très bariolée, mais ils sont aussi connus pour ne pas être très malins.

**Kumat** : graine de céréale aux allures d'avoine. Torréfiée, on en tire une boisson au goût puissant et amer, très proche du café, avec les mêmes propriétés.

**Lampe à loss** : lampe à arc ou à filament de platine, alimentée par une dynamo à loss. Objet pratique mais onéreux : cela vaut le prix de plusieurs chevaux.

**Languori** : technique de conditionnement transformant une esclave en être d'une sensualité exacerbée. Elle ne peut résister à la moindre sollicitation érotique et se laisse submerger

par les sens et le plaisir, y compris dans la douleur. Le Languori est une torture longue et cruelle qui dure des jours et qui emploie des drogues puissantes ; une esclave sur trois n'y survit pas.

**Languiren** : esclave des plaisirs ayant subi le Languori, souvent reconnaissable à ses tétons percés d'anneaux. Ce sont des esclaves rares et hors de prix.

**Linci** : symbiote ayant diverses propriétés, dont l'infertilité, mais surtout qui dégage une odeur que les humains ne peuvent capter, mais que des chiens dressés savent pister, ce qui permet d'empêcher les esclaves qui en sont pourvues de prendre la fuite.

**Linotorci** : matériau de confection d'armures et de protections, fait de couches de soie et de lin collés. Léger, malléable et souple, il peut pourtant efficacement arrêter une balle ou résister à une lame.

**Longila** : gros mammalien placide aux allures de diplodocus, et presque aussi grand. Il se déplace dans les plaines et les lisières forestières en grand troupeau. Il est domestiqué comme animal de bât, mais quand il s'affole, il est difficile de l'arrêter.

**Long-Hiver** : événement légendaire, provoqué par le plus grand déclenchement de pouvoir jamais créé par une Chanteuse de Loss, Orchys de Parcia. Il a conduit à un hiver de retombées de 5 ans et à un cataclysme climatique qui a ravagé toute la population des Mers de la Séparation. C'est l'An zéro du calendrier lossyan.

**Lori** : Petit mammalien apprivoisé qui pèse jusqu'à dix kilos, c'est l'animal le plus proche du chat en terme de niche écologique. Il ressemble un peu au croisement entre un ocelot et une loutre ou un furet, avec une armure dorsale et des oreilles démesurées.

**Loss-cristal** : forme très rare du loss-métal, que l'on ne trouve que dans les ruines enfouies des Anciens. Il ressemble à du cristal d'une dureté à toute épreuve. On ne s'en sert en

général que pour de la joaillerie, mais il existerait des lames faites entièrement de loss-cristal.

**Loss-métal** : minerai semblable à du platine, qu'on trouve dans les mines d'argent et de platine en très faibles proportions. Passablement rare, son prix terriblement élevé est surtout dû aux usages qui en sont fait dans nombre de domaines technologique. Le loss-métal a des propriétés magnétiques et il peut, bien employé, permettre de faire léviter des objets comme s'ils perdaient une grande partie de leur poids. Il est au cœur des plus formidables technologies et inventions des lossyans.

**Mammalien** : terme générique désignant les animaux dominant l'écosystème de Loss, souvent assez roches des dinosaures, mais pas toujours. Ils sont caractérisés par un sang chaud, peu de fourrure mais de la peau épaisse et chamarrée, et de grandes variétés de cornes, armures et défenses diverses. Ils pondent des œufs mais allaitent leurs petits, peuvent vivre un siècle et plus sans cesser de grandir, et ce sont les femelles qui dominant la plupart du temps.

**Maître-marchand** : titre accordé aux plus riches et influents marchands de la Guilde des Marchands. Les maîtres-marchands ont d'importants privilèges au sein de leur organisation et sont les seuls qui peuvent siéger au sein du Conseil des Pairs d'Armanth.

**Mers de la Séparation** : nom donné au monde connu, qui pour l'essentiel se situe autour des berges de la mer éponyme.

**Mora** : mammalien domestiqué, aux allures de gros phacochère blindé. Il est élevé pour sa viande.

**Morrow** : nom donné aux fantômes et aux spectres par les lossyans, qui leur attribuent le pouvoir de voler l'esprit, les rêves ou même la vie de leurs malheureuses victimes. Les mowrows sont les êtres qui n'ont pu rejoindre les Étoiles, ne disposant pas de Vertus suffisantes, et errent parmi les vivants.

**Moteur à lévitation** : les moteurs à lévitation sont des structures électromécaniques qui permettent d'exploiter le pouvoir de lévitation et de modification de la gravité du loss, pour faire léviter et flotter de lourdes charges. Ces moteurs sont exploités dans la construction mais surtout pour faire léviter des navires.

**Navire lévitant** : navire aux allures assez similaire à des bateaux classiques, mais équipés de diverses structures leur permettant de flotter et de voler six à dix mètres au-dessus du sol, au-dessus des dangereux prédateurs de Loss.

**Ordinatori** : titre donné aux membres de l'Église du Concile Divin en général, bien que le terme soit avant tout réservé à ses légionnaires.

**Pistolet-impulseur** : voir fusil-impulseur, c'est le même principe, mais en pistolet.

**Quaesitori** : fonction et titre des inquisiteurs, des enquêteur et des forces d'élite de l'Église.

**Psyké** : Individu rare ayant entraîné et développé un talent naturel pour déchiffrer le métalangage humain. Les psykés semblent littéralement capables de lire les pensées de leur interlocuteur sur leur visage et il est terriblement difficile de leur cacher des secrets.

**Sangtis** : armes de défense et d'arts martiaux jemmaïs, semblables aux saïs japonais. Les sangtis sont toujours maniés par paire.

**San'eshe** : peuple vivant sur les îles couvertes de jungles du sud-est des Mers de la Séparation, proche des polynésiens. Les San'eshe sont chassés et souvent asservis.

**Séraphin** : fonction et titre des membres de la police secrète de l'Élegio, à Armanth.

**Sika** : antilope lossyenne aux nombreuses sous-espèces, vivant en troupeaux sauvages. Les sikas sont domestiqués pour leur cuir, leur peau, leur viande, voire leur laine dans le grand nord.

**Symbiote** : créature symbiotique qui s'implante dans un hôte végétal ou animal, et survit grâce à lui en échange de bénéfices immunitaires et cellulaires. Les symbiotes sont domestiqués par les lossyans et sélectionnés pour fournir quantités d'avantages et capacités, parfois étonnantes. C'est une des bases de la médecine lossyenne et un genre du vivant indispensable au biotope de Loss.

**Til** : fibre tirée d'une céréale comestible très courante. Cotonneuse, chaude et douce, l'étoffe qu'on en produit est employée dans la draperie et la confection, mais aussi dans la voilerie.

**Tosh** : petit mammalien omnivore et charognard, connu pour son audace et sa stupidité. Il ressemble à un très gros rat à la gueule draconienne et au dos caparaçonné et il n'y guère que les chiens qui soient efficaces pour s'en débarrasser. Il occupe la même niche écologique que le rat sur Terre.

**Vertus** : les vertus que les lossyans considèrent comme sacrées et qui définissent selon eux la notion d'humanité sont l'Honneur, le Courage et la Sagesse. Les Vertus sont si importantes dans la vie des Lossyans que leur respect dépasse celui des Dogmes de l'Église du Concile Divin.

Couverture et carte du monde : Axelle « Psychée Bouet et Alysia Lorétan.  
© 2012-2014 Axelle « Psychée Bouet, et ayants droits. Le contenu des pages  
qui suivent appartient à l'auteur et à ses ayants droits selon les lois relatives du  
droit d'auteur ; et l'auteur mord fortement. Toute reproduction interdite sans  
le consentement exprès de l'auteur, id est moi.



